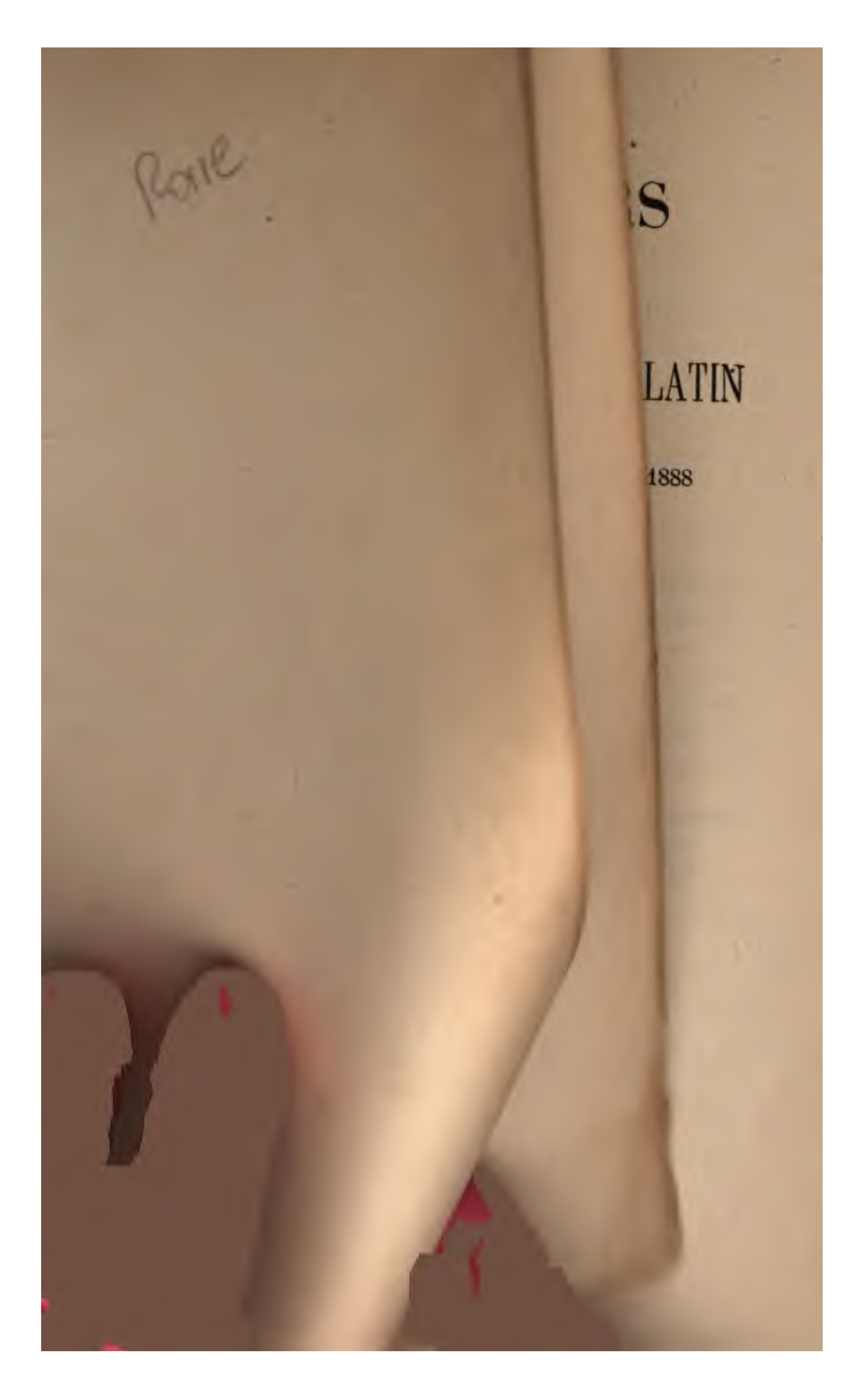



Rare
S
LATIN
1888

CALENDRIERS

D'UN

BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN

CALENDRIERS

D'UN

BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN

DU 1er JANVIER 1872 AU 1er JANVIER 1888

PAR HENRI DABOT

DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS



PÉRONNE

IMPRIMERIE E. QUENTIN

Grande Place, 33

1903

PRÉCÉDENTS OUVRAGES

DE L'AUTEUR

SUR L'HISTOIRE DE PARIS

LETTRES D'UN LYCÉEN ET D'UN ETUDIANT DE 1847 A 1854 *(Révolution de 1848 et commencement du second Empire au quartier Latin).*

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN DE MAI 1854 A MAI 1869 *(second Empire).*

GRIFFONNAGES D'UN BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN, MAI 1869 A DÉCEMBRE 1871 *(fin de l'Empire et les deux sièges de Paris).*

Non mis dans le commerce.

AVANT-PROPOS

Je déclare réserver, suivant mon habitude, les écritures de cet opuscule à mes enfants, mes amis et mes plus chers collègues des différentes Sociétés littéraires ou historiques dont je fais partie, notamment et spécialement la Société de l'Histoire de Paris. J'agis ainsi parce que, comme je l'ai déjà dit en maints endroits, ces écritures contiennent sur diverses personnes quelques détails d'ordre privé auquels la publicité doit être épargnée.

J'ai dû, bien malgré moi, parler d'assez nombreux faits politiques. C'était de toute nécessité. Comment en effet mettre en évidence beaucoup de petits faits de la vie journalière

sans rappeler ces grands faits politiques qui seuls les font comprendre et les précisent en leur donnant une date.

Paris, le 1er Janvier 1903.

HENRI DABOT

Au quartier latin, en face du Luxembourg.

1872

1er Janvier. — Après les désastres de 1870 et 1871, que sera cette année 1872 ? J'espère que Dieu nous l'accordera paisible.

Je ne pourrais plus supporter une troisième séparation de ma famille. Ma femme jure que, coûte que coûte, elle ne me quittera plus.

4. — En ce moment, neuf heures du soir, il fait un ouragan effrayant ; les cheminées dégringolent ; les ardoises volent dans l'air.

5. — L'ouragan continue ; il vient de bouleverser toutes les baraques élevées, place du Panthéon, à l'occasion de la neuvaine de Sainte-Geneviève. Un marchand a été blessé.

6. — L'ouragan a été épouvantable dans le quartier de la rue Saint-Antoine. La croix du dôme de l'église Saint-Paul-Saint-Louis est tombée dans la cour du lycée Charlemagne. Il n'y avait heureusement personne.

— Hier, M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, est allé rendre visite, rue d'Ulm, aux élèves de l'Ecole normale. Il en a décoré quatre pour leur

conduite pendant la guerre, deux de la croix d'honneur, deux autres de la médaille militaire. Jules Simon qui aime à parler, parce que, somme toute, il sait bien parler, n'a pas manqué de profiter de l'occasion pour prononcer une allocution. Il n'y a pas oublié l'aumônier de l'Ecole, l'abbé Bernard, dont il a rappelé la décoration antérieure, gagnée sur les champs de bataille de Coulmiers.

8. — On refait une tête à la ville de Lille dont la statue se dresse fièrement sur la place de la Concorde, avec son épée sur l'épaule ; un boulet la lui avait enlevée le 23 mai 1871, pendant la lutte contre la Commune. J'espère qu'on lui remettra ses papillottes et son chignon en nid d'oiseau.

— Hier, mon confrère Vautrain, représentant du parti de l'ordre, a été nommé député, à Paris, dans une élection particulière. Il est maire du quatrième arrondissement. Pendant le siège c'est lui qui administra le mieux sa mairie. Il trouva le moyen d'épargner aux ménagères ces stations terribles devant les boutiques de boulangers et de bouchers, stations qui, dans les autres arrondissements, furent mortelles pour tant de Parisiennes. Lors de l'Insurrection, Vautrain fut arrêté par des partisans de la Commune qui furent prestement obligés de le relâcher, car la garde nationale du IVe se disposait à tomber sur eux.

— Pendant la période électorale, le général Cremer, candidat, adversaire de Vautrain, vint, au Quartier [1], nous exposer son programme rouge. A la petite salle de la rue d'Arras il nous développa ses idées avec une

[1] A Paris, l'expression « au Quartier » signifie : au quartier latin.

remarquable élocution, ce qui lui valut de grands applaudissements mais ne lui aurait peut-être pas valu autant de suffrages s'il eut maintenu sa candidature. Son étoile s'effaça volontairement et modestement devant l'astre : Victor Hugo, qui se porta candidat pour empêcher Vautrain d'arriver ; mais il n'y parvint pas ; il réunit cependant près de cent mille suffrages, Vautrain en eut près de cent trente mille. Paris s'est montré bien sage, bien gentil. L'Assemblée nationale va-t-elle l'en récompenser en rentrant dans ses murs qui lui font si peur ! *That is the question.*

11. — Le prix des cigares a augmenté. Il faut hélas ! payer les Prussiens.

12. — Vers la Noël dernière, réunis à plusieurs camarades du siège, nous nous sommes régalés plus qu'il y a un an où nous avons cependant mangé du chien succulent. Après le dîner, un nommé Tourte nous a fait beaucoup rire en nous chantant ses réflexions abracadabrantes sur les singularités qu'a produites en tout son être l'absorption de la viande de cheval. Il avait mangé du cheval militaire tué à Champigny ; or quand il entendait la trompette d'un régiment de cavalerie il s'agitait en poussant des cris qui se rapprochaient des hennissements. En allant un jour au cirque il avait eu toutes les peines du monde à se retenir et à ne pas sauter sur la piste.

Un autre camarade, en souvenir des pâtés de chiens, nous a déclamé *La levrette en pal'tot* du peintre humoristique Auguste de Châtillon.

Châtillon avait en horreur les levrettes *aristocratiques et dodues*, qu'on affuble de paletots *ouatés*, alors que tant de pauvres diables grelottent dans leurs *misérables* vestons. A leur vue des idées *canicides* et culinaires lui montaient au cerveau :

Ça doit s' manger la levrette.
Si j'en pince une à huis clos....
J' la f'rai cuire à ma guinguette.
J' t'en fich'rai, moi, des pal'tots [1].

Vive Tourte [2] ! Vive Châtillon !

Il faut bien rire un brin, le rire soutient le courage. Ce n'est pas les moroses sur lesquels il faille compter pour relever la patrie.

28. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de la capitulation de Paris. Tous les cœurs sont en deuil ; ce n'est pas seulement le passé, mais surtout l'avenir qui les angoisse. Ça ne va pas très bien à l'Assemblée nationale. Les membres de cette assemblée taquinent perpétuellement le Président de la République. Il est vrai qu'il est bien tatillon, bien volontaire, et que les motifs de querelle naissent à chaque instant, un peu par sa faute. Car M. Thiers n'est pas un président de république ordinaire ; il paraît continuellement à la tribune, parle, pérore, discute ; enfin, il y a huit jours, l'Assemblée lui a donné tort sur une question d'impôt. Il a pris la mouche et a envoyé sa démission. C'était le 20 janvier dernier ; quel émoi dans tout Paris ! presque tous les membres de l'Assemblée se sont transportés chez lui, à la préfecture de Versailles, en disant qu'ils ne voulaient pas accepter cette démission. Mac-Mahon est venu également au nom de l'armée le

[1] *Poésies d'Auguste de Châtillon* (librairie du *Petit Journal*). — Auguste de Châtillon était un excellent peintre montmartrois qui a délicieusement chanté les derniers moulins de Montmartre et notamment le « Moulin de la Galette ».

[2] Tourte était un négociant qui tournait admirablement le couplet. Je n'ai pu retrouver ses poésies humoristiques qui ont été imprimées.

supplier de la reprendre. Enfin Adolphe a bien voulu céder.

Ici, quoiqu'on n'aime pas l'assemblée de Versailles qui ne veut pas rentrer à Paris, on trouve cependant que M. Thiers lui jette trop facilement son tablier à la tête comme une cholérique cuisinière qui, ne pouvant supporter d'observations, jette le sien au nez de sa maîtresse.

3 Février 1872. — Paris souffre beaucoup d'être pour ainsi dire décapitalisé, puisque la Chambre siège à Versailles. Hier, Vautrain a supplié les députés de revenir à Paris. Ils ont refusé catégoriquement ; ils sont encore trop montés contre Paris qui a tant fait peur à la France. Nous jouissons cependant ici du plus grand calme et le ministre de l'intérieur, M. Casimir Périer, qui, après tout, sait bien à quoi s'en tenir, a dit à la Chambre qu'elle pouvait, sans inconvénient et sans crainte, revenir à Paris.

— La Banque se décide à émettre de petits billets de cinq et de dix francs pour obvier à l'absence de monnaie. On nous promet les billets de cinq francs dans quelques jours.

16. — Aujourd'hui la Cour d'assises a siégé dans l'ancien local des appels de police correctionnelle qui, dans l'incendie du Palais, a moins souffert que la grande salle des assises Les armes impériales, les innombrables abeilles dorées ont disparu ; les murs sont peints en vert pour la plus grande conservation des yeux de la magistrature et du barreau.

17. — Le père Gratry vient de mourir; on l'a enterré au cimetière Montparnasse. L'Ecole polytechnique avait envoyé une députation pour honorer la mémoire

de l'illustre camarade. M. Nisard a prononcé l'adieu au nom de l'Académie française.

18. — Aujourd'hui dimanche, sur le boulevard Saint-Michel, invasion de bicornes. Les Polytechniciens ont quitté leurs képis de guerre et réarboré leurs chapeaux. Ils se sont bien comportés pendant le siège, ces grands garçons. Trois des leurs ont été tués à l'ennemi. On ne les oublie pas et dernièrement l'Ecole a fait célébrer pour eux un service funèbre à Saint-Etienne-du-Mont.

22. — Hier, mardi 21 février, l'Odéon était bariolé d'affiches portant en grosses lettres ces deux mots : *Ruy Blas*. Pendant tout l'Empire les étudiants avaient en vain réclamé ce spectacle. Le gouvernement avait toujours refusé et pour cause, car c'était pour faire du tapage à la fameuse scène des ministres que ces gredins d'étudiants hurlaient sans cesse : *Ruy Blas, Ruy Blas* sur le boulevard Saint-Michel et autour de l'Odéon. Lafontaine joue le rôle de Ruy Blas, Mélingue celui de don César de Bazan et M[lle] Sarah Bernhardt celui de la Reine.

27. — On a arrêté, puis relâché un chiffonnier pour avoir payé une consommation avec une pièce de cinq francs, jugée fausse à cause de son aspect fort étrange. Il prouva qu'il l'avait trouvée dans des gravois provenant de maisons incendiées pendant la Commune et déposés dans un terrain vague du Luxembourg. Il en a déterré pas mal toutes plus ou moins détérioriées par le feu. Il n'y avait rien à lui dire, car il est impossible de savoir à qui ces pièces appartiennent ; c'est aujourd'hui *res nullius*.

29. — Plusieurs fois je m'étais demandé où reposait

l'aumônier Allard, assassiné en même temps que l'Archevêque et le président Bonjean à la prison de la Roquette; je pensais très souvent à lui, parce que je l'ai connu avant la guerre. Il était venu me demander un conseil et j'avais longtemps causé avec lui. J'apprends avec satisfaction que son cadavre, tout d'abord inhumé dans la fosse commune du cimetière Montparnasse, vient d'en être retiré par son cousin le curé d'Andrézé, près Beaupréau, et enterré au pied de la grande croix du cimetière de ce village.

La dépouille de cet abbé patriote qui, le 19 janvier 1871, prodiguait ses bons soins aux gardes nationaux sur le champ de bataille de Buzenval, qui plus tard avait l'honneur de tomber à côté des grandes victimes, n'aurait dû jamais quitter le sol parisien, surtout celui de la rive gauche où il exerça son apostolat auprès des misérables. Quel sanctuaire n'en eut pas été honoré! Mais personne ne songea à ce pauvre diable de prêtre, si modeste, si humble, si dénué de tout, espèce de Benoît Labre du clergé, l'ami des pauvres gens du quartier Saint-Sulpice.

Assis un jour sur un banc de la place Saint-Sulpice, auprès d'une pauvresse, j'appris d'elle que le père Allard, comme elle l'appelait, était tombé entre les mains des fédérés parce qu'il était allé naïvement leur proposer d'assister, sur le champ de bataille, ceux d'entre eux qui viendraient à tomber.

3 Mars 1872. — On fait faire l'exercice aux jeunes lycéens. Louis-le-Grand, Henri IV et Saint-Louis ont reçu, chacun, cent cinquante chassepots, un peu plus petits que les chassepots ordinaires.

15. — Vendredi, j'ai défendu au 19e conseil de guerre siégeant à Versailles, N., un excellent ouvrier.

Pendant le siège, il avait fait partie du 156[e] bataillon de la garde nationale ; la Commune déclarée, il avait cherché à se mettre à l'écart ; mais son capitaine communard, l'ayant rencontré, lui intima l'ordre de rejoindre son bataillon au Moulin Saquet ; il fallut obéir.

Dans ce bataillon se trouvaient heureusement beaucoup d'autres hommes enrôlés malgré eux ; le 27 mai, ils se refusèrent à marcher et déposèrent leurs armes à la porte de Romainville. Ainsi désarmés, un poste de Prussiens les fit prisonniers et les livra au 35[e] de ligne.

Après avoir raconté cette curieuse odyssée, je tirai, de la conduite du 156[e] bataillon, la conséquence que N. n'avait pu porter les armes contre Versailles. Les renseignements sur la moralité de l'accusé étant excellents, et sa physionomie étant très heureuse, je lui saisis inopinément la tête et la faisant virer à droite et à gauche, je dis au conseil : « Voyons, est-ce qu'il a une tête de communard ? » Le conseil se mit à rire et acquitta le pauvre garçon.

16. — En conformité d'une décision de l'Assemblée nationale, on vient de placer, dans le transept sud de la cathédrale, deux plaques de marbre sur lesquelles sont gravés, en lettres d'or, les noms des victimes de la Commune. Ces plaques sont très simples et semblent se dissimuler aux regards pour ne pas attirer les vengeances de la première Commune à venir.

17. — En ce moment, exposition à l'Ecole des Beaux-Arts, des tableaux et dessins[1] de Henri Re-

[1] Il avait tant de facilité pour dessiner qu'il dessinait des deux mains à la fois. Les vieilles gens se rappellent encore ses dessins à la craie sur les trottoirs du Collège de France, dont son père était l'un des plus distingués professeurs ; je me rappelle ces détails pour les avoir lus il y a bien longtemps dans une brochure de M. Henri Baillière, ami d'enfance de Henri Regnault.

gnault ; on s'y étouffe. Tout le monde, en effet, y accourt pour honorer non pas seulement l'artiste, mais encore et surtout le patriote tué à Buzenval.

J'ai revu avec grand plaisir, mais surtout grande émotion, des peintures et dessins que j'avais grandement admirés, lorsque j'étais étudiant. J'étais en effet ami du frère aîné de Henri, et en cette qualité j'avais vu plusieurs fois les œuvres du jeune artiste.

20. — M. Dolbeau, un des plus brillants professeurs de la Faculté de médecine, devait ouvrir son cours ce matin. Les étudiants n'ont pas voulu le laisser parler. Ils criaient : « A bas le dénonciateur ! » Ils prétendent, en effet, qu'il a livré à l'armée de Versailles « un fédéré » soigné par lui à l'hôpital Beaujon. Ce fédéré aurait été passé par les armes. M. Dolbeau n'est pas commode aux examens ; c'est probablement les cancres refusés qui ont accueilli avec joie cette stupide histoire. M. Wurtz, le doyen, venu au cours de M. Dolbeau, lui a serré la main et a quitté l'amphithéâtre en lui donnant le bras, puis il est rentré parler raide aux étudiants en leur reprochant de faire continuellement du tapage. La cour de l'Ecole était pleine de monde.

Remarque à faire : ce n'est point par esprit communard que les étudiants agissent ainsi, car jamais l'Ecole de médecine n'a pactisé avec l'insurrection ; ce sont des étourdis qui accueillent avec trop de facilité et inconsciemment un bruit infamant pour un homme qui leur déplaît. Ils ne se doutent guère de la gravité de leur conduite.

23. — Les mêmes avanies ont été prodiguées aujourd'hui à M. Dolbeau ; il n'a pu continuer son cours. Le reproche est ridicule ; aucun fédéré n'a été exécuté à Beaujon !

24. — A la grille de l'Ecole de médecine le placard suivant vient d'être affiché : « Les cours et les examens de la Faculté sont suspendus. Une affiche ultérieure fera connaître la date de la réouverture. » Voilà les étudiants bien avancés.

25. — J'ai plaidé aujourd'hui, à la 5e de la Cour, une affaire qui m'est arrivée d'une bien drôle de façon. Dans la nuit du 18 au 19 janvier, mon 21e bataillon faisait partie de la petite armée de réserve, que Trochu avait réunie au Palais de l'Industrie, pour soutenir au besoin la poussée vers Saint-Cloud. Pas la moindre lumière.

J'étais étendu tout de mon long sur le parquet du premier étage, au milieu de mes camarades couchés comme moi.

Derrière nos têtes s'alignaient d'autres têtes appartenant à un autre bataillon.

De la bouche d'une de ces têtes j'entendis lamentablement sortir ces mots : « Pauvre Gonesse ! » Je m'écriai : « Camarade, qui soupirez, seriez-vous de Gonesse ? » — « Mais oui. » — « Savez-vous ce qu'est devenu M. B..., un gros meunier ? » — « Présent, crie une autre tête. » — « Ah ! par exemple ! » — « Oui, c'est moi, Maître, je profite de l'occasion pour vous dire qu il y a un rude branle-bas dans la banlieue ; que de difficultés, que de litiges en perspective ? allez ! les Prussiens travaillent pour vous ; si j'ai un procès je vous l'apporterai. » — « Bon, j'en prends acte. »

Juste un an après, au mois de janvier dernier, je vois arriver M. B... dans mon cabinet. « Eh bien, me dit-il, je vous l'apporte le procès que je craignais et dont je vous entretenais dans la nuit du 18 au 19 janvier 1871 ; je l'ai gagné à Pontoise ; mon adversaire

en appelle ; j'espère que vous me le gagnerez à la Cour. » Je l'ai gagné aujourd'hui, ce qui ne fut pas bien difficile.

Morale : Pour attraper des affaires, il n'y a rien de tel que d'aller dans le monde !

26. — Avec son *Ruy Blas*, l'Odéon fait en moyenne 6.000 francs par soirée.

28. — Avant-hier 26 mars, le 4e conseil de guerre a condammé à cinq ans de bannissement Boquet, un ancien maire du cinquième arrondissement qui a toujours passé pour exalté, mais nullement méchant. Notre maire actuel, M. Vacherot, vint déclarer qu'à son avis Boquet n'avait jamais pactisé avec la Commune. M. Guilhen, commissaire spécial des chemins de fer, ajouta que Boquet lui avait rendu un grand service, quelques jours après le 4 septembre, en l'arrachant des mains de gardes nationaux qui voulaient le mettre en prison tout simplement en sa qualité de commissaire de police.

31. — C'est effrayant le nombre des appartements à louer ! Paris, surtout dans le quartier du Luxembourg, où les familles viennent loger de préférence, est abandonné lamentablement. Mais jamais Paris ne sera plus tranquille. L'insurrection est complètement vaincue. La populace de Paris voudrait-elle se révolter qu'elle ne le pourrait pas ; le bon peuple ouvrier ne la suivrait pas. Il a fallu un concours de circonstances inouïes pour que la révolte ait pu avoir tant de puissance : d'abord une masse d'armes entre les mains des bataillons de la garde nationale formés depuis le 4 septembre, puis l'indigation, quelque peu explicable, contre l'incurie et la mollesse des gouvernants du 4 septembre qui s'étaient présentés pour sauver la patrie et n'avaient rien du tout sauvé.

1er Avril 1872. — On vient de démolir, en partie, les affreuses baraques qui déshonoraient la place triangulaire de Saint-Etienne-du-Mont et tout à coup a surgi par derrière une curieuse tour en bois qui probablement servait de cage d'escalier au collège de Fortet, fondé rue des Sept-Voies par Pierre Fortet, chanoine de Notre-Dame. En 1578, Watin, prètre du diocèse de Noyon, principal de ce collège, y fonda à son tour deux bourses pour les enfants du village de Curlu, son pays natal. Ce village, près Péronne, faisait également partie du diocèse de Noyon.

Cette tour gothique, très élégante quoique très simple, est surmontée par un grand carré plus large que la tour elle-même. On m'apprend que ce grand carré est connu sous le nom de chambre de Calvin. C'est là où, suivant la tradition, résidait Calvin, hérésiarque en herbe, quand le collège fut entouré par les envoyés de l'Université pour s'emparer de lui. Prévenu à temps, il s'enfuit et s'esquiva du collège, puis de Paris, sous les habits d'un pauvre ouvrier. Calvin, probablement, résidait dans le collège de Fortet parce que le principal Watin était son compatriote picard.

6. L'Assemblée nationale prend quelques vacances. A ce propos l'*Officiel* dit que pendant ce temps, M. Thiers, quoique ne quittant pas sa résidence de Versailles, recevra à l'Elysée et y donnera quelques dîners. Enfin, c'est un tout petit pas, mais un pas pour le retour du gouvernement à Paris [1].

[1] Dans *ses Petits papiers*, 2e série, 1871-1875, Hector Pessard' l'ancien redacteur en chef du *Soir*, puis de la *Petite République*, a fait une description fort amusante des réceptions de M. Thiers à l'Elysée : « A onze heures et demie il s'enfuyait pour ne pas rentrer trop tard à Versailles et ne pas faire croire qu'il découchait. Ces réceptions étaient ouvertes, aussi la Diplomatie, les Corps

14. — Hier soir 13 avril, M. Thiers a donné sa seconde réception qui a été des plus brillantes. Les gros bonnets du palais ont été tous invités. M. et Mme Thiers ont fait des débauches d'illuminations.

15. — Les cours ont repris à la Faculté de médecine. Celui de M. Dolbeau a été tranquille. L'enquête à Beaujon a dû lui être favorable. Cependant après le cours certains individus l'ont sifflé au moment où il montait en voiture ; mais beaucoup d'étudiants sont accourus et ont violemment protesté. Alors la voiture de M. Dolbeau s'est mise triomphalement en marche, au milieu d'applaudissements frénétiques [1].

17. — Par suite de l'incendie de l'Hôtel de Ville, notre région est devenue pour ainsi dire le centre de la vie municipale, car le palais du Luxembourg abrite le Conseil municipal et les bureaux de la ville. Quant au préfet il réside au *petit Luxembourg* dont les appartements sont aussi gracieux que riches. Lundi dernier

politiques, l'Armée, la Magistrature accouraient moins pour avaler les quelques sirops, offerts par Mme Thiers, que pour se griser de la conversation, vraiment enchanteresse, du chef de l'Etat. Tout lui était familier et il causait sur tout d'une façon étincelante ce petit homme. »

[1] Néanmoins, la stupide calomnie, inventée contre M. Dolbeau, s'est conservée dans les souvenirs de beaucoup de Parisiens. Le 12 mars 1892 Séverine la reproduisait dans l'*Eclair*. Sur une lettre de protestation des fils de M. Dolbeau, décédé, Séverine se rétractait loyalement en disant : *Pendant qu'il en est temps encore, il faut reviser l'histoire*. En mai 1896 Lissagaray fit paraître son *Histoire de la Commune* et réédita l'absurde fable. Un jugement du Tribunal civil de la Seine, confirmé par un arrêt de la Cour d'appel du 12 novembre 1897, fit défense à l'éditeur Fayard de mettre le livre en vente sous une astreinte de dix francs par chaque exemplaire incriminé. Ce jugement, confirmé par la Cour s'appuyait sur ce fait qu'une enquête, régulièrement conduite, avait réduit à néant les allégations avancées contre M. Dolbeau.

15, il y a donné une brillante réception. La rue de Vaugirard, plus habituée aux ténèbres qu'aux lumières, était tout étonnée de se voir si bien illuminée. Les vieilles araignées des deux rues Garancière et Servandoni s'enfuyaient épouvantées.

20. — Depuis le mois de novembre dernier, au grand effroi des bons bourgeois, des explosions tonitruantes éclatent dans la rue Saint-Jacques, à la porte des maisons. On n'a pu mettre la main sur les coquins ou peut-être seulement les farceurs qui se permettent de pareils attentats ou plaisanteries. Mais on vient d'arrêter deux malandrins qui faisaient la même chose dans le quartier Rochechouart. Ils ont, dit-on, des relations avec les Prussiens. Mais dans quel but agissent-ils ainsi ? Est-ce pour entraver tout commerce et réduire Paris au désespoir ?

22. — Le Quartier est en proie à une grande émotion. On raconte que ce matin un mari a surpris sa femme dans un logement d'étudiant, rue des Ecoles, au coin de la rue des Bernardins. Le jeune homme, M. Sylvain, s'est enfui par une fénêtre et a sauté du balcon de cette fenêtre sur le balcon de la maison voisine. La malheureuse, ainsi abandonnée, fut poignardée par son mari. Elle s'échappa de ses mains et se refugia sur le balcon de la chambre ; de là, toute couverte de sang, elle appelait à son secours. C'était un spectacle épouvantable.

25. — La femme poignardée est à la Pitié où elle souffre horriblement ; elle ne parle que pour demander pardón à son mari, M. Dubourg. C'est un homme jeune encore et appartenant au meilleur monde, comme sa femme du reste.

28. — Mme Dubourg est morte dans les sentiments du plus profond repentir. Malgré qu'on eût caché l'heure du service à la chapelle de la Pitié, une foule considérable était rassemblée devant une petite porte par laquelle devait sortir le convoi. L'infortunée fut conduite au cimetière d'Ivry, l'ancien champ de navets.

29. — M. Dubourg a été arrêté.

30. — Généralement on trouve honteuse la conduite de M. Sylvain qui s'est sauvé et a laissé la femme sans défense ; cependant quelques personnes font observer que ce jeune homme s'est enfui afin de ne pas exciter, par sa présence, la colère du mari ; que ce n'était pas de sa part une si grande lâcheté de s'enfuir dans ce but, alors qu'il lui fallait sauter sur le balcon de la maison voisine situé au cinquième, au risque de le manquer et de s'écraser sur le pavé. Il est de fait que Léotard le Toulousain n'a jamais essayé un saut aussi effrayant et aussi dangereux. [1]

10 Mai 1872. — M. Hennau, ancien président de chambre à la Cour d'appel de Colmar, vient d'être nommé conseiller à la Cour d'appel de Paris ; c'est justice. La plupart des magistrats de la Cour d'appel de Strasbourg et de Colmar ont été replacés dans celle de Paris.

11. — Aujourd'hui, au Salon, contemplé avec onction

[1] J'avais l'intention de déchirer ces notes, rappelant un fait fort triste il est vrai, mais si ordinaire, si banal ! Après mûre réflexion, j'ai cru devoir les conserver, car l'affaire Dubourg fut le point de départ de la grande discussion entre Alexandre Dumas fils, disant au mari trompé par sa femme : « Tue-là ! » et de nombreux publicistes, disant au contraire à ce mari : « Si tu la tues, tu es un assassin. »

jusqu'à la lanterne d'une façon merveilleuse, presque artistique. Les charpentiers vont, viennent dans ces échafaudages jetés dans les airs. Ils montent, grimpent allègrement, les poches de leurs larges pantalons de velours pleines de leurs outils. Bravo les habiles, les agiles compagnons !

14. — Grande affluence au Palais. En Cour d'assises comparaît M. Dubourg, assisté de Me Carraby. En le voyant s'asseoir sur le banc des accusés tout le monde s'écrie : « Oh ! le bel homme. » C'est le lot des beaux hommes d'être beaucoup trompés et la consolation des vilains de l'être beaucoup moins. Il a de 35 à 40 ans.

Pas de crêpe à son chapeau.

Déclaré coupable et condamné à cinq ans de prison, il semble atteint de folie et crie : « Cinq ans, cinq ans ! » finalement il s'évanouit. On lui met sous les narines un flacon d'éther ; se ranimant, il saisit le flacon et s'efforce d'avaler l'éther ; on parvient à le lui arracher des mains, c'est une scène épouvantable [1].

[1] La décision du jury est contraire aux théories développées par Alexandre Dumas fils dans une célèbre brochure l'*Homme-Femme* qui, coup sur coup, eut trois éditions. « *Depuis l'incident Dubourg*, y écrit-il, la plume me démange et je n'attendais vraisemblablement qu'un prétexte pour dire mon mot. » Il le dit crûment, au mari, son mot et son mot est celui-ci : « tue-la. » Dumas veut cependant, pour que le mari puisse s'ériger en justicier, qu'il n'ait rien à se reprocher et que la femme soit sans excuse. La distinction est bien subtile, plutôt théorique que pratique.

Combien Dante est moins indulgent pour le mari !

Au chant cinquième de l'*Enfer*, vers 106 et 107, Francesca, portée dans les bras de Paolo, et volant avec lui dans le deuxième cercle de cet enfer, dit en passant près de Virgile et de Dante : « *Amour nous a conduits à la même mort ! le cercle de Caïn attend celui qui nous tua là-haut.* »

Le cercle de Caïn, celui des homicides, est le dernier, le

18. — Avant-hier j'ai plaidé au 4e conseil de guerre pour N., ancien sergent-major dans un bataillon de fédérés. J'ai pu, seulement avant l'audience, examiner le dossier au greffe de ce 4e conseil de guerre. Comme tous les autres greffes des conseils siégeant à Versailles, il se trouvait dans une des salles du musée. En levant les yeux de dessus la table où je feuilletais les pièces, je vis juste au-dessus de ma tête un tableau représentant l'entrée de Napoléon Ier à Berlin, le 27 octobre 1806 ; je fus pris d'une vive émotion. Hélas ! quel changement dans les destinées de la France !

« Mon colonel, dit N. au président du conseil de guerre, j'étais dans mon bataillon considéré comme un honnête homme et voilà pourquoi je fus nommé sergent-major ; beaucoup d'argent passait par les mains du sergent-major ; c'est lui qui faisait la paie aux hommes et à leurs femmes. J'acceptai, je l'avoue, avec empressement cette fonction qui me mettait une sacoche dans les mains et m'en retirait le fusil ; oh ! mon colonel, que le fusil me faisait peur. J'avais deux frères officiers et j'avais tout lieu de craindre qu'ils ne fussent dans l'armée de Versailles. »

Les officiers étaient émus et se tiraillaient durement les moustaches. Je ne dis que quelques mots pour compléter la bonne plaidoirie de mon client et nous

neuvième, le plus affreux ! C'est dans ce dernier cercle que Dante, par la bouche de Francesca, punie elle-même mais dans un cercle moins terrible, marque par avance la place du mari meurtrier, *par avance,* car le mari vivait encore :

Amor condusse noi ad una morte
Caina attende chi vita ci spense

Grâce à l'intervention d'Alexandre Dumas, jamais assassinat de femme adultère n'eut plus de retentissement que celui de Mme Dubourg. A remarquer l'expression adorable et délicieuse de l'auteur dramatique : l'*incident* Dubourg.

eûmes un acquittement. Après l'audience j'allai présenter mes hommages aux membres du conseil de guerre. Le colonel me dit : « Vous n'avez nulle raison de me remercier pour l'acquittement de votre client, car ce n'est pas moi qui l'ai acquitté : ce sont tous ces jeunes gens, » et il me montrait, avec un certain dédain, les membres du conseil de guerre sauf un vieux grognard comme lui qui était à ses côtés. Les jeunes se mirent à rire des objurgations du vieux *colo* et me donnèrent des poignées de main.

24 — On rafistole et embellit le piédestal qui se trouve dans notre petit square Monge et sur lequel on avait placé, il y a deux ans, la statue de Voltaire. Après le 4 septembre, Voltaire, transporté place du Prince Eugène, remplaça ledit prince sur son piédestal. Mais ce piédestal étant deux fois plus haut que celui du square Monge, Voltaire a tout à fait l'air d'un singe accroupi. On va le remettre sur son ancien trône de la rue Monge. Il faut espérer que Voltaire ne se sera pas enrhumé dans ce double trajet d'autant plus qu'il est fort peu vêtu. Si Houdon avait pu prévoir tous ces voyages, il lui aurait mis son fameux bonnet et sa bonne robe de chambre au lieu de ce costume de fantaisie qui couvre à peine son pauvre corps décharné.

28. — Le président du Tribunal civil, M. Benoît-Champy, est mort d'un cancer à l'estomac. Il avait été nommé par l'Empereur à ces hautes fonctions parce que sa femme était quelque peu parente des Tascher de la Pagerie. C'était un bon magistrat, mais archi-froid et ultra-sérieux. Un jour, dans une plaidoirie, je me permis une très légère plaisanterie ; il m'arrêta en avançant les bras comme s'il voulait m'exorciser. Tous les juges, heureusement, ne sont pas ennemis d'un peu de gaîté.

29. — Avant-hier le 3e conseil de guerre a condamné à la peine de mort, pour complicité dans le massacre des otages, un jeune homme de vingt ans, très connu au Quartier : Dacosta, ancien secrétaire de Raoul Rigault. L'amitié de celui-ci le perdit. Dès avant le siège il était toujours avec lui, si bien qu'on l'appelait le *chien de Raoul Rigault*.

M. Chevallier, le directeur du *grand four à bachots* de la rue des Fossés-Saint-Victor, vint dire à la décharge de Dacosta que celui-ci lui avait fourni des *laissez-passer* pour les grands jeunes gens de son école. M. Colin, adjoint actuel du cinquième arrondissement, et *d'autres* ajoutèrent qu'ils lui devaient leur salut ; mais le conseil prononça néanmoins la peine de mort, parce que tous ceux, qui se rattachent par le moindre lien à la personnalité de Raoul Rigault, inspirent une indicible horreur.

Mais il ne sera certainement pas exécuté. ×

1er Juillet 1872. — Obsèques de M. Benoît-Champy; pas de discours. Il a recommandé de ne pas en faire à son enterrement. Il a bien fait. Les discours funèbres sont dangereux ; combien de gens qui n'étaient pas tout à fait morts et que les discours ont achevés !

— En fouillant le sol près de la tour septentrionale de Notre-Dame, pour y placer des tuyaux à gaz, on a mis à découvert les fondations d'une ancienne petite église, Saint-Jean-le-Rond, qui s'accrochait pour ainsi dire à la cathédrale, et qui ne fut détruite que quelques années avant la Révolution française. Sur les marches de cet humble sanctuaire fut trouvé un jeune enfant qu'on baptisa dans l'église même, et qu'on appela Jean Lerond ; mais lui prit le nom de d'Alembert.

On a également découvert au pied de la tour, sous

× La peine fut commuée.

la rue du Cloître, d'énormes massifs de maçonnerie qui servent de contreforts à cette tour.

7. — Le 6ᵉ conseil de guerre a, par contumace, condamné à la peine de mort un ancien membre de la Commune, Jules Vallès, rédacteur du *Cri du Peuple*. Le grand motif de cette condamnation fut son vote de la loi des ôtages.

13. — M. Aubépin a été nommé président du Tribunal civil de la Seine, en remplacement de M. Benoît-Champy. Il était avocat général à la Cour de Paris et attaché à la première chambre. Le choix est très heureux, car M. Aubépin connaît admirablement la pratique des affaires.

14. — Nous venons d'avoir une crise. M. Thiers aurait bien pu être renversé du pouvoir, car dans un discours à la Chambre, le 12 juillet, avant-hier, il a dit : « *Messieurs, vous nous avez donné une forme de gouvernement qu'on appelle la République.* » Sur ce mot la Chambre devint houleuse ; divers membres lui crièrent avec rage : « Il n'y a pas de forme définitive du gouvernement, lorsqu'à Bordeaux on a constitué le pouvoir exécutif en votre faveur, la forme du gouvernement a été complètement réservée. » M. Thiers a eu toutes les peines du monde à se tirer de ce mauvais pas.

16. — Hier, la Chambre a approuvé un projet de loi autorisant le ministre des finances à emprunter trois milliards pour payer les Prussiens.

20. — La souscription est fixée aux dimanche 28 et lundi 29 juillet.

23. — Orage épouvantable, la foudre a tué un étudiant rue des Postes.

24. — Chaleur torride. Un couvreur est tombé d'un toit où il avait été frappé d'insolation. Les bâtiments en construction sont désertés par les ouvriers qui, ne pouvant plus supporter la chaleur, vont s'asseoir sur les berges de la Seine. Ils n'ont garde de prendre des bains, car l'eau du fleuve est chaude comme celle d'un bain chauffé à 36 degrés.

28. — Queues formidables dans tous les endroits où l'on peut souscrire à l'emprunt, notamment aux mairies. Celle de ma mairie semble un serpent gigantesque aux anneaux ondulants.

30. — L'emprunt a été couvert douze fois. Les étrangers ont souscrit pour un milliard.

Certains imbéciles, en se frottant les mains, disent avec un sot orgueil : « Bismarck aurait pu nous demander bien plus. » Ils ne se rendent pas compte que la France, obligée tous les ans de payer aux souscripteurs l'intérêt de ce qu'ils lui ont avancé, est dans la nécessité d'augmenter formidablement ses impôts. Dieu veuille que son agriculture et son industrie n'en soient pas écrasées !

31. — Nous avons nommé bâtonnier Me Lacan. Me Rousse, bâtonnier sortant, lui a dit : « Je vous souhaite, cher confrère, des années plus heureuses que celles de mon bâtonnat. » Lacan lui a gentiment répondu : « Je suis inquiet du fardeau mis sur mes épaules, surtout que je succède à un confrère bien difficile à remplacer, qui a fait revivre sous nos yeux,

sans qu'il y ait à en détacher un seul trait, le noble caractère que peint le poète :

> « *Justum ac tenacem propositi virum,*
> *Non civium ardor prava jubentium,*
> *Non vultus instantis tyranni,*
> *Mente quatit solidâ.* »

6 Août 1872. – Le bruit se répand dans le quartier que M. Delaunay, directeur de l'Observatoire, aussi savant que Leverrier, son prédécesseur, mais plus doux, a été emporté par une lame dans la rade de Cherbourg.

7. — Les *Débats* confirment la mort de M. Delaunay. Son corps a été retrouvé sur la côte d'une petite île, située à quatre kilomètres de Cherbourg. Une saute de vent avait fait chavirer l'embarcation sur laquelle il était monté avec un ami et deux matelots Tous ont disparu.

Dans une de ses poches on trouva un portefeuille avec 1.100 francs en billets de banque et une carte portant le nom de M. Delaunay, membre de l'Institut, directeur de l'Observatoire, officier de la Légion d'honneur.

C'est un deuil général, car il était d'une modestie et d'une bonté extrêmes.

9. — Service très simple à Saint-Jacques-du-Haut-Pas pour les obsèques de M. Delaunay ; comme tentures un simple drap noir avec une croix blanche, derrière l'autel ; mais immense concours du monde savant.

12. — 7.88 °/₀ ! telle est la part proportionnelle attribuée à chaque souscripteur sur le montant de sa souscription à l'emprunt national.

15. — A la distribution des prix du lycée Corneille (ancien Henri IV), Mgr Guibert a présidé pour ne pas changer les habitudes. Cette solennité annuelle était toujours présidée par Mgr Darboy, ancien aumônier du lycée Un jeune professeur de philosophie, M. Ollé-Laprune, a fait un discours qui a beaucoup étonné à cause de ses tendances franchement chrétiennes et beaucoup charmé à cause de ses idées tout à fait remarquables. Du reste on le savait fort capable, ce jeune homme, car il avait brillé à l'Ecole normale ; de plus il avait eu un ouvrage couronné à l'Académie française. Il a commenté cette pensée de Sénèque *Parere Deo libertas est*,[1] seule l'obéissance à Dieu rend les hommes libres. Il est certain que l'homme qui craint Dieu, subjugue plus facilement ses passions, qu'il est plus libre par cela même. Le brave archevêque n'en pouvait croire ses oreilles. Il se leva à son tour et dit : « Les professeurs, ici, parlent comme les évêques ; il faut que les évêques parlent comme les professeurs ; je vais essayer ; » et voilà Monseigneur qui se met à faire un très joli entretien sur la littérature. Ce fut une belle et bonne journée pour le lycée *Henri IV*.

27. — Mariage du Père Hyacinthe, carme déchaussé, avec une jeune veuve américaine ; voilà trois ans qu'il a cessé d'être moine et que son ordre a prononcé contre lui l'excommunication majeure à cause de son langage, plus ou moins théologique.

Son frère, l'abbé Loyson, professeur de théologie à la Sorbonne, s'est depuis longtemps séparé de lui. Il tint même à rendre publique cette séparation. Le Père Hyacinthe en ressentit une cruelle douleur, mais il

[1] *De vita beata*, 15.

n'était vraiment pas possible à l'abbé Loyson d'agir autrement. En sa qualité de prêtre et de professeur de théologie il se devait d'éviter tout soupçon de connivence fraternelle.

Je rencontre souvent le pauvre abbé triste et dolent, dans la rue de la Sorbonne. Il ressemble beaucoup à son frère ; superbe figure, belle prestance.

30 Septembre 1872. — On a posé, place Saint-Michel, une gracieuse fontaine, avec filet d'eau très claire et très pure, afin de permettre aux altérés de boire à leur soif. Dans Paris il y a pas mal de ces fontaines edifiées aux frais de sir Richard Wallace. Les étudiants ne profiteront guère de ses bienfaits. Il y a de trop bons bocks dans les cafés.

3 Octobre 1872. — M. Thiers est venu visiter notre Palais de justice, pour constater *de visu* combien la ruine en était lamentable ; du Palais il est allé au Tribunal de commerce. Dans la traversée du boulevard il fut acclamé et salué des cris de : « Vive Thiers ! vive la République ! »

— Le conseil de l'ordre des avocats a fait frapper une médaille d'or en l'honneur des braves pompiers de Chartres, qui ont sauvé un tiers de notre bibliothèque. Cette médaille a été remise solennellement à leur capitaine par Amédée Lefèvre-Pontalis, député d'Eure-et-Loir et notre confrère au barreau de Paris.

11. — Le palais du Luxembourg sert provisoirement d'Hôtel de Ville à Paris, qui s'en servira longtemps, car la reconstruction d'un nouvel Hôtel de ville durera au moins cinq ans.

30. — Un ouvrier vient d'être décoré de la Légion

d'honneur pour s'être, au péril de sa vie, occupé de M. Bonjean, pendant son séjour au Dépôt et à la Roquette. Les fédérés étaient à peine chassés du Père-Lachaise, qu'en chien fidèle il fouillait une grande fosse où le corps du Président avait été jeté avec beaucoup d'autres. Après l'avoir trouvé, il le lava et le porta au n° 2 de la rue de Tournon où de son vivant demeurait le Président. Il l'étendit sur un lit avec des lumières autour, jusqu'à ce que les fils pussent rentrer dans Paris délivré. [1].

Vendredi 1er Novembre 1872. — Je vais chercher à la Bourse, où siège la commission de reconstitution des actes de l'état civil, le nouvel acte de naissance de ma chère femme. Je l'ai fait rétablir d'après l'acte de baptême conservé à l'église Saint-Merri. Cet acte de naissance n'existait plus, en effet. Je n'en avais jamais eu la copie et les doubles, déposés à l'Hôtel de Ville et au Palais de justice, avaient brûlé tous deux dans l'incendie de ces deux dépôts légaux. Sur l'acte

[1] M. le président Bonjean était en province quand il apprit l'insurrection du 18 mars ; sans hésiter il revint à Paris, dans la nuit du 19 au 20 mars, afin de remplir son devoir jusqu'au bout et le 21 il présidait, comme à l'ordinaire, la chambre des requêtes de la Cour de cassation. C'est au sortir de cette audience qu'il fut arrêté sur l'ordre de la Commune. Mme la présidente Bonjean était en ce moment très malade, en province. Voici comment elle répondait à une lettre dans laquelle le Président lui apprenait son brusque retour dans Paris insurgé : « Tu dois me connaître assez pour être certain que je laisserais venir la mort sur moi, plutôt que de t'appeler près de moi pour m'aider à la repousser, si ce devait être aux dépens de ton devoir. Remplis-le donc avec usure, sans te préoccuper des conséquences possibles en ce qui me concerne ; seulement dès que tu pourras le faire, sans déserter un poste d'honneur, viens sans plus tarder, je t'en prie. » (*Quelques souvenirs relatifs à la vie et à la mort du président Bonjean, 1804-1871,* Paris, imprimerie Mouillot). Brochure que m'a gracieusement offerte M. Bonjean, juge au Tribunal de la Seine.

reconstitué sont inscrits ces mots : ***Rétabli en vertu de la loi du 12 février 1872.***

Rien de plus étonnant que l'organisation de la reconstitution des actes. Le service est établi dans l'ancienne salle d'audience du Tribunal de commerce, alors qu'il siégeait à la Bourse. Cette salle est divisée en une multitude de petits bureaux. La reconstitution, que tout d'abord l'on croyait impossible, se poursuit avec beaucoup de succès.

5. — Hier lundi 4 novembre, rentrée des Cours et Tribunaux. M. Dufaure, garde des sceaux, est venu entendre la messe du Saint-Esprit, dite comme d'habitude à la Sainte-Chapelle.

Samedi 16. — En ouvrant ma fenêtre [1] le matin, j'aperçois la croix qui s'élève de nouveau sur le dôme du Panthéon, croix à qui j'ai vu arracher les bras en un jour néfaste.

17. — Je vais sur la place du Panthéon pour mieux voir la nouvelle croix de l'église. Elle est beaucoup plus belle que l'ancienne : j'entends par là qu'elle est plus dégagée ; qu'elle s'élance plus légèrement et domine mieux le dôme. L'ancienne, il me semble, était plus ramassée sur elle-même.

18. — Par suite de pluies continuelles, la Seine atteint une hauteur effrayante. Deux grands chalands, chargés de bois de chauffage, que les eaux ont violemment entraînés, se sont entrechoqués et disloqués entre le Pont-au-Change et le Pont-Neuf. La

[1] Rue de la Sorbonne, n° 2.

Seine, spectacle bizarre, est toute couverte de longs rondins qui vont à la dérive.

21. — Un aigle blessé fut capturé au Bois de Boulogne et envoyé au Jardin des Plantes, ce qui le blessa de nouveau dans son amour-propre. Inconsidéré messager de Jupiter, il fallait venir il y a deux ans et demi, on t'aurait logé aux Tuileries. Aujourd'hui elles n'existent plus ; la Commune les a brûlées. Tu n'étais pas probablement au courant de la politique.

1er Décembre 1872. — Toutes les caves des quais Saint-Michel et Grands-Augustins sont inondées à cause de la crue extraordinaire de la Seine.

3. — Hier 2 décembre, on a inauguré, au cimetière Montmartre, le monument élevé par souscription au représentant Baudin, mort sur une barricade le 3 décembre 1851. Presque personne à la cérémonie.

5. — Toujours grande crue de la Seine. Les quatre militaires du pont de l'Alma prennent un bain de pieds... jusqu'aux genoux. Leur attitude n'en paraît que plus altière.

18. — Vu, en passant sur la place Saint-Georges, la maison de M. Thiers. Elle monte petit à petit ; le rez-de-chaussée est terminé. Quand il a un moment de vacances M. Thiers accourt tout de suite voir les progrès de son logis.

28. — La Seine baisse insensiblement depuis quelques jours.

30. — Les bateaux mouches viennent de reprendre leur service interrompu *depuis plus d'un mois.*

1873

2 *Janvier*. — Je reçois une de ces cartes postales qui viennent d'être créées sur l'initiative de M. Wolowski. Elles ont été mises en circulation depuis hier. Ce sont de vraies lettres, mais ouvertes, qui ne coûtent que deux sous. Les concierges vont se régaler avec les cartons de leurs locataires. D'un côté du carton se trouve l'adresse, de l'autre l'objet de la missive [1].

6. — On dit que l'ex-Empereur a subi l'opération de la pierre avant-hier samedi.

10. — L'ex-Empereur est mort hier jeudi. Le bruit en a couru immédiatement sur les boulevards. Beaucoup de personnes se formaient en groupes et parlaient silencieusement.

— Les journaux ultra-radicaux exultent.

13. — L'autopsie du corps de l'ex-Empereur a révélé la présence dans la vessie d'un calcul ayant la

[1] Au bout de trois mois une concierge disait : « il n'y a rien sur ces cartons, aussi je ne les lis plus. »

forme et le volume d'un œuf de petit oiseau. On ne parle ici que de pierres, de calculs, etc., cela me donne la chair de poule et me fait frissonner tout le corps.

C'est dans notre quartier, au cimetière de Saint-Séverin, aujourd'hui jardin de M. le curé Castelnau, qu'eut lieu (très probablement par Germain Colot ~~Ambroise Paré~~) la première opération de la pierre, sur un franc-archer de Meudon. Cet archer avait été condamné à être pendu « pour occasion de larrecins en l'église de Meudon. » Le roi Louis XI lui promit la vie s'il voulait se laisser faire l'opération de la pierre dont il avait été très molesté pendant sa vie. Il y consentit. L'opération se fit grâce à une incision pratiquée dans les parois abdominales et réussit parfaitement.
(Chronique scandaleuse ; 4 janvier 1475.)

14. — L'hiver est si doux que les arbres se couvrent de feuilles.

20. — Hier dimanche 19 janvier, pendant que nous étions à dîner en famille, rue de Vaugirard, n° 7, chez mon beau-père, un orage épouvantable éclata. Les éclairs et les coups de tonnerre se succédaient sans interruption ; la grêle semblait vouloir briser les carreaux. Un coup plus formidable que les autres nous fit tourbillonner sur nos chaises. Le tonnerre a dû tomber, pas bien loin.

22. — Pendant l'orage d'avant-hier soir, la foudre est tombée derrière l'Observatoire. A l'Odéon, on jouait le *Fantôme rose*, de Charles-Edmond ; quand le gros coup retentit, ce fut un émoi général. Au même moment, les croisées des tabatières étant restées ouvertes, le gaz fit entendre de furieuses crépitations, car la grêle tombait sur le lustre.

Une voix de malintentionné cria : « Il va y avoir une explosion. » Immédiatement spectatrices et spectateurs enjambèrent les banquettes et se précipitèrent dans les couloirs en se bousculant et en poussant des cris de terreur. Beaucoup de femmes se trouvèrent mal. On les secourut en les allégeant de leurs vêtements, chapeaux et... porte-monnaie. Au bout d'une demi-heure tout était rentré dans le calme, mais pas les porte-monnaie dans les poches et le *Fantôme rose* pût réapparaître de nouveau sur la scène.

Soirée du samedi 28 Janvier. — A l'Odéon : *Les Erynnies*, de Leconte de l'Isle, musique de Massenet. Quand la toile se lève on voit les Furies ou Erynnies avec leurs grandes robes blanc sale, cheveux épars sur le dos et sur la poitrine, aller, venir, se traîner dans le vieux palais d'Agamennon ; blêmes, décharnées, elles excitent les remords de Klytaimnestra qui a tué son mari pour plaire à son amant Egysthe. Un sentiment d'effroi se glisse dans les cœurs. Toutes les femmes, tremblantes, se serrent contre leurs maris comme pour entrer dans leurs poches. Au chant neuvième de l'Enfer on voit également le Dante se fourrer dans la poche de son conducteur Virgile, en apercevant trois seulement de ces horribles mégères dont nous voyons un bataillon tout entier. C'est bien autre chose quand Oreste a tué sa mère Klytaimnestra. Les Erynnies lui sautent à la figure. D'une voix étranglée par la peur, il s'écrie : « Horreur ! c'est une fourmillière de spectres ; je suis traqué par eux. L'épouvante me prend à la gorge et me broie ! Elle a tué mon père ; eh bien j'ai fait justice. Horreur ! horreur ! » Sous l'empire de la terreur aucune spectatrice n'osera, cette nuit, faire lit à part. Accours, Hyménée, raccommoder les ménages divisés.

31. — J'entends narrer à la parlotte les exploits des aéronautes pendant le siège de Paris. Malapert nous dit : « Dans mon ballon, je fus obligé de faire la manœuvre que, fort heureusement, j'avais apprise, mon pilote aérien était complètement incapable. » Un confrère, ancien préfet de la République, nous confirme cette assertion : Gambetta lui avait raconté que son aéronaute ne savait rien faire et que pour ne pas tomber au milieu des Prussiens, il avait été obligé de se mettre rudement à l'œuvre.

Autre dire de parlotte à propos de notre ancien confrère Protot. Quand cet ancien et étrange garde des sceaux était stagiaire, un individu venait continuellement le demander, à la bibliothèque, sous le nom de : *citoyen Protot*. Léon, le garçon de la bibliothèque, lui répondait : « Monsieur, il n'y a pas de citoyens ici ; il n'y a que des avocats. » Un jour, il ne put empêcher cet individu d'ouvrir la porte de la salle où se réunissait la conférence et de s'écrier : « citoyen Protot. » Tableau ! Léon l'attrappa par les basques de son vêtement et le tira en dehors de la salle.

1er Février 1873. — La *Semaine religieuse* d'aujourd'hui contient des détails fort intéressants sur les travaux de réparation du Panthéon. Ils lui ont été fournis par M. le doyen des chapelains de Sainte-Geneviève. Ces travaux ont lieu sous la direction de M. Louvet, architecte du plus grand mérite, collaborateur de M. Garnier dans la construction du nouvel Opéra. Ceux de réparation du dôme ont nécessité des échafaudages extérieurs et intérieurs élevés avec un art merveilleux. Jamais, paraît-il, l'art du charpentier n'a été poussé plus loin. Les compagnons étaient dignes de leur directeur. Il n'y a pas eu un seul accident.

M. le doyen nous a donné aussi quelques détails sur la nouvelle croix qui a réapparu en novembre dernier. Elle a été, dit-il, rétablie dans les meilleures conditions de solidité et de durée. « Très bien, monsieur le doyen, je ne doute pas qu'elle ne résiste aux éléments, aux frimas, aux vents, aux cyclones, mais résistera-t-elle aux passions déchaînées de la démagogie ? Dieu seul le sait. » En attendant, remercions le gouvernement de M. Thiers d'avoir rétabli ce symbole éclatant de la vieille foi parisienne.

La croix, en fer et tôle, a sept mètres de hauteur. Elle est plantée fortement en une boule d'or reposant elle-même sur un socle ultra-solide ; boule et socle ont trois mètres de hauteur. Sur le montant vertical de la croix, M. Louvet a fait placer des échelons en fer qui permettront aux ouvriers d'illuminer la croix le 3 janvier, fête de Sainte-Geneviève. Tout autour de la croix sont rivés des clous à crochet auxquels les ouvriers accrocheront les lanternes.

19. — De l'*Officiel* d'aujourd'hui :

« Par décret du 16 février courant, rendu sur la proposition du ministre de la guerre, M. Garcin, Marie-Nicolas-Edmond, capitaine au corps d'état-major, a été promu au grade de chef d'escadron. »

Ce capitaine est celui qui, d'après les ordres du général de Cissey, a fait fusiller Millière sur les marches du Panthéon. C'est la bête *noire* des *rouges*. Qu'auraient-ils voulu qu'il fît ? Mais parbleu ! qu'il fusillât son général.

26. — On a inauguré, au-dessus d'une des portes de la grande cour de la Sorbonne, un beau médaillon représentant les traits de *Victor Cousin*. Au-dessous, dans un cartouche, sont gravés ces mots : *A Victor*

Cousin, professeur de l'histoire de la philosophie, en mémoire du legs qu'il a fait de sa bibliothèque à l'Université. Le sculpteur est Carrier-Belleuse. L'inauguration s'est faite en grande pompe avec les bénédictions du ministre de l'instruction publique, M. Jules Simon, et de Mgr Maret, doyen de la faculté de théologie. Je me trompe en parlant des bénédictions de Jules Simon, mais ça ne vaut pas la peine de corriger le mot ; car le ministre est très bienveillant pour le clergé et dernièrement quelqu'un disait à Mgr Dupanloup : « Il sera cardinal avant vous. »

28. — La nomination du capitaine Garcin, comme chef d'escadron, a eu le don d'exaspérer Mme veuve Millière. Elle lui a donc intenté un procès en dommages-intérêts pour avoir fait fusiller son mari. L'affaire est venue en conciliation devant le juge de paix du septième arrondissement qui s'est déclaré incompétent à cause du domicile de M. Garcin ; celui-ci demeure à Versailles.

17 Mars 1873. — Hier dans la soirée nous apprîmes à Paris qu'une date très prochaine était fixée pour la libération définitive du territoire. Les Prussiens seront bientôt payés [1].

18. — Hier à la tribune, M. de Rémusat ayant dit que cette date était le 5 juillet, l'Assemblée nationale a déclaré que M. Thiers avait bien mérité de la patrie.

[1] Le monde entier admira la puissance de notre crédit et de notre résurrection. Il n'est que juste de le reconnaître : le développement donné par l'Empire à la fortune publique pendant les vingt dernières années avait contribué à amener ces résultats imprévus. (Lenoel. Revoil la troisième République *Présidence de M. Thiers*, page 251, éditeur Félix Alcan).

19. — M. Thiers ayant mal digéré, ayant deux fois saigné du nez, ayant de plus une courbature, la Bourse a baissé. Il a déjà été malade au commencement du mois.

Il travaille vraiment trop pour son âge. Dès cinq heures du matin le voilà levé. Il réveille les coqs de la Présidence. S'il ne faisait pas son petit somme après son repas, il tomberait bien vite. La Chambre, trouvant qu'il en fait trop, le lui montre bien en contrecarrant parfois ses idées. Mais lui n'en démord pas. Il voudrait la faire arriver à la République. Mais ça ne prend pas ou du moins ça n'a pas pris jusqu'à présent.

20. — Aujourd'hui grande déconvenue au Palais. L'audience de la dixième chambre avait été envahie de bonne heure par les curieux, les avocats vieux et jeunes, surtout les jeunes, les journalistes, etc., etc. Sur la sellette se trouvait Froment, un pauvre diable de voleur, ancien domestique de la maîtresse de l'Empereur, la belle comtesse de Castiglione, accusé de lui avoir volé quelques chiffons. Elle s'était plainte de ce que, de son hôtel des Champs-Elysées, avaient disparu d'assez nombreux objets; ce n'était pas étonnant, car son hôtel avait été, pendant son absence lors du siège de Paris, deux fois envahi, une première fois par des imbéciles qui prétendaient y apercevoir des signaux faits aux Prussiens, une seconde fois par de malheureux bombardés de la rive gauche.

Les objets volés n'étaient pas des plus précieux, car l'ambassadeur d'Italie, le galant chevalier Nigra, après s'être occupé du départ de l'Impératrice, s'était aussi préoccupé des intérêts de la comtesse de Castiglione, partie alors pour l'Italie. Il avait fait déménager de l'hôtel, pour les faire transporter à l'ambassade italienne, des objets de grande valeur ou de grand intérêt. Froment, un ancien domestique de la comtesse,

avait été chargé de ce déménagement. Après la plainte de celle-ci, la police fit des recherches partout, notamment chez Froment, où on découvrit des chiffons, de la dentelle, de la papeterie appartenant à la comtesse. A l'audience, celle-ci est appelée comme témoin : « *Comtesse de Castiglione* », glapit l'huissier ; pas de réponse. La comtesse, comme au temps de sa gloire, continue à briller, mais... par son absence. Un certificat de docteur déclare qu'elle est malade. Sont-ils assommants, ces docteurs, avec leurs certificats toujours malencontreux.

Tout le monde est désappointé. Thémis, irritée, brandit ses balances. Froment est broyé ; deux mois de prison. Oh ! comtesse, vous lui laisserez les chiffons et la papeterie ; n'est-ce pas ? Ne soyez pas implacable comme Thémis.

26. — Hier est mort M. Ortolan, Elzéar de son prénom. Saint Elzéar étant provençal on se doute bien de quel pays venait le professeur de droit criminel de l'Ecole de droit. De toute sa personne se dégageait une véritable séduction, augmentée par le charme de sa parole. Il a fait de très bons et de très beaux livres juridiques et littéraires. Son meilleur ouvrage, à mon humble avis et de l'avis de la haute société parisienne, fut sa toute gracieuse et toute spirituelle fille, femme très honorable de M. Bonnier, professeur de procédure également à l'Ecole de droit de Paris [1].

[1] Mme Bonnier est la mère de Pierre Elzéar Bonnier-Ortolan, pendant quelque temps notre confrère, puis homme de lettres distingué qui fit représenter plusieurs pièces à l'Odéon sous le nom de Pierre Elzéar. Mme Bonnier elle-même a fait jouer sur différentes scènes quelques pièces, notamment l'*Avocat consultant*, où elle se moque agréablement du féminisme. Mais pour ne pas se faire arracher les yeux elle prit le pseudonyme de *Zari*, diminutif de son prénom provençal *Elzéarine*.

27. — En janvier dernier, Alexandre Dumas fils, qui s'est hypnotisé avec l'affaire Dubourg, a fait représenter au Gymnase *la Femme de Claude*. Claude, mari trompé, abat sa femme d'un coup de revolver. *La Femme de Claude* vient de paraître en librairie. Dans la préface, car Alexandre Dumas ne peut vivre sans préface pas plus que le poisson ne peut vivre sans eau et l'oiseau sans air, dans la préface donc l'auteur écrit : « Je suis celui qui a dit dans la brochure l'*Homme-Femme : tue-la !* — et qui, dans *la Femme de Claude*, a mis en œuvre et en action ce conseil expéditif. »

3 Avril 1873. — M. Grévy, président de l'Assemblée nationale, vieux républicain, presque de naissance, fatigué de l'hostilité de la Chambre, dont la majorité n'est pas républicaine, a pris le parti de donner sa démission.

Il a toujours voulu rester inscrit sur le tableau des avocats à la Cour de Paris.

4. — Mort de Saint-Marc Girardin d'une attaque d'apoplexie. Il était devenu énorme. Il avait eu beaucoup de succès dans la vie, — mais aussi beaucoup de chagrins. Il perdit sa femme qui se noya dans la Seine, à Morsang-sur-Seine, et plus tard son fils qui se noya dans l'Yerre. Fort aimant, il était ancré dans ses affections ; aussi après la mort de sa femme, pour ne pas s'éloigner de la famille, épousa-t-il sa belle-sœur. Il se montra tendre ami pour un Péronnais, M. Caboche, dont il appréciait l'esprit mordant et original. Aussi se fit-il plusieurs fois suppléer par lui dans sa chaire de littérature à la Sorbonne.

En ce moment je me le remémore dans ses cours si spirituels, qui faisaient courir tout Paris. Combien

de fois n'ai-je pas attendu au moins une grande heure d'horloge que sa leçon commençât. Sa parole sortait narquoise et de sa bouche... et d'un énorme faux-col qui nous rappelait celui de Garnier-Pagès.

Il s'appelait Marc Girardin, mais son prénom lui paraissant trop court, il s'était canonisé.

Même jour 4. — Hier 3 avril 1873, le duc d'Aumale a été reçu membre de l'Académie française. M. Cuvillier-Fleury, chargé de le recevoir, l'appela toujours *Monsieur* suivant les traditions académiques.

Quand le duc parut à la porte de l'Institut, beaucoup de personnes, qui avaient envahi le pont des Arts et la place de l'Institut, se mirent à crier : *Vive Thiers ! vive la République !*

15. — Aujourd'hui, M. Thiers a ses 76 ans. Il est né à Marseille le 15 avril 1797.

17. — Hier, l'Opéra était illuminé, car Mme Thiers, Mlle Dosne sa sœur, Mmes Dufaure et Mac-Mahon y vendaient je ne sais trop quoi pour les orphelins de la guerre. La vente a produit 20.000 fr.

19. — M. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, ouvrit, cette après-midi, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, l'assemblée générale des sociétés savantes. Il salua, dans M. Thiers, le *libérateur du territoire*. Beaucoup de membres de l'Assemblée nationale commencent à s'offusquer de cette appellation qui se produit à chaque instant dans les réunions officielles ou non. Ils prétendent que l'Assemblée nationale mérite seule ce titre, que M. Thiers n'était que son agent. M. Jules Simon pourrait bien avoir à se repentir de ses paroles.

« *Libérateur, libérateur*, pas avec son argent, tout au moins, mais avec le nôtre, » disent les malintentionnés.

27. — Barodet, dont le programme était *dissolution de l'Assemblée nationale et amnistie pour les condamnés de la Commune*, est nommé à Paris à une très grande majorité !

M. de Rémusat, l'ami de M. Thiers, le représentant de la république modérée, a été battu honteusement.

Terreur, — on voit déjà recommencer l'ère des révolutions ; 1 fr. 25 de baisse à la Bourse. Cette situation a inspiré à Saint-Genest, du *Figaro*, un très bel article commençant ainsi : « Allons, habitants de Bazeilles, de Châteaudun, de Péronne ; allons, pauvres ruraux, laboureurs de la Brie, de la Beauce, travaillez pour payer les révolutions de Paris, comme vous les payez depuis vingt-cinq ans... »

Il ne faut pas prendre cependant les choses si au tragique ; Paris a surtout voulu montrer son mécontentement d'être décapitalisé.

2 Mai 1873. — Les appréhensions causées par l'élection de Barodet ne se calment pas : la rente continue à baisser.

11. — M. Thiers, ayant livré sa tête à Mlle Jacquemart, il n'était pas possible que M. Dufaure ne lui confiât pas la sienne. Mlle Jacquemart nous expose donc M. Dufaure au Salon de cette année. Elle est un de ces artistes sincères qui ne flattent pas leurs modèles, aussi M. Dufaure est-il aussi laid que nature ! Elle n'a pas voulu lui donner une redingote marron comme à M. Thiers, la redingote marron étant sans doute réservée à la dignité présidentielle ; mais elle l'a gratifié d'une redingote noire du bon faiseur et même d'un paletot jeté négligemment sur le bras

droit du fauteuil ministériel où son Excellence est assise. La doublure du paletot est bleue afin de bien indiquer la pureté des intentions de M.. Dufaure à l'égard de la République.

Il se croise les jambes et pèse sur ses genoux de ses deux bras robustes, tout cela pour mieux se maintenir sur son siège ministériel ; il ne saurait prendre trop de précautions.

13. — Le faubourg Saint-Germain était en fête hier. La duchesse de Galliera donnait un concert dans son splendide hôtel de la rue de Varennes, nº 53 [1]. M. Thiers y assistait, car c'était dans l'après-midi. Il a pu rentrer, le soir même, à la préfecture de Versailles sans être grondé. A la suite de l'hôtel se trouve un jardin de toute beauté qui va jusqu'à la rue de Babylone. La duchesse est une femme tout à fait supérieure, pieuse, charitable et modeste. Elle se confesse au père Milleriot, dans la chapelle des Saints-Anges à Saint-Sulpice, au milieu de tous les pauvres qui forment la clientèle du Père. Elle ne voudrait pas pour tout au monde passer avant son tour. Son mari, M. Ferrari ou de Ferrari, nommé duc de Galliera par le Pape, est colossalement riche. La fortune que lui a laissée son père, celle que lui a apportée sa femme et celle qu'il a gagnée dans ses spéculations sur les chemins de fer français en ont fait un des plus riches personnages de l'Italie. Il est né à Gènes.

18. — Définitivement Jules Simon a été obligé d'abandonner son ministère.

[1] Cet hôtel a été légué par la duchesse à l'ambassade d'Autriche qui s'y est installée somptueusement.

20 — Il y eut hier à la Chambre un grand débat. M. de Broglie, parlant au nom d'un grand nombre de députés, a reproché au gouvernement de M. Thiers d'amener par sa faiblesse l'arrivée du radicalisme. Ça se gâte. M. Dufaure, le ministre de M. Thiers, a répondu comme il a pu.

24. — Pendant toute la journée les rues de Paris étaient fort animées, parce que de Versailles venaient certaines nouvelles émouvantes. On disait que M. Thiers avait prononcé un vigoureux discours pour justifier sa politique, mais que la majorité de l'Assemblée nationale ne trouvait pas cette politique assez conservatrice.

Ce soir le quartier latin, comme tous les autres du reste, est surexcité. Des patrouilles longent les boulevards. Il est certain que si l'Assemblée se tenait à Paris, elle serait déjà envahie.

25. — Hier soir, M. Thiers a donné sa démission et immédiatement, pendant la nuit, le maréchal de Mac-Mahon fut nommé à sa place.

— Ce matin, vers les une heure, le train des députés arriva de Versailles. La gare Saint-Lazare était noire de monde ; quand les premiers députés sortirent des wagons un immense cri de « vive la République » fut poussé.

On s'arrachait les journaux.

26. — La rente est revenue au taux antérieur à l'élection Barodet. La République est maintenue, mais dans un sens moins avancé. M. de Broglie, d'une vieille famille militaire ~~parlementaire,~~ est à la tête du ministère; il a pour ministre de l'intérieur M. Beulé, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale. Cet érudit

a, dans les ruines d'Athènes, trouvé les *Propylées*, autrement dit l'escalier de l'Acropole, ce qui lui a permis de monter à de hauts emplois.

27. — M. Thiers, en quittant son palais présidentiel, c'est-à-dire l'hôtel de la préfecture de Versailles, se trouve sans feu ni lieu. Il ne peut, en effet, rentrer chez lui, car la couverture de sa maison n'est pas encore terminée.

30. — Jusqu'à ce que son hôtel soit terminé, M. Thiers est allé loger chez son neveu, le général Charlemagne.

31. — Retourné au Salon de peinture, qui est fort bon. Tout le monde court voir les *Dernières Cartouches*, de de Neuville, et le *Bon Bock*, de Manet. J'ai été fort impressionné par la statue de l'abbé Deguerry, destinée à son tombeau de la Madeleine. Mais le buste de Mgr Darbois m'a encore plus ému ; il est de Guillaume. La ressemblance est frappante ; on dirait de ces têtes calmes et ascétiques d'évêques du moyen âge.

Voilà déjà deux ans que l'archevêque est tombé sanglant dans une cour de la Roquette. La douleur qu'en ont ressentie les Parisiens est toujours la même. Samedi 24 mai, une messe anniversaire a été dite à la chapelle de la prison. Canrobert y assistait avec sa fillette.

6 Juin 1873. — Cahin-caha, depuis plusieurs mois, arrivent au port Saint-Nicolas, sur la Seine, non loin du pont Saint-Michel, de lourds tombereaux chargés de moëllons, de plâtras, de pierres cassées ou émiettées. Ils y arrivent après avoir, en chemin, fait

voltiger, à chaque cahot, un nuage de poussière Cette poussière est celle de la vieille demeure des Rois et des Empereurs, celle des Tuileries, secouées rudement par les émeutiers de 1792 et de 1830, écroulées sous les jets de pétrole de ceux de 1870, jetées aux tombereaux et enfin reversées dans les grands chalands amarrés au port Saint-Nicolas. Où vont-elles, ces dépouilles du fier palais? Je ne sais ; probablement dans quelques bas-fonds de vallée, dans quelques trous infimes, destinés aux immondices de la grande ville révolutionnaire.

7. — Mon confrère Ferdinand Duval est préfet de la Seine. Il doit sans doute être le plus bel homme de la préfecture comme il est, sans contredit, le plus bel homme du Palais. Mais je doute cependant que sans sa robe il paraisse aussi colossal que dans la salle des Pas-Perdus, surtout quand passait à côté de lui N., le plus petit avocat du barreau. A ce moment le contraste était véritablement extraordinaire et avait le don de stupéfier les nombreuses Anglaises qui continuellement viennent nous voir et nous contempler.

9. — On dit M. Thiers très vexé contre le Maréchal. Il ne pensait pas que Mac-Mahon consentirait jamais à le remplacer [1]. Il faut avouer que, si le Maréchal n'avait pas accepté, l'Assemblée nationale eût été fort embarrassée.

1er Juillet 1873. — Avant-hier, découverte chez un brocanteur-chiffonnier de la rue des Pruniers, à Ménil-

[1] Jules Simon : *Le gouvernement de M. Thiers*, t. II, pages 368 et 369.

montant, d'un fragment de bronze, provenant de la colonne Vendôme, sur lequel sont gravés ces mots :

OLÉON I
GURÉE EN 181
GRANDE ARM
VAILLANT MI
EMPEREUR ET DI

Le chiffonnier a dit que ce fragment lui avait été donné par un ami, mort aujourd'hui, qui l'avait ramassé sur la place Vendôme après la chute de la colonne.

C'est lui, plus probablement, qui l'a ramassé. Ce morceau était caché sous une marche de cabinet d'aisance. O gloire humaine tu n'es qu'un nom! Louis XIV n'a pas été à cet égard plus heureux que Napoléon. Sur son cercueil avait été clouée une grande plaque en cuivre indiquant son nom. Arrachée et vendue en 1793 elle fut retrouvée chez un charabia de Saint-Denis qui s'en était servi pour s'en confectionner une bassine à confitures [1].

5. — On élève un grand échafaudage sur la place Vendôme afin de reconstruire la colonne.

7. — Hier le shah de Perse, venant d'Angleterre, arriva à Paris ; il fut reçu par le président de la République, le maréchal de Mac-Mahon. Il était littéralement constellé de diamants et de pierreries. On l'a amené ensuite à l'ancien hôtel de la Présidence du palais Bourbon. Il s'appelle Nasser-Eddin. Sa Majesté est accompagné du docteur Tholozan, un Français habitant depuis longtemps la Perse.

[1] Elle se trouve aujourd'hui au Musée de Cluny.

11. — La revue donnée en l'honneur du Shah a été magnifique. Le souverain portait un bonnet d'astrakan orné au sommet d'une aigrette de diamants.

12. — Aujourd'hui le Shah est venu dans notre quartier. Il a visité différents monuments, notamment l'Ecole des mines. Posté près de l'entrée, je vis parfaitement Sa Majesté asiatique. Nous l'avons attendu assez longtemps, mais on ne s'ennuyait pas à cause des plaisanteries, plus ou moins saugrenues, sur son titre de Shah.

La tête de ce fier matou est énergique : yeux noirs scrutateurs, large et forte moustache à pointe sur des lèvres accentuées, nez vigoureux ; il a une vraie beauté virile.

13. — Il paraît que le Shah a trouvé magnifique le jardin du Luxembourg. Il n'a rien dit des étudiantes, l'incivil.

15. — La nuit dernière un horrible incendie a éclaté rue Monge aux magasins de nouveautés du *Grand Monge*. Toutes les étoffes, en brûlant, ont produit une lumière sinistre et immense qui éclaira tout le quartier. Cinq employés ont péri dans les flammes. Un professeur de rhétorique du collège Rollin, pris de peur, s'est jeté d'un troisième étage et s'est tué en s'écrasant sur le pavé. Ma sœur, dont l'appartement est juste en face le magasin, a été épouvantée d'un pareil spectacle. Les persiennes de son appartement ont été sur le point de s'enflammer. Pendant toute la journée une foule immense s'est rendue au lieu du sinistre.

17. — Je ne sais pas si le Shah a fait quelque

remarque sur la rue Soufflot, large à ses deux extrémités et très étroite dans le milieu, toujours est-il que le Conseil municipal vient tout à coup de voter des fonds pour son élargissement.

19. — Après une série de fêtes données au Shah, fêtes dont nous autres bourgeois et ouvriers, primes une large part, parce que nous en étions sevrés depuis longtemps, Sa Majesté persane et féline partit hier samedi par le chemin de fer de Lyon. Le maréchal de Mac-Mahon l'accompagna jusqu'à son wagon.

Nous allons nous ennuyer de lui, car il était à Paris depuis quinze jours et il se trouvait partout. Dans mes courses j'entendais tout à coup un léger brouhaha ou voyais un petit remue-ménage, « qu'est-ce ? » ; on me répondait : « c'est le Shah. »

24. — Vote de la loi relative à la construction, sur la butte Montmartre, d'une basilique qui sera consacrée au Sacré-Cœur de Jésus.

L'archevêque de Paris aura le droit de faire procéder à des expropriations pour s'assurer un terrain convenable d'où l'église dominera la ville.

26 Juillet 1873. — Derrière le Panthéon se trouve la façade latérale du lycée Corneille (Henri IV), façade dans laquelle se profilent gracieusement les fenêtres ogivales de l'ancienne chapelle des Génovéfains.

En ce moment on restaure cette chapelle avec un soin tout particulier. Elle a servi de bibliothèque, au public, depuis la suppression de l'abbaye de Sainte-Geneviève jusqu'au jour où fut terminée la superbe bibliothèque élevée par M. Labrouste, architecte, sur la place du Panthéon. Lors de mon arrivée à Louis-le-Grand, en 1846, dès ma première sortie, j'allai en

grande toilette, c'est-à-dire avec mon habit à queue de morue, mon chapeau haut de forme, mon pantalon écourté et mes bas bleus, visiter l'antique sanctuaire génovéfain. Quand je me trouvai sous la coupole, décorée d'un saint, saint Benoît, je crois, s'envolant allègrement vers le ciel, et que je regardai autour de moi, je fus tout ému de voir tant de vieux et gros bouquins dans tant de belles armoires superbement sculptées. Doucement, doucement je me retirai sur la pointe des pieds, tâchant de ne pas réveiller les grandes ombres du monastère et les savants affalés dans leurs fauteuils à grand dossier.

30. — Devoyon, le chiffonnier de la rue des Pruniers, qui, étant de garde sur la place Vendôme, le jour de la chute de la colonne, en emporta un gros morceau, fut condamné aujourd'hui à un an de prison par la 10e chambre du Tribunal de police correctionnelle.

2 Août 1873. — Nancy n'a plus un seul soldat prussien.

5. — En haut de la rue de la Montagne Sainte-Geneviève on a découvert cinq cercueils de plâtre. Cette découverte a eu lieu, comme presque toujours, au cours des travaux d'un égoût. Il y avait là certainement un cimetière gallo-romain. Ces cercueils sont ouvragés ; à la tête se trouve un cercle traversé par des lignes ; aucun emblême chrétien.

8. — Mme veuve Millière avait intenté, devant le Tribunal de Versailles, une action contre le chef d'escadron Garcin pour avoir fait exécuter son mari sur les marches du Panthéon. Les juges se sont hier déclarés incompétents, comme n'ayant pas le droit de

s'occuper des faits de guerre soit étrangère, soit civile, M. Garcin, alors capitaine Garcin, n'ayant fait qu'exécuter les ordres de son supérieur, le général de Cissey.

13. — Enfin le dôme du Panthéon est entièrement refait. On enlève les échafaudages qui servirent à le réparer.

Pendant le bombardement, les Prussiens tiraient continuellement dans sa direction comme sur une cible. Tout ce qui ne tombait pas dessus n'était pas perdu pour cela. Les voisins en profitaient, moi notamment.

16. — Récemment, à l'Odéon, reprise de la *Vie de Bohême*. On remarquait souvent au parterre la présence d'un respectable bohême, camarade de Murger, M. Bouton d'or, aliàs vicomte *Boutonnel de Saint-Vallier*, qui avait mangé presque toute sa fortune au Quartier et qui était en train de boire le reste. Pour augmenter ses ressources il aidait les étudiants en droit à faire leurs thèses latine et française, surtout latine. Les plaisirs ne l'avaient pas, en effet, empêché de conquérir le titre de licencié en droit. Ce vieux intelligent bohême vient de mourir et d'aller rejoindre Murger, Musette et Phémie.

17. — Tout près de la porte latérale de Saint-Etienne-du-Mont, dans une nouvelle tranchée, encore creusée pour un égoût, apparition, hier, de douze nouveaux cercueils en plâtre et d'un treizième en pierre. Dans d'autres tranchées d'égoût, ouvertes au boulevard Saint-Marcel et au carrefour de l'Observatoire, on vient également de mettre au jour des sarcophages. Il faudra nous déshabituer de dire : *la*

petite Lutèce, car partout, même très loin du centre, on trouve des cimetières. La rive gauche semble avoir été la nécropole d'une vaste cité.

13 Septembre 1873. — Quoiqu'en vacances, je vais plaider à Paris une grosse affaire. Il s'agit de défendre M. N., propriétaire du magasin de nouveautés du Grand-Monge, contre une prévention d'homicide par imprudence. Plusieurs de ses commis ont été littéralement rôtis dans l'incendie de ses magasins. L'accusation prétend qu'étant enfermés pendant la nuit ils n'ont pu se soustraire à la mort. Le Tribunal, convaincu que les jeunes gens auraient pu se sauver, comme certaines autres personnes, s'ils n'avaient pas perdu la tête, ne condamne leur patron qu'à 100 francs d'amende.

M. Gérin, qui présidait l'audience, a beaucoup d'affection pour moi. Je suis allé le voir avant l'audience ; mes moustaches de vacances l'ont bien fait rire. Il m'a permis de ne pas m'en séparer, tout en disant que pendant le cours de l'année il valait mieux ne pas avoir une tenue aussi militaire.

29. — Au nord du quartier latin, en fouillant les terrains dépendant de la Maternité, on a découvert de très anciens cercueils dans lesquels se trouvaient des jouets d'enfants, en pierre blanche fort légère. L'un de ces jouets *lutéciens* consiste en un canard se prélassant sur une coquille. Dans la partie antérieure de cette coquille est pratiqué un trou, probablement pour y passer un fil et permettre aux petits gallo-romains de la faire naviguer.

30 Octobre 1873. — Incendie du théâtre de l'Opéra dans la nuit du 28 octobre. Le feu a pris dans le

magasin des décors. Comment a-t-il éclaté dans cet endroit? C'est ce que l'on ignore. Un caporal de pompiers, qui s'était élancé dans un endroit dangereux, fut tué par la chute d'un plancher. L'opéra avait été construit en 1820 pour remplacer celui de la place Louvois, démoli après l'assassinat du duc de Berri, le 13 février 1820. On aurait bien pu attendre qu'il brulât, puisque tous les théâtres sont destinés à brûler. Les bois étaient excessivement secs, car c'étaient ceux qui avaient servi à l'Opéra de la place Louvois.

31. — J'accours d'Orsay à Paris pour voir les restes de l'Opéra. Oh ! quelle effrayante et horrible carcasse de ruines ; elle rappelle celles de la Commune. Pendant l'incendie l'aspect du boulevard des Italiens était, paraît-il, effrayant, car un vent violent chassait du côté de ce boulevard une pluie de matières embrasées. De grandes quantités de braises, grosses comme le poing, s'y abattaient. C'est vers onze heures du soir, le 28, que la fumée sortant du théâtre fut aperçue de divers côtés.

1er Novembre 1873. — Stupéfaction ou joie parmi les Parisiens suivant leurs opinions. Le 27 octobre dernier, le comte de Chambord écrivit une lettre à M. Chesnelong, lettre reproduite dans l'*Union* du 29. Il y déclare vouloir conserver son drapeau blanc et ajoute : « Je voudrais bien savoir quelle leçon se fût attirée de Henri IV l'imprudent assez osé pour lui persuader de renier l'étendard d'Arques et d'Ivry. »

Mais, mon prince, Henri IV qui a renié sa foi avec tant de désinvolture, qui a dit : *Paris vaut bien une messe*, n'aurait pas hésité un seul instant à dire : « Paris vaut bien un drapeau à trois couleurs. »

On dit autour de moi : « Cette république est

vraiment née coiffée. Hier meurt l'Empereur, aujourd'hui Henri V se suicide. Le noble faubourg va être désolé lui qui, depuis quelque temps, opérait un lessivage général, réparait et reblanchissait ses hôtels pour le retour du Roi, retour que du reste tout Paris croyait imminent.

7. Les obsèques du malheureux pompier Bellet ont eu lieu au Val-de-Grâce. Beaucoup d'artistes-hommes de l'Opéra ont assisté à la messe et Faure a chanté un *Pie Jesus*. Les dames artistes y étaient *toutes*. Elles avaient apporté une superbe couronne, véritable joyau du corbillard qu'elles suivirent à pied jusqu'au cimetière Montparnasse. Sans avoir leurs atours extraordinaires elles étaient naturellement fort bien mises, élégamment et avec goût. Aussi les admirait-on à toutes les portes et à toutes les fenêtres de la pauvre rue Saint-Jacques.

Sur le cercueil était étendue la tunique avec le sabre. La tunique était sans galons, Bellet étant un simple pompier et non un caporal comme on l'avait dit.

Le dévouement de Bellet rappelait, tout particulièrement aux dames du ballet, celui de cet autre pompier qui, plusieurs années auparavant, avait emporté dans ses bras l'adorable et chaste danseuse Emma Livry, entourée de flammes, et l'avait empêchée d'expirer sur la scène avant de recevoir les embrassements de sa mère.

10. — Je suis allé, il y a quelques jours, voir le monument, récemment élevé sur les hauteurs de Châtillon, en souvenir des soldats tués au funeste combat du 19 septembre 1870. Il consiste en un obélisque triangulaire. Il n'est pas tout à fait sur la crête

des hauteurs, mais un peu plus bas. On l'aurait, paraît-il, moins bien vu de loin. Il est du reste près de l'endroit où se trouvaient les canons Krupp qui bombardèrent si cruellement le quartier latin. Arrivé devant le monument je ne puis me défendre d'une profonde émotion. Tous les souvenirs douloureux se présentent en foule à mon esprit. Je réentends l'affreux sifflement des bombes, de celle surtout qui tomba au collège de France où je montais la garde, de celle qui éclata à deux pas de moi boulevard Saint-Michel, de celle qui, rue Vaugirard, derrière l'Odéon, me força à m'étaler par terre au milieu de mille éclats de verre.

Le dôme du Panthéon, ceux de la Sorbonne et du Val-de-Grâce sont pour ainsi dire au pied de la montagne de Châtillon. Les Prussiens avaient beau jeu de les prendre pour cibles.

20. — Hier l'Assemblée nationale a prorogé, de sept années, les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon ; c'est ce que les hommes bienveillants appellent le *septennat* et les malintentionnés le Mac-Mahonat.

11 Décembre 1873. — Bazaine fut hier condamné à mort par le conseil de guerre qui siégeait à Versailles, sous la présidence du duc d'Aumale. Le conseil a signé un recours en grâce. Personne n'y comprend rien.

14. — Mac-Mahon a changé la peine de Bazaine en vingt ans de détention *sans dégradation militaire.* L'effet est déplorable. Il l'eut été moins si toute peine d'emprisonnement eut été enlevée... mais après la dégradation.

1874

7 *Janvier.* — Rue Oudinot, 1, mort du frère Philippe, supérieur général des Frères de la doctrine chrétienne. Les Frères ont de leur supérieur un superbe portrait en pied par Horace Vernet. Dans leur ignorance naïve et touchante, ils sont allés prier l'illustre peintre de faire, pour deux cents francs, le portrait de leur cher père ; c'était le produit d'une cotisation. Horace Vernet eut l'exquise délicatesse de leur faire croire qu'il trouvait le prix très suffisant. Il fit donc le portrait demandé comme s'il eut été payé dix mille francs [1].

[1] Telle est la version généralement admise sur ce fameux portrait ; elle a été acceptée à Paris, où l'on aime tant à rire, avec d'autant plus de facilité qu'elle prêtait à une innocente plaisanterie à l'égard des Frères. M. Poujoulat, l'auteur d'une vie très estimée du Frère Philippe, ne raconte pas la chose de la même façon. Aux termes des usages constants de l'Institut, le supérieur général devait faire faire son portrait. Frère Philippe s'y refusait énergiquement, mais il lui fallut se résigner à la volonté expresse des Frères assistants. L'un d'eux, frère Jean l'Aumonier, ami d'Horace Vernet, très renseigné sur son grand talent, vint lui demander s'il voulait se charger de l'œuvre et ce sans aucunement parler de prix, Vernet, très ému, lui répondit : « Frère Jean l'Aumonier jamais personne au monde ne m'a fait autant d'honneur, ne m'a causé autant de plaisir. Vous me donnerez vos prières et moi je vous donnerai mon art et mes pinceaux. »

Poujoulat, *Vie du Frère Philippe*, A. Mame et fils, éditeurs, 1875.

11. — Hier, à Saint-Sulpice, obsèques du frère Philippe. Le cercueil fut mis sur deux tréteaux avec six cierges bien maigres. Le corbillard passa sur le boulevard Saint-Michel. Deux mille Frères le suivaient et derrière les Frères, une foule immense. Des deux côtés du cortège marchaient dix mille enfants.

La robe du frère Philippe recouvrait son cercueil. On cherchait en vain sa croix d'honneur ; on disait qu'on l'avait mise dans la bière ; sa vraie place était au-dessus. Ce convoi du frère Philippe était un véritable triomphe ; pourquoi ne pas vouloir que sa croix fut à l'*honneur*.

16. — Quoiqu'il soit à peine consolé d'avoir perdu son cheval de bataille, qui s'était cassé une jambe, le Maréchal vient de donner son premier bal, non pas à Versailles où il réside, mais à l'Elysée. Il était fort beau, grâce aux bons soins et au goût de la Maréchale. Le duc de Nemours y assista en costume de général. On dansait encore à trois heures du matin.

17. — Avant-hier, au temple de la rue Chauchat, obsèques de M. Baltard, l'architecte des Halles Centrales. C'était le beau-frère de mon vieil ami, M. Lequeux, architecte du gouvernement, qui, lui, s'était converti au catholicisme avec tous ses enfants.

24. — Le célèbre restaurant-concert du *Bœuf à l'huile* vient d'être abattu pour l'élargissement de la rue Soufflot, à la hauteur de la rue Victor Cousin. Il était administré par une plantureuse matrone que dans le quartier tout le monde appelait : *Maman Bœuf à l'huile*.

27. — Depuis quelque temps la rive gauche était

inondée d'ignobles caricatures contre le Maréchal. On vient d'en saisir un gros paquet chez un libraire du quartier latin. Elles sont de Pilotell, le caricaturiste qui, en qualité de commissaire de police communeux, arrêta Chaudey.

Il est bien condamné à mort ce Pilotell, mais on ne le tient pas.

29. — Mardi 27, à l'Elysée, Mac-Mahon a donné son second bal aussi beau que le premier [1].

Le duc de Nemours était encore à ce bal ainsi que les ducs de Chartres et d'Alençon.

Il y a trois ans, le 27 janvier 1871, Paris capitulait. Que de choses depuis ce temps !

30. — Hier, M. Caro, mon voisin, qui demeure dans la rue Thénard, fut nommé membre de l'Académie française à la place de M. Vitet. Il le fut en même temps que M. Mézières qui remplace ~~Emile de~~ Girardin. Aujourd'hui 30 janvier, c'est Alexandre Dumas fils qui est nommé en remplacement de M. Pierre Lebrun. Cette triple élection a le privilège de passionner le Quartier. Depuis quelque temps les étudiants chantaient la scie du vitrier :

Encore un carreau d' cassé,
V'là l' vitrier qui passe ;
Encore un carreau d' cassé,
V'là l' vitrier passé.

Ils s'emparent de l'air de la chanson pour célébrer la nouvelle et immortelle trinité et chantent à tue-tête

[1] Les fêtes, les bals, les réceptions que le Maréchal donnait à l'Elysée étaient remarquables par le luxe et la belle ordonnance. (Lenoël-Zévor, la 3e *République, présidence du Maréchal*. Félix Alcan, éditeur).

sur le boulevard Saint-Michel, dans la rue des Ecoles et la rue Thénard :

Encore un Caro d' casé,
V'là Mézières qui passe ;
Encore un Caro d' casé,
V'là Dumas qu'a passé.

4 Février 1874. — Visite du maréchal Mac-Mahon au Palais, en habit de ville. Je me trouve le premier avocat sur son chemin, il me rend très gracieusement mon salut ; le préfet de la Seine, Ferdinand Duval, et Tambour, son secrétaire général, me prennent affectueusement la main en qualité d'anciens confrères. Le Maréchal est vif, alerte, et a la meilleure, la plus florissante figure du monde ; il part d'un pas allègre au Tribunal de commerce.

2 heures. — Me Lacan, le bâtonnier, vient dans la salle des Pas-Perdus nous apprendre que le Maréchal a fait au Tribunal de commerce une déclaration importante relativement à ses sept ans de pouvoir. Il aurait dit à peu près ce qu'il a dit à Malakoff : *J'y suis, j'y reste !*

5. — Voilà ce qu'a dit Mac-Mahon au président du Tribunal de commerce : « — Vous avez raison de dire que la confiance dans la stabilité du gouvernement est nécessaire à la reprise des affaires, mais je ne comprendrais pas qu'il existât encore des craintes à cet égard. Le 19 novembre, l'Assemblée m'a remis pour sept ans le pouvoir exécutif et, comme chef du pouvoir exécutif, je ferai respecter, pendant sept ans, dans l'état de choses actuel, les décisions de l'Assemblée. »

11. — Je viens de perdre un véritable ami en la personne de M. Caboche, inspecteur général de l'Ins-

truction publique, homme tout à fait supérieur. Il avait plusieurs fois suppléé M. Saint-Marc Girardin dans son cours de poésie française à la Sorbonne. De caractère gai et jovial, il servait tout chaud de bonnes, spirituelles et originales plaisanteries qui amusaient d'autant plus qu'il les assaisonnait d'un léger reste d'accent picard. Un ancien élève de l'Ecole normale m'a dit combien étaient appréciées ses conférences à l'Ecole normale. Il a laissé plusieurs ouvrages notamment : *Les Mémoires* et *l'Histoire en France.* Il aimait l'histoire, mais il en affectionnait surtout les petits côtés, c'est pourquoi il était passionné pour les mémoires, « *ces crayons imparfaits*, dit-il, *tracés le plus souvent dans le silence avec tous les hasards et les désordres de l'improvisation.* »

M. Caboche est mort aujourd'hui à 63 ans, après quelques heures d'une indisposition qui semblait sans gravité. Il eut à peine le temps de se reconnaître, mais il était prêt. C'était un assidu paroissien de Saint-Sulpice.

22. — Aujourd'hui, d'après l'affiche qu'on vient de coller devant moi, 365e représentation de l'opérette : *la Fille de Madame Angot*, qui se joue régulièrement depuis un an aux Folies-Dramatiques. Clairette Angot s'est exhibée tous les soirs aux Folies depuis un an, sauf le Vendredi-Saint. Car ce soir-là elle est allée entendre la Passion à sa paroisse comme une fille bien élevée.

— Dans les *Débats* d'aujourd'hui, M. Egger a fait un article très élogieux de feu M. Caboche, le suppléant de Saint-Marc Girardin à la Sorbonne. « C'était, dit-il, un ancien lauréat du lycée Henri IV, dans la célèbre institution Hallays-Dabot, qui a produit tant de brillants élèves. » A deux reprises différentes il eut le

second prix Gobert pour son livre : *Les Mémoires et l'Histoire en France.*

28. — Avons-nous ri de bon cœur, à la parlotte, à propos de projets d'impôts plus ou moins saugrenus. A la séance du 12 février, le vicomte de Lorgeril a proposé de mettre un impôt de deux francs sur les chapeaux à haute forme. Léon Say lui cria : « C'est vraiment un impôt de capitation. » On rit et on ne prit pas la proposition en considération.

On rit, comment ne pas rire? mais quelle tristesse cependant dans cette recherche obstinée et si nécessaire de la matière imposable. Il faut bien, hélas ! payer les Prussiens, ce qui est moins risible.

7 Mars 1874. — La réception de M. Emile Ollivier à l'Académie française devait avoir lieu hier ; elle fut ajournée parce que, devant la commission de lecture, qui prend à l'avance communication des discours, M. Guizot et Emile se sont chamaillés. M. Guizot trouvait inopportun l'éloge de l'empereur Napoléon III, contenu dans la harangue; mais il ne trouva pas inopportune une allusion *au cœur léger* d'Ollivier.

— Le *Figaro* a publié le discours d'Emile Ollivier, qui le lui a très probablement communiqué pour rendre le public juge de la querelle.

9. — Grande animation sur la place du Panthéon. On vient d'inaugurer, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, sur le premier palier de l'escalier, le buste d'un Suisse, nommé Géring, qui, en 1469, à la Sorbonne, installa des presses à imprimer. Sur la base du petit monument se trouve relaté le nom de Delepierre, le prieur de la Sorbonne qui, tout perplexe,

marcher derrière un corbillard fort convenable, mais très simple. Un jeune polytechnicien conduit le deuil ; c'est le fils du général Cavaignac, ancien chef du pouvoir exécutif en 1848. Le cercueil, qu'il accompagne, est celui de sa mère, née Odier, morte à l'âge de 41 ans. Ce cercueil sera placé au cimetière Montmartre dans le coin où repose déjà le général ainsi que Cavaignac, le conventionnel, et Godefroy Cavaignac, père et frère du général. Très républicaine, Mme Cavaignac a élevé son fils dans les principes de la démocratie.

Dimanche 26. — En route pour voir les restaurations.

La colonne de Juillet est complètement réparée. Elle était trouée, comme une écumoire, par les balles qui avaient passé à travers. On a permis au public d'y remonter, car le bourgeois de Paris aime à monter sur la colonne de Juillet ; c'est sa colonne à lui.

L'un des premiers visiteurs a profité de la permission pour s'élancer en bas. Il est tombé sur l'un des coqs qui ornent la base et s'est tué raide.

Quant à la colonne Vendôme, celle des militaires, elle n'est pas encore terminée. On est presqu'au tiers. C'est très long de monter spirales sur spirales et de les ajuster avec soin.

Les vieux soldats suivent avec sollicitude ce curieux travail, mais ils ont déjà reçu une grande satisfaction car le palais de la Légion d'honneur est entièrement réparé grâce aux dons de tous les légionnaires, riches ou pauvres.

— Un jeune employé du Printemps, en faisant semblant, pour amuser ses camarades, d'avaler une petite fourchette, l'avala effectivement. Il n'est pas mort, mais il souffre beaucoup.

C'est en ce moment le sujet constant des conver-

sations. On se moque de lui plus que l'on ne le plaint et il est pourtant bien à plaidre le pauvre garçon. Les cafés-concerts chantent une complainte sur *son triste sort*.

27. — On a envoyé à la Pitié, dans le service de M. Léon Labbé, l'homme à la fourchette. M. Labbé a cherché à la saisir dans l'estomac, avec une pince fort curieuse qu'a inventée Mathieu, l'habile fabricant d'instruments de chirurgie, qui demeure au carrefour de l'Odéon, mais il n'a pu réussir. M. Labbé s'est servi ensuite, pour étudier l'estomac, d'un *explorateur* trouvé par M. Collin, l'émule de M. Mathieu, mais il n'a rien senti. On se demande où peut être bien passée cette fourchette.

La pince de Mathieu est ordinairement plus heureuse dans ses opérations. Il y a quelques années, un faiseur de tours, qui se trouvait sur la place de l'Ecole de médecine, voulut faire semblant d'avaler une fourchette et par suite de quelque contraction du gosier (peut-être suis-je en train de dire une sottise, tant pis !) il l'avala. On entraîna le pauvre diable dans un des pavillons de l'Ecole et grâce à la pince Mathieu on lui retira triomphalement la fourchette. Ses jours furent sauvés et aussi la réputation de l'école de chirurgie. Esculape lui dit : « Ne recommencez pas et surtout sur la place de l'Ecole. Si nous n'avions pas réussi, qu'aurait-on dit de nous. »

28. — Obsèques de mon vieil ami l'abbé Arnault, curé de Sainte-Marguerite, au faubourg St-Antoine ; avec lui je me suis occupé, pendant quinze ans environ, de sociétés de secours mutuels paroissiales.

Il n'a pu se relever des émotions que la Commune lui a fait éprouver. Il s'est, il est vrai, soustrait à sa rage, mais son presbytère, ses meubles, ses livres,

qu'il aimait tant, ne lui ont pas malheureusement échappé. Tout a été réduit en cendres. Après la Commune, il se refugia dans un chétif pavillon, dépendant de son église, en face des ruines du presbytère. J'allai l'y voir et il me dit tristement : « Me voilà sans rien, sans meubles, sans linge comme un jeune vicaire sortant du séminaire. »

Depuis ce moment il ne fit que décliner.

Samedi 3 Mai 1874. — Hier vendredi, M. Greffulhe acquit pour 120.000 francs, à l'hôtel des ventes, un tableau de Murillo représentant le *Petit Pasteur*, c'est-à-dire un enfant Jésus vêtu d'une peau de mouton.

Ce tableau avait été donné à M. Guizot par la reine Marie-Christine, après les mariages espagnols. M. Guizot l'avait mis en vente pour rembourser 50.000 fr. que son fils Guillaume avait empruntés à l'empereur Napoléon III, ce qu'il avait toujours ignoré et qu'un bonapartiste, bien informé, lui reprocha à l'occasion du discours d'Emile Ollivier.

17. — Hier samedi, la Droite a renversé le ministère de M. de Broglie à cause de ses tendances à organiser le Septennat ; ce qui devait faire faire antichambre au roi [1].

22. — Le général de Cissey est mis à la tête du

[1] Un jour, un des hommes les plus braves de cette extrême Droite qui comptait autant de héros que d'exaltés, sortant de chez le Maréchal, s'écria : « C'est lamentable ; il veut rester sept ans, dût-il faire faire antichambre au Roi. » (Ernest Daudet, *Souvenirs de la présidence du Maréchal de Mac-Mahon*. Dentu, éditeur, 1880).

Conseil des ministres, avec le concours du duc de Cazes.

9 Juin 1874. — Il y eut hier, à l'Assemblée de Versailles, une séance terrible ; les républicains et les bonapartistes ont manqué d'en venir aux mains, ils se mettaient les poings sous le nez. Voici le pourquoi : M. Rouher ayant attaqué les membres de la Défense nationale, Gambetta escalada la tribune en vociférant : « Il est des hommes qui n'ont pas le droit de demander des comptes aux hommes du Quatre-Septembre, ce sont les misérables qui ont perdu la France. »

10. — Des énergumènes ont attaqué Gambetta à la gare Saint-Lazare, lorsqu'il se préparait à partir pour Versailles ; ils lui ont intimé l'ordre de ne plus insulter les bonapartistes.

12. — Hier soir, à son retour de Versailles, le marquis de Sainte-Croix a donné un coup de canne à Gambetta.

14. — Hier et aujourd'hui, la gare Saint-Lazare a été occupée militairement. Ça vaut bien la peine de laisser à Versailles l'Assemblée nationale ; c'est encore pis qu'à Paris.

15. — La gare est débarrassée de soldats et est rentrée dans le plus grand calme.

— M. Renouard de Sainte-Croix a été, jeudi 13, condamné à six mois de prison. D'autres personnes ont été également plus ou moins châtiées pour participation aux désordres.

20. — Hier, à six heures du soir, est mort le grand

critique Jules Janin, d'une attaque de goutte probablement. Il était très replet, très rosé, et avait bien les apparences d'un goutteux.

Pendant près de quarante ans il habita dans une maison qui fait le coin de la rue de Vaugirard et de la rue Corneille, en face la grande entrée du Luxembourg ; il était là heureux avec sa femme et sa perruche. Après être resté quarante ans dans le même appartement, au cinquième, je crois, il alla passer ses derniers jours à Passy dans un joli petit chalet qu'il fit construire rue de la Pompe.

Quand on passait devant la demeure de Jules Janin, rue de Vaugirard, on ne manquait pas de contempler le cinquième. On ne peut se figurer l'empire qu'avait Jules Janin sur l'esprit des jeunes gens. Quand j'arrivai, en 1846, à Paris, pour me tenir au courant de la bonne littérature, les camarades me mirent entre les mains : *L'Ane mort et la Femme guillotinée.*

Heureusement, pour Jules Janin, les feuilletons littéraires des *Débats* valaient mieux.

1er Juillet 1874. — Au moment de faire une visite avec ma femme, je lui dis : « Mets donc le châle Ternaux qui vient de ta mère. » — « Je n'oserais jamais, » me dit-elle. — « Eh bien, mets alors le cachemire de l'Inde que je t'ai donné. » — « Je n'oserais pas davantage. » — « Que veux-tu dire ? pourquoi ne pas oser mettre tes cachemires ? » — « Mais, vous n'êtes donc au courant de rien au Palais, me dit-elle en riant, tu ne sais donc pas que le châle est complètement démodé et qu'on ne porte plus que des vêtements confectionnés, ajustés ; je ne puis me faire remarquer. »

Ruinez-vous donc afin de mettre un cachemire de l'Inde dans la corbeille de votre fiancée pour que quelques années après elle ait honte de le porter.

Ces changements de mode ne sont-ils pas extraordinaires? Ternaux, Bietry ont fait d'admirables efforts pour doter la France de l'industrie des châles et voilà que tous leurs efforts deviennent infructueux par suite des caprices de la mode [1].

24. — Sénard, ancien bâtonnier des avocats à la Cour d'appel de Rouen, qu'il a quittée depuis plus de dix ans, vient d'être nommé bâtonnier de l'ordre des avocats à Paris. Il a 74 ans bien sonnés, le vieux lutteur, et on ne s'en aperçoit pas. Cependant, il y a quelque temps, il nous disait à la parlotte: « Cette profession d'avocat à Paris est bien fatigante. Il faut courir de chambre en chambre, du Tribunal à la Cour, de la Cour au Tribunal. A Rouen, je ne me fatiguais pas, je ne plaidais qu'à la Cour, suivant l'usage adopté par les avocats qui ont conquis une certaine situation. A la première chambre de la Cour j'avais même ma place que personne ne me prenait. »

27. — Cette nuit, une grande partie des jardins du Val-de-Grâce s'est effondrée dans les catacombes. Aucun accident, fort heureusement. Pendant la journée de nombreux militaires convalescents seraient tombés dans le gouffre en se promenant. Très souvent sur la rive gauche des éboulements semblables, mais moins importants, se produisent. Le sol est, en effet, complètement vidé des matériaux qu'on en a

[1] En mars 1900, le châle triompha encore, pendant quinze jours, dans le grand salon de l'Ecole des beaux-arts où était exposé l'œuvre d'Alfred Stevens, le peintre si charmant des femmes du second empire. Tout le monde était surpris de voir tant de grandes dames revêtues de cachemires et s'étonnait d'être obligé d'admirer leurs grâces et leur élégance.

retirés pour construire Paris. Beaucoup de maisons sont aussi hautes au-dessous du sol des rues qu'en dessus parce que, pour les élever, il faut descendre les fondations jusqu'au sol même des catacombes.

Les chaussées, les cours, les jardins sont moins soutenus et s'éboulent plus facilement. On dit dans le quartier: « Telle rue, *un* FONTIS *s'est déclaré.* » Fontis ou fondis est le mot consacré, et tout le monde court à ce spectacle, qui se renouvelle sans cesse, comme si c'était un spectacle nouveau.

14 Août 1874. — Il y a quelques jours un individu se jetait de la tour sud de Notre-Dame et venait s'abattre dans le jardin de l'archiprêtre, curé de Notre-Dame. Un autre désespéré en fit autant hier et il est encore tombé dans ce jardin fatal. On a trouvé sur lui 900 francs *d'or* et des papiers écrits en anglais.

Voilà un jardin malsain pour l'archiprêtre.

25. — Fouilles devant Saint-Germain-des-Prés, le long du nouveau boulevard Saint-Germain, pour en asseoir les trottoirs. Des cercueils ont bien vite apparu, non de moines bénédictins, car ils étaient enterrés de l'autre côté de la basilique, dans le grand cloître, mais cercueils de bons bourgeois et d'ouvriers, de bonnes bourgeoises et d'ouvrières avec de minuscules cercueils d'enfants dont un (un amour de cercueil !) a été emporté pour les collections de la ville.

31. — On vient, au bout de l'allée de l'Observatoire, de hisser sur un socle, en forme de fût de colonne, un magnifique groupe de Carpeaux, composé de quatre femmes très décentes, quoique nues, mais pas délurées comme celles du fameux groupe de la danse.

Elles nous représentent quatre parties du monde; l'*Europe* toute séduisante, l'*Asie* avec ses yeux en amande, l'*Amérique* avec un diadème de plumes et l'*Afrique* avec sa laide frimousse, ses grosses lèvres, ses cheveux crêpus, mais son corps superbe. On lui mettra un loup.

Elles soutiendront toutes quatre la sphère du monde. Comme l'Europe est moins grande que ses compagnes, elle est obligée de se lever sur la pointe des pieds, rien de plus gracieux. De plus la mignonne regarde du côté de Paris.

9 Septembre 1874. — Un savant officier d'artillerie, M. Gras, a inventé un fusil qu'on vient d'adopter pour l'armée, comme supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'alors. Cela ne m'étonne pas du tout. Depuis longtemps je connaissais la haute valeur de M. Gras. Il a épousé la fille de M. Guérin de Vaux, conseiller à la Cour d'appel, oncle de mon cher confrère Chrétien qui m'a bien souvent parlé des nombreuses recherches du capitaine.

10. — Hier, à deux heures, rue de la Victoire, dans le quartier des hauts barons juifs, inauguration d'une nouvelle synagogue. Voilà une synagogue qui va avoir de fameux paroissiens, notamment les Rothschild. Le quartier est du reste peuplé de juifs. Le rabbin Isidor a donné la bénédiction. Des chœurs ont chanté des morceaux religieux tirés des œuvres des compositeurs israélites Halévy et Jonas.

30. — La passion du diplôme s'accentue de plus en plus. La fille du baron Alphonse de Rothschild vient de passer ses examens. Elle peut ainsi être institutrice et gagner de quoi soutenir son vieux père.

6 Octobre 1874. — Les journaux racontent, avec force détails, comment s'est passée la représentation au bénéfice de Déjazet qui, dans sa vie, a gagné des monceaux d'argent, mais n'a pas su mettre un petit sou de côté. Cette représentation à laquelle ont concouru les premiers artistes de Paris a rapporté de quoi mettre la vieillesse de Déjazet à l'abri de la misère. La pauvre cigale a chanté la jolie chanson de Lisette composée, paroles et musique, par le musicien *Frédéric Bérat :*

Oui, mes enfants, c'est moi qui suis Lisette,
La Lisette du chansonnier.....

Dimanche 10. — Promenade avec les enfants au Jardin des Plantes pour voir le palais où on vient de mettre les crocodiles, les caïmans, les pythons, les boas, les serpents à sonnettes et à lunettes. Beaucoup de malheureux ne sont pas aussi bien logés. On nourrit les serpents de rats vivants ; mais dernièrement un rat, auquel on n'avait pas demandé son avis pour se laisser dévorer, a sauté à la tête de son adversaire et l'a tué net.

Les nounous, les pioupious et leurs payses, les petits garçons et les petites filles chantent les louanges du rat vainqueur.

1er Novembre 1874. — Je suis allé voir, à Bagneux, un monument inauguré le 13 octobre dernier, en souvenir du combat héroïque qu'ont soutenu les mobiles de l'Aube, le 11 octobre 1878. Leur commandant, comte de Dampierre, tué dans la lutte, tomba mourant dans les bras de Casimir Périer. Le buste du comte surmonte le monument. Il est en costume de commandant de mobiles.

Sur le piédestal se trouve l'inscription suivante :

Aux mobiles de l'Aube et aux soldats de toutes armes qui ont succombé le 13 octobre.

Pendant le siège de Paris, ce combat heureux des mobiles de l'Aube nous avait rasséréné le cœur à nous bourgeois et ouvriers, gardes nationaux de la rive gauche; aussi leur fîmes-nous un accueil enthousiaste sur le boulevard Saint-Michel, le jour où ils rentrèrent dans Paris pour prendre quelque temps de repos.

10. — Hier, lundi 9 novembre, bousin monstre fait à M. Chauffard à l'ouverture de son cours de pathologie. Ça chauffait fort et pourquoi donc ? parce que ce Chauffard est un *vitaliste*. Qu'est-ce que ça peut bien être qu'un *vitaliste* ? — Je n'en sais rien. Il est à croire que le *vitaliste* est un homme qui se rapproche plus du *spiritualiste* que du *matérialiste*. Car au moment où le professeur est venu s'asseoir dans sa chaire, on lui a crié : « A bas la calotte ! »

Enfin la leçon se continua tant bien que mal. En sortant du cours, les étudiants aperçurent dans la rue une belle voiture de maître qui passait tranquillement. Se figurant que c'était la voiture de M. Chauffard, ils coururent après en poussant des vociférations. Ils furent bien penauds quand ils s'aperçurent que c'était celle d'un bon bourgeois placide qui, passant par le carreau sa tête ahurie, s'étonnait très fort d'être appelé : Chauffard.

12. — Hier, mercredi, ça a encore chauffé dur au cours de M. Chauffard. Il fut obligé de se retirer.

13. — Pour calmer le trop grand échauffement de l'Ecole de médecine, l'autorité supérieure vient de lancer sur elle un jet d'eau glacée. Sa fermeture est

ordonnée jusqu'au 1er décembre prochain ; plus de cours, plus d'examens.

On me dit que le fils de M. Chauffard occupe une situation près le ministre de l'Instruction publique, M. de Cumont. Oh ! alors, le professeur ne serait pas seulement un *vitaliste*, mais aussi un *royaliste* ; tout s'explique.

24. — Hier, première représentation, au théâtre du Palais-Royal, d'une pièce de Henri Meilhac, *la Boule*. C'est une histoire de séparation de corps à propos d'une *boule* d'eau chaude ou *moine* que la femme a fourrée dans le lit conjugal, mais que le mari a jetée par la fenêtre parce qu'elle lui égratignait et chauffait trop les jambes. La femme demanderesse allègue, comme gros grief de séparation, que son mari a voulu la faire mourir de froid. Pour composer cette pièce, Meilhac s'est fait renseigner par un avoué fort intelligent, [redacted] son ancien camarade de Louis-le-Grand. Aussi les détails de la procédure de séparation de corps sont-ils parfaitement exacts, sauf certains dont l'inexactitude est voulue. Ainsi Meilhac, désirant faire assister les spectateurs à une enquête et n'osant pas montrer sur la scène le juge enquêteur, l'a remplacé par un avocat suppléant, quoique les avocats, à Paris, ne remplacent les juges qu'à l'audience. L'avocat choisi comme type, homme tout à fait supérieur, mais fort original d'esprit, de tenue et d'allure, N., a été reconnu par toutes les personnes de la basoche qui assistaient à cette première représentation.

Les acteurs, paraît-il, ont été merveilleux de verve : Geoffroy, Gil Pérès, Lassouche, Lhéritier, surtout Lhéritier, qui s'est fait la tête de N. et a su en attraper la bonhomie malicieuse.

25. — Tout le Palais assistait à la deuxième repré-

sentation de *la Boule*. Le spectacle était autant dans la salle que sur la scène.

26. — M. Joseph Bertrand vient d'être nommé, lundi dernier, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; il a 52 ans; il était déjà de l'Académie à 34 ans. Il avait tant de dispositions pour les mathématiques qu'à l'âge de douze ans on lui permit, mais à titre de pure curiosité scientifique, de concourir pour l'Ecole polytechnique. Il y fut admis. Quand il eut l'âge pour se présenter régulièrement, il y fut reçu le *premier*. C'est le frère de M. Alexandre Bertrand, conservateur du Musée de Saint-Germain et le beau-frère de M. Hermite, le grand mathématicien qui demeure au-dessous de moi, rue de la Sorbonne, nº 2.

M. Bertrand était beau garçon, mais malheureusement il eut l'extrémité du nez écrasée lors du fameux accident de chemin de fer de la rive gauche où périt Dumont-Durville.

Certes il n'est plus beau à cause de cet accident; mais on ne s'aperçoit guère de sa laideur *acquise*, tant sa figure rayonne d'intelligence. Je le vis pour la première fois à un sermon du Père Lacordaire. Il se tenait droit, adossé à un pilier de la basilique, les yeux ardemment braqués vers l'orateur. Je vis tout de suite que ce n'était pas le premier venu, ce que du reste j'appris bientôt de mon voisin [1].

27. — Le Conseil municipal vient d'ordonner l'enlèvement du monument de Desaix qui se trouve sur la

[1] M. Bertrand mourut en mars ou avril 1900; M. Hermite, son beau-frère, est mort en janvier 1901.

matinée, il n'y avait absolument rien dans les marchés. Les habitants de la banlieue, les maraîchers n'avaient pas osé venir à Paris dans la crainte de casser les jambes de leurs bidets.

« Monsieur, me dit une vieille toquée, on ne devrait jamais commencer l'année un vendredi !!! Il y a eu quatre morts, monsieur, et combien de blessés, on ne le saura jamais. Dieu ! que les chirurgiens doivent être contents ! »

6. — Hier, inauguration du grand Opéra. Le lord-maire de Londres y avait été invité. On s'écrasa sur les boulevards pour le voir passer en grand costume, avec ses cochers en perruque, ses massiers vêtus comme au temps de la reine Elisabeth. Chacun ouvrait de grands yeux pour mieux contempler les masses d'or qu'ils tenaient à la main.

12. — Du dimanche 3 janvier, fête de Sainte-Geneviève, au lundi 11 janvier, c'est-à-dire pendant toute la neuvaine génovéfaine, la croix du Panthéon a paru illuminée sur le haut du dôme.

25. — Mort de l'abbé Moléon, curé de Saint-Séverin. Pendant sa longue captivité de 1871, au dépôt de la Préfecture, à Mazas et à la Roquette, il a contracté la maladie dont il vient de mourir. Quand il se fut enfui de la Roquette, après l'entrée des troupes dans Paris, il vint droit à Saint-Séverin où on le prit pour un revenant, tant il était pâle et défait. Avec le temps il se remit quelque peu, mais végéta plus qu'il ne vécut.

26. — L'ouverture du nouvel Opéra, construit par l'architecte Garnier, a stupéfié les Parisiens. Ils ne s'attendaient pas à un pareil luxe. L'escalier est celui

d'un palais de fées, aussi on parle moins de l'Opéra proprement dit que de son escalier. La rampe est en onyx ; les balustrades reposent sur des marbres verts ou jaunes, je ne sais ; c'est, paraît-il, une débauche de polychromie.

Comme à la parlotte je grognais à propos de tout ce luxe, après que la France s'est saignée de ses quatre membres pour payer les Prussiens, un confrère me dit : « Y pensez-vous de parler ainsi. L'Opéra était commencé, tout était commandé. Fallait-il ne pas profiter de toutes ces dépenses, en ne continuant pas. » — « Soit ; vous avez raison. »

Je rencontre assez souvent Garnier dans le Quartier, où il demeure. Il est fort laid, malgré des yeux très vifs. Son crâne plat est surmonté d'une épaisse chevelure frisée. Il est très jovial de caractère et cultive fort heureusement le calembourg par à peu près ; c'est encore l'élève des beaux-arts à vingt ans.

28. — Hier soir, mercredi 27 janvier, deuxième bal officiel donné par le Maréchal. Les pédicures vont faire de belles affaires, car on se marchait littéralement sur les pieds. Il y avait plus de six mille personnes, A une heure, la Maréchale a traversé tous les salons de l'Elysée au bras de son fils, élève de Saint-Cyr.

31. — Hier, grâce à l'intervention de M. Wallon, membre du centre droit libéral, la République fut votée à une voix de majorité.

M. Wallon est un homme du Nord (né à Valenciennes), homme froid qui a préféré la République à la Monarchie parce que la Monarchie ne daignait pas sauver le pays.

Il a une bonne figure, une tête dans le genre de

celle de M. Grévy ; comme lui, il porte un collier de barbe [1].

2 Février 1875. — Un des malfaiteurs ordinaires de Paris vient de mourir, M. Pape, l'inventeur du piano droit. Le piano, avec cette nouvelle forme amincie, envahit tous les appartements parisiens et en chassa le repos, le calme, le silence si nécessaire à l'étude ! !

15. — Vers 1867, en faisant des fouilles, pour un égoût, dans le lycée Henri IV, on trouva un véritable trésor de médailles et de pièces de monnaie en or. Ces pièces sont surtout importantes à cause des personnages représentés. Récemment la Ville, pour en permettre l'étude, a fait remettre les douze plus précieuses au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. On y remarque surtout des monnaies à l'effigie de Plotine, femme de Trajan, et des deux Faustine, l'une femme d'Antonin et l'autre femme de Marc Aurèle. Ces monnaies valent environ trois cents francs pièce. Plotine était une bonne et chaste matrone. Mais les deux Faustine ne valaient pas mieux l'une que l'autre. Le vertueux Antonin, le pieux et le non moins vertueux Marc Aurèle n'eurent vraiment pas de chance. Ils en prirent leur parti et furent chacun le modèle des maris. Ils leur accordèrent même à toutes deux après leur mort les honneurs

[1] On croit généralement que M. Wallon était de la Société des bohêmes littéraires, dont Henry Murger a retracé les aventures dans les *Scènes de la vie de Bohême,* et que dans ce livre il figure sous le nom de Colline. On confond avec Jean Wallon, très distingué philosophe, publiciste catholique et homme du Nord comme son glorieux homonyme. Voir la 5e édition du *Dictionnaire des Contemporains,* de Vapereau, article Jean Wallon.

divins, très heureux sans doute de pouvoir enfin les colloquer aux Dieux.

— Bonne nouvelle. Aujourd'hui s'ouvre à la mairie du VI[e] arrondissement une enquête pour le prolongement du boulevard Saint-Germain à partir de la rue Hautefeuille.

16. — Les caricaturistes vont être obligés de raccourcir les oreilles du prince impérial puisqu'il vient de sortir de l'école de Woolwich après avoir passé un très bon examen ; sur trente-quatre sortants il est le septième. Ne sachant que dire sur ce jeune homme ni comment le portraicturer, ils ont imaginé de le gratifier de longues oreilles pour faire croire qu'il était un sot et un ignorant. Partout aux vitrines des marchands on ne voit que longues oreilles d'âne. Elles vont rester pour compte à ces messieurs les caricaturistes. Ils peuvent s'en affubler avec avantage.

21. — Le forfait est accompli. On vient d'enlever le monument de Desaix.

26. — La Constitution républicaine a été votée, hier, à une assez grande majorité. Mais elle a été déclarée revisable sous certaines conditions. Elle fut rédigée par M. Wallon.

27. — Corot vient de mourir dans son appartement de la rue du Faubourg Poissonnière. Il avait fait appeler le curé de Saint-Eugène, s'était confessé et avait reçu la communion. Hier, on fit ses obsèques à Saint-Eugène. L'église était pleine. Le brave curé, tout heureux de la fin chrétienne de son illustre paroissien et n'y voyant pas malice, est monté en chaire pour exhaler sa joie : « M. Corot s'est confessé,

dit-il, et le 11 février je suis allé lui porter la sainte communion. C'était un artiste spiritualiste, on l'a dit dans les feuilles publiques, mais ce qu'on n'a pas dit c'est qu'il était chrétien. » Un grand brouhaha s'éleva. M. le curé, étonné et effrayé, dégringola de sa chaire. Quelques personnes, peut-être pas très bien intentionnées et prévenues, interprétèrent mal les paroles du prêtre. Elles entendirent ou crurent entendre : « On a dit que Corot était spiritualiste, j'affirme qu'il était chrétien. *Je l'affirme parce qu'il y aura des libres-penseurs qui le nieront.* »

Les oraisons funèbres dans les églises sont toujours très dangereuses parce que l'assemblée est composée d'assistants de toutes opinions, trop souvent hostiles au clergé.

Jeudi 4 Mars 1875. — Le mariage de M. de Jumilhac, arrière-petit-neveu du cardinal de Richelieu, eut lieu aujourd'hui à la chapelle de la Sorbonne. C'est une habitude constante pour les membres de la famille de Richelieu de se marier à la chapelle de la Sorbonne où se trouve le tombeau du cardinal.

10. — M. Buffet, président de l'Assemblée nationale, a donné sa démission pour être mis à la tête du conseil des ministres. Il est ministre de l'intérieur, M. Dufaure ministre de la justice, le duc Decazes ministre des affaires étrangères, M. Wallon ministre de l'instruction publique.

22. — L'abbé Castelnau, premier vicaire de Saint-Séverin, a été installé aujourd'hui comme curé de Saint-Séverin. L'archevêque n'a pas l'habitude de remplacer les curés par les premiers vicaires, mais M. Moléon avait supplié qu'on lui donnât pour suc-

cesseur M. Castelnau qui, au risque de sa vie, l'avait remplacé pendant son emprisonnement en avril et mai 1871.

5 Avril 1875. — M. Wallon vient, en pleine Sorbonne, lors de la distribution des récompenses aux Sociétés savantes de prononcer un discours républicain à grand orchestre. Il a expliqué les changements opérés par le vote des nouvelles lois constitutionnelles, *ses filles*.

Les vieux savants ont fort applaudi le ministre, le père de la Constitution, le *père de la République*, comme tout le monde l'appelle en riant.

18. — En faisant des fouilles, quai des Orfèvres, en face la Préfecture de police, on vient de découvrir un pan du vieux mur de la Cité, mur élevé pour la protcger contre les débordements de la Seine. Beaucoup des pierres de ce mur portent à leur surface des signes étranges, que les ouvriers du moyen-âge avaient l'habitude de tracer, pour faire reconnaître leur travail et s'en faire payer. A l'intérieur de la grosse tour de Saint-Germain-des-Prés on voit encore beaucoup de signes semblables.

23. — La sixième chambre se tient dans une vraie boîte en planches, que les architectes ont élevée en pleine salle des Pas perdus, dans des conditions atroces d'insalubrité. Dame Thémis et les avocats, ses suppôts, y attrapent journellement des rhumes et des rhumatismes. Le président, M. Gérin, furieux, a levé aujourd'hui l'audience, tant il y faisait humide, et comme il ne se gêne pas, il dit au greffier : « Greffier, inscrivez sur votre feuille d'audience que cette audience a été levée pour cause d'insalubrité. »

Certes nous sommes aussi malheureux qu'au lendemain de la Commune dans ce palais non encore reconstruit.

24. — L'archevêque de Paris a obtenu une loi lui permettant d'exproprier celles des maisons et masures de Montmartre que nécessite le projet de l'église du Sacré-Cœur. Il a donc appelé les intéressés devant le jury. Mon vieil ami Clausel de Coussergues a plaidé pour lui ; c'est un bon et sincère républicain, quoique petit-neveu de l'archevêque de Chartres, Clausel de Montals, et de ce fameux royaliste Clausel de Coussergues, plus royaliste que le roi lui-même pendant la Restauration.

2 Mai 1875. — Le joli mois de mai commence mal ; un étudiant en pharmacie vient de se suicider rue de Vaugirard, près de la maison de mon beau-père. Il était censé avoir fini ses études ; mais il n'avait pris qu'une inscription ! et naturellement il n'avait passé aucun examen ; son père avait cependant fort largement subvenu à tous ses besoins. Pour ne pas révéler cette situation à ce bon père qui lui annonçait son arrivée à Paris, l'étudiant aima mieux se suicider.

4. — Autre mort moins triste. Le père *La lune*, qui... la montrait depuis un temps immémorial sur le pont Saint-Michel, vient de mourir à 88 ans.

5. — Le 15 avril dernier, trois aéronautes, Sivel, Crocé-Spinelli et Tissandier, partirent de Paris, dans le ballon le *Zénith*, pour faire des études sur la dépression de l'air vers les hauteurs ; ils emportèrent avec eux des tubes barométriques enregistreurs de l'altitude où devait monter le ballon. Hélas ! il monta trop

haut ce ballon. Sivel et Crocé-Spinelli succombèrent par suite de la raréfaction de l'air. Tissandier survécut seul ; mais quand le ballon fut descendu sur terre on le trouva comme anéanti près des cadavres de ses deux amis. On put heureusement le sauver.

Tout le monde se demandait, surtout dans le quartier savant des écoles, à quelle altitude le *Zénith* avait bien pu monter. On vient de le savoir d'une façon positive. Les tubes barométriques ont été retrouvés dans la nacelle. Jamin, mon ancien professeur de physique et de chimie, vient de les ouvrir dans le laboratoire de la Sorbonne et de s'assurer que le ballon s'est élevé jusqu'à 8,600 mètres ! Quand le ballon fut arrivé à cette hauteur les aéronautes étaient déjà tous les trois évanouis. Sivel et Spinelli étaient même peut-être déjà morts. On m'a dit qu'à partir de 6,000 mètres l'air raréfié n'est plus suffisant pour la respiration.

13. — Nous sortons d'une inquiétude mortelle. Bismarck voulait fomenter une nouvelle guerre contre nous ; mais la Russie et même l'Angleterre se sont montrées fort mécontentes. Le czar, aidé par la reine Victoria, a réussi à persuader à l'empereur d'Allemagne de s'opposer aux projets de l'horrible homme. Nous voilà tranquilles pour quelque temps ! jusqu'à ce que le chancelier diabolique nous serve un autre plat de son métier[1].

24. — Notre voisin du n° 60, rue des Ecoles, M. Claude Bernard, professeur au Collège de France,

[1] Ernest Daudet : *Souvenirs de la présidence du maréchal de Mac-Mahon*, pages 112 et suivantes. — Dentu, éditeur.

vient de recevoir, du Collège royal de médecine d'Angleterre, une médaille d'honneur pour ses travaux physiologiques. Il a fait des découvertes magnifiques sur le fonctionnement des organes du corps humain, notamment celui du pancréas qui distille un suc nécessaire à la digestion de certains aliments. Il pratique ses expériences sur des chiens enfermés dans les caves du Collège de France. L'un d'eux, aimable chien barbet, est bien connu. Les étudiants lui ont donné le nom de *Fistulard*. Claude Bernard lui a pratiqué une ouverture ou fistule artificielle pour faire distiller son suc pancréatique.

Je ne sais pas si j'ai bien compris ce que m'a dit un étudiant en médecine sur le rôle scientifique de *Fistulard*. Claude Bernard a insinué, paraît-il, dans la fistule artificielle un petit tube d'argent sur lequel est fixée une vessie. Dans cette vessie s'accumule le suc pancréatique. Claude Bernard renouvelle souvent l'expérience sans que la santé de *Fistulard* en souffre, c'est du moins ce que dit l'étudiant ; quant à *Fistulard*, s'il pouvait parler, peut-être serait-il d'un avis contraire.

3 Juin 1875. — M. Larombière, conseiller à la Cour de cassation, vient d'être nommé premier président à la Cour d'appel. Il est l'auteur d'un très remarquable ouvrage intitulé : *Traité théorique et pratique des obligations*. On se dit dans le tuyau de l'oreille qu'il lutine... la muse. C'est un bon bourgeois du quartier latin où il aime à se promener. Il demeure au 84 du boulevard Saint-Germain.

5. — Hier est mort, à 36 ans, étouffé par un abcès dans la gorge, Georges Bizet, l'auteur de *Carmen* et des *Chants de l'Arlésienne* qui ont produit tant d'effet

à l'Odéon. Il avait épousé la fille d'Halévy, le compositeur.

6. — Les obsèques de Bizet ont eu lieu au cimetière Montmartre où son beau-père est déjà enterré.

Le malheureux père avait voulu suivre le cercueil de son fils Mais il était tout affaisé et Ludovic Halévy était obligé de le soutenir. Ludovic Halévy est le cousin germain de la jeune veuve Mme Bizet.

8. — Un décret du président de la République désigne Mgr Richard, ancien évêque de Belley, comme coadjuteur, avec succession future de Mgr Guibert, notre archevêque. *Avec succession future !* pareille faveur est accordée bien rarement. Mais Mgr Guibert et Mgr Richard sont fort aimés et à Paris et à Rome. Sans cela un coadjuteur *sans succession future* eut été seul accordé. On comprend du reste que ni les papes ni les gouvernements n'aiment à se lier les mains pour l'avenir. Mgr Guibert en mourant rendra Mgr Richard archevêque de Paris.

11. — Nous nous sommes fait aujourd'hui une pinte, même plusieurs pintes de bon sang à la Cour d'assises où comparaissait *Tin*, que tout le Quartier connaît. Il fut en effet pendant un certain temps adjoint, pour la prononciation chinoise, à M. d'Hervey-Saint-Denis, professeur de langue chinoise au Collège de France. On le voyait continuellement arpenter les trottoirs de la rive gauche avec son sayon bleu sombre, sa culotte noire et sa belle natte brune qui lui caressait le mollet. Plus d'une étudiante a vu cette natte dans ses rêves.

Il se maria en France et il l'était déjà en Chine, cet abominable calotin jaune ! Il comparaît donc comme

bigame, tout tremblant, tout déconfit. « En Chine, s'écrie-t-il, en gémissant, je ne me suis pas marié pour la vie, j'ai donc cru pouvoir en France contracter un second mariage.

Un aimable ange protecteur apparaît tout à coup, c'est Mme Catulle Mendès, la fille de Théophile Gautier. Elle vient donner d'excellents renseignements sur l'infortuné fils du Ciel ; elle le connaît fort bien, car son père (le bon Théo) l'a recueilli quand il est arrivé en France sans aucunes ressources. Elle explique qu'elle s'est beaucoup occupée des civilisations de l'Extrême-Orient ; il y a en Chine des mariages temporaires et des mariages à perpétuité.

A ce moment il court dans l'auditoire un frisson d'admiration pour cette prudente civilisation chinoise.

En présence d'un témoin si gracieux, tous les jeunes avocats stagiaires frétillent de joie ; M. le président esquisse ses plus gracieux sourires. Monsieur l'organe de la loi, mon ami de collège, l'avocat général Chevrier, malgré sa gravité ordinaire, semble lui-même séduit. Quand il se lève, il est à moitié vaincu. Aussi requiert-il mollement. Comme les avocats généraux sont d'ordinaire très curieux, il interpelle cependant *Tin* en lui disant : « Tin, expliquez donc à messieurs les jurés pourquoi vous avez été privé de votre place de répétiteur adjoint près M. Hervey-Saint-Denis » ; mais à ce moment, du côté de la barre, sort une voix gouailleuse, celle de l'avocat Bonnier-Ortolan, voix qui jette ces mots railleurs : « Oh ! Tin savait trop bien le chinois. » Des éclats de rire étourdissants, inextinguibles, fort irrespectueux pour le professeur de langue chinoise du collège de France, retentissent follement et dispensent Tin de répondre. Bonnier ajoute quelques mots de plaidoirie. Tin est acquitté.

Heureux Tin qui possède deux femmes légitimes et qui des deux côtés de l'Océan a son couvert mis,

Bon souper, bon gîte et le reste.

13. — Mon ami Forni,[1] qui plaidait hier en Cour d'assises, eut un succès d'éloquence tel que même Lachaud n'en eut jamais un aussi grand. Une petite souris est venue l'écouter. Elle s'est placée devant le bureau du président pour mieux entendre mon confrère. M. le président ayant fait un mouvement trop brusque, elle alla se fourrer devant le jury et ne se retira dans son trou que lorsqu'elle fut bien convaincue que Forni allait enlever son acquittement.

14 — Hier le Maréchal a passé une grande revue... probablement pour célébrer ses 68 ans.

16. — Le cardinal a posé la première pierre de l'église votive de Montmartre. Un vieux bonhomme qui, avec son télescope, montre Paris, couché au pied de la butte, avait eu la bonne idée de ramasser les morceaux de cette pierre ; il les a placés avantageusement. Comme il est obligé de partir avec son télescope, l'archevêque, quoiqu'il n'y fût pas tenu, lui a donné une petite indemnité et le droit de vendre les médailles de la cérémonie. C'est un bien brave homme que ce cardinal. Aussi était-il adoré de M. et Mme Crémieux quand ils furent ses hôtes pendant l'invasion prussienne.

28. — A Fontainebleau, mort de M. Labrouste, architecte, le constructeur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève qui, parfaitement aménagée, fort bien éclairée, rend chaque jour de grands services aux étudiants. M. Labrouste fut également chargé de la

(1) Mort député de la Savoie en 1901.

grande salle de lecture de la Bibliothèque nationale. Il employa le fer dans les deux bibliothèques ; dans les deux également il usa des mêmes procédés de décoration. Les yeux se reposent agréablement sur de belles *verdures* peintes comme les grands seigneurs en avaient autrefois de tissées dans leurs somptueuses demeures.

4 Juillet 1875. — Service à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à l'occasion de la mort de Labrouste.

La famille tint à faire ce service à cause des nombreux amis de Labrouste dans le quartier latin.

5. — Les sœurs de Saint-Séverin ont un patronage, rue Boutebrie, la rue qui fait suite à celle des Prêtres de Saint-Séverin, avec succursale à Coubron (Seine-et-Oise). Comme chez un vieux monsieur de la paroisse, nous parlions de Corot, de sa mort chrétienne et de ses bruyantes obsèques, la cuisinière, ancienne orpheline des sœurs, se mit à dire : « Moi, je l'ai bien connu, M. Corot, quand j'étais à Coubron chez les sœurs. » — « Comment cela ? » — « Mais parce que quand mes compagnes et moi nous allions en promenade, il nous rencontrait souvent. Il habita en effet assez longtemps à Coubron chez des amis qui même lui firent construire un atelier dans leur parc. C'était dans ses dernières années, après avoir quitté Ville-d'Avray. Un jour il dit à la sœur qui nous conduisait en promenade : « Allons, voyons, arrêtez votre gentil bataillon. » Le bataillon s'arrêta et M. Corot causa avec nous et la sœur. Il dit à cette sœur, en montrant le ciel : « Jamais, ma sœur, non, jamais, je n'ai pu réussir à attraper ce bleu du ciel. » — « Oh ! M. Corot, avons-nous dit tout de suite, nous allons toutes prier pour que vous l'attrapiez. » — « Mes enfants, ajouta

la sœur, une fine mouche, cela ne suffit pas ; il faut aussi prier pour que M. Corot attrape le ciel par-dessus le marché. » M. Corot, sans être religieux, n'était nullement hostile à la religion ; à quelque temps de là il se mit à fréquenter l'église et il fit un tableau pour la chapelle des sœurs.

11. — Dans la belle salle capitulaire du couvent des Dominicains de la rue Jean-de-Beauvais, petite rue située au coin de la rue des Ecoles en face du Collège de France, vient d'avoir lieu une cérémonie fort rare. De par l'ordre du Pape et des mains de son Délégué, le Père Monsabré a reçu la barrette ainsi que l'anneau doctoral de maître en théologie.

A ce triomphe du Père Monsabré assistaient les Dominicains du couvent de la rue Jean-de-Beauvais et ceux du couvent du faubourg Saint-Honoré. Ses amis et ses admirateurs y étaient aussi accourus en foule, de sorte que quoique fort grande la salle capitulaire était toute pleine.

Cette salle est ornée de peintures superbes représentant différents épisodes de la vie de saint Thomas-d'Aquin, car le couvent est sous le vocable de ce saint.

13 Août 1875. — Il me semble que le bourdon de Notre-Dame est moins triste qu'à l'ordinaire. En tous cas les autres cloches résonnent gaîment. Tout le monde court à Notre-Dame. Mgr Guibert célèbre sa cinquantaine comme prêtre, ce qui ne le rajeunit pas. Il n'y a pas besoin de le lui dire ; il le sait, puisqu'il a obtenu du Pape et du Maréchal-Président un coadjuteur avec succession future, Mgr de Larisse. Le vieil archevêque a fait asseoir son successeur désigné sur un siège sculpté qui fait face au sien. Ce coadjuteur

paraît plus vieux que son prédécesseur futur. Pour un coadjuteur il est trop vénérable.

14. — M. Leverrier, directeur de l'Observatoire, fait part de la découverte d'une planète de *dixième grandeur*, fi donc ! Oh ! après tout, peu m'importe, car je suis de l'avis de Brillat-Savarin : *La découverte d'une* PLANÈTE *intéresse moins l'humanité que la découverte d'un* PLAT NOUVEAU.

23. — Le deuxième fils du Maréchal-Président a passé cette semaine son examen de baccalauréat ès lettres ; l'autre va sortir de Saint-Cyr.

12 Octobre 1875. — Tous les passants s'arrêtent devant l'Opéra ; d'entre les jambes des danseuses de Carpeaux jaillissent des roses, des violettes, des fleurs rares ; c'est que Carpeaux est mort terrassé moins par la violence de la maladie que par celle des chagrins domestiques. Il a expiré au château de Bécon entre les bras de son meilleur ami, le prince Stirbey.

26. — Durant la journée l'Ecole de médecine est restée fermée à cause des obsèques d'un professeur très aimé, M. Lorain, qui est mort subitement chez un malade. Depuis le domicile du défunt, rue de Condé, jusqu'à l'église Saint-Sulpice se pressait une foule considérable. Trois professeurs et un interne tenaient les cordons du poêle.

C'était un homme de grande bonté et de grande bienfaisance. Son salon d'attente était rempli aussi bien de pauvres que de riches.

L'enterrement eut lieu à Montparnasse.

Je suis de l'avis de tout le monde : mort au chevet d'un malade, quelle belle mort pour un médecin !

mais... mais je voudrais bien avoir des nouvelles du malade.

30. — Grand pèlerinage à l'Observatoire pour venir vénérer un énorme télescope que vient d'y faire placer M. Leverrier. Cette lunette fut construite d'après les données de M. Foucault. Son ouverture est de 1 m 20. Elle fut essayée le 9 octobre et depuis ce temps plus de 20.000 personnes sont venues la voir.

2 Novembre 1875. — Pour honorer la mémoire de Carpeaux, les élèves sculpteurs de l'Ecole des beaux-arts sont allés en corps porter une superbe couronne d'immortelles avenue de l'Observatoire. Ils en ont orné le groupe des quatre parties du monde.

12. — Grâce à l'éloquence de M. Dufaure et malgré celle de Gambetta, la Chambre a voté hier le scrutin d'arrondissement. Cette question préoccupait beaucoup Paris.

La gare Saint-Lazare, le soir, regorgeait de monde. C'est du reste aujourd'hui l'habitude des curieux d'aller à la gare pour apprendre les nouvelles de la bouche des députés sortant du train.

15. — Des inondations effrayantes ont ravagé le Centre et le Midi de la France. La Garonne, la Loire et tous leurs affluents, sortant de leurs lits, ont couvert de leurs eaux, de leurs limons, de leurs boues d'immenses étendues de pays. Paris s'est grandement ému. Il a ordinairement le cœur haut en présence de l'infortune, mais en ce moment la grandeur du désastre lui a encore plus que d'habitude haussé le cœur. Sa charité a été admirable et rivalisera avec celle de la Maréchale qui, grâce à ses relations, ses démarches

et ses sollicitations, a récolté près de trois millions pour les besoins les plus pressants.

30. — Le corps de Carpeaux a été transporté à Valenciennes. Il va enfin trouver le repos au milieu des siens, de ses parents, de ses amis d'enfance.

3 Décembre 1875. – Hier, dans la chapelle de Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques, a été béni un monument élevé à la mémoire des anciens élèves morts à l'ennemi en 1870-71.

5. — M. Wurtz vient de donner sa démission de doyen de la Faculté de médecine. Il en a eu assez des étudiants qui sont vraiment bien turbulents. Ils l'aiment cependant beaucoup et dernièrement, craignant qu'il ne se démit de ses fonctions, ils l'ont, à son cours, applaudi six fois de suite. Il les en remercia vivement, mais n'en donna pas moins sa démission.

M. Vulpian, professeur de pathologie expérimentale, le remplacera.

— Hier, les obsèques de Déjazet ont eu lieu à l'église de Belleville. Elle avait conservé toutes les couronnes qui lui furent offertes, dont plusieurs en or ; on les mit sur son cercueil.

15. — L'aspect de la rive gauche est bien bizarre. Comme un brouillard épais a surgi tout à coup, les passants et les étudiants ont envahi les épiceries et râflé les bougies. Pour éclairer leur marche ils tiennent une petite bougie à la main.

Au coin des rues aboutissant au boulevard Saint-Michel les gardiens de la paix se dressent, droits comme des fantômes, avec des torches de résine enflammée.

26. — Dès le matin, sur le boulevard Saint-Michel, s'avance lentement et majestueusement un chariot colossal sur lequel est hissée une énorme caisse en planches. Tout le monde s'informe et on apprend des charretiers que cette caisse contient la statue de l'empereur Napoléon 1er qui fut précipitée par la Commune en bas de la colonne Vendôme et qui a été restaurée dans les ateliers de M. Charnod, fondeur, avenue du Commandeur, au petit Montrouge. La statue avait, dans sa chute, subi d'horribles renfoncements et s'était brisé le bras, précisément celui qui tenait la Victoire.

Elle a été, dans ces ateliers du petit Montrouge, admirablement restaurée et maintenant elle va triomphalement reprendre sa place sur la colonne de la Grande-Armée, entièrement rétablie.

28. — Enfin, l'Empereur est remonté sur sa colonne. L'opération, très difficile, n'a réussi que grâce à l'habileté et aux soins de M. Normand, architecte, Rien n'était plus curieux que de voir la statue monter petit à petit le long du fût de la colonne jusqu'à la courbe du piédestal. Enfin elle y est jusqu'à nouvelle occasion de descendre...

1876

5 *Janvier.* — Paris est désolé ; pas de réunions, pas de soirées. Rien depuis l'Arbre de Noël que Mme de Mac-Mahon ou plutôt les enfants de Mac-Mahon ont fait illuminer à l'Elysée. La fille et l'un des fils ont invité beaucoup d'enfants à cette petite fête ; quant à l'aîné des fils, Patrice, sous-lieutenant, sa dignité d'homme fait ne lui permet pas de se préoccuper de fêtes enfantines. Du reste, il vient d'être admis au Jockey-Club.

En fait de réunions, il y a bien celles de M. et Mme Thiers qui, réinstallés dans leur hôtel, reçoivent tous les soirs ; mais ce sont soirées simplement bourgeoises qui ne peuvent guère faire aller le commerce.

15. — Le Quartier est tout joyeux de l'animation que lui donne la pièce des *Danicheff* à l'Odéon. Elle est de Pierre Newsky, un prince, dit-on, qui, avant de la faire jouer, l'a soumise aux corrections d'Alexandre Dumas fils. Dans la dêmi-heure qui précède la levée du rideau, arrivent à bride abattue de beaux équipages, d'humbles fiacres. La rive droite se transporte tous les soirs sur la rive gauche. Cette pièce des *Danicheff* est, en effet, très curieuse, fort originale. L'intrigue amoureuse s'y suit hors des sentiers battus.

Wladimir Danicheff aime une serve, *Anna*, serve instruite, charmante, dame de compagnie de sa mère. Celle-ci, s'en apercevant, éloigne son fils et profite de son absence pour marier Anna avec le cocher Osip. Le jeune homme revient furieux ; il veut cravacher Osip. Mais celui-ci répond par la plus grande douceur à cet emportement et lui apprend qu'en reconnaissance de ses bontés d'enfant à son égard il a traité Anna comme sa sœur, et qu'il va divorcer. L'Empereur, sur la sollicitation de la comtesse Danicheff s'oppose au divorce. Mais alors Osip se sacrifie tout à fait ; il entre dans un couvent et Anna libre devient enfin la femme de Vladimir Danicheff.

La pièce est merveilleusement jouée par Marais, sorti récemment du Conservatoire, et par Hélène Petit. Il y a dans leur jeu des tendresses qui certes ne sont pas feintes ; avec un peu d'attention on voit bien qu'ils jouent au naturel [1].

16. — Pierre Newsky, l'auteur des *Danicheff*, n'est pas du tout prince. C'est un simple attaché de ministère, marié avec une ancienne actrice du Théâtre-Français.

31. — Hier, grand bal à l'Elysée. La Maréchale portait, en sautoir, le ruban de l'ordre des Dames que lui avait envoyé le roi d'Espagne Alphonse XII.

Les invités avaient été triés sur le volet si bien qu'il n'y avait pas foule et que les danses ont pu avoir lieu sans pression ni oppression. Les toilettes étaient fort

[1] En effet, l'année suivante, Marais épousait Hélène Petit. Ils se promenaient souvent au Luxembourg, amoureusement, bras dessus, bras dessous. Malheureusement la mort d'Hélène vint bientôt rompre ces douces amours.

belles, car l'on savait à l'avance qu'il n'y aurait pas cohue.

6 Mars 1876. — M. Grévy a été réélu président de la Chambre. Il préside avec énergie et calme. Il est de plus fort conciliant[1].

12. — La Seine monte, monte. Elle a si vite envahi Bercy que l'on n'a pu éteindre les becs de gaz, qui éclairent le quai. Ils brûlent depuis trois jours et trois nuits. Le fleuve roule des cadavres, car les désespérés ne savent pas résister à l'attrait fatal et mystérieux du fleuve agrandi et coulant à pleins bords. Le corps d'une jeune fille vient d'être repêché au quai Malaquais.

18. — Ayant besoin d'aller à la justice de paix de Bercy, j'ai été obligé de monter en bateau. Une vraie flottille parcourt les rues de Bercy qui ressemble à une petite Venise.

Les habitants sont désolés, car tout commerce est arrêté. Ce n'est rien cependant en comparaison du grand débordement de 1740.

La hauteur de ce débordement est marquée sur l'échelle d'étiage du Pont-Royal et chaque jour on court en foule voir si la crue ne monte pas vers la marque fatale.

[1] *1er Mars.* — Je suis allé aujourd'hui à Versailles et j'ai assisté à la séance de l'Assemblée ; j'y ai revu... M. Grévy ; il a un peu vieilli ; sa figure, sans mouvement, a toujours la même placidité ; il a la tournure bourgeoise, l'attitude, le costume et l'encolure qui conviennent à une Chambre démocratique. Il préside en redingote et a tout à fait l'air paternel... (Souvenirs d'un Impérialiste. *Fidus, Journal de dix ans*).

2 Avril 1876. — Mlle Bettina de Rothschild, fille de M. Alphonse de Rothschild, banquier à Paris, vient d'épouser son cousin Albert de Rothschild, banquier à Vienne. C'est l'arrière-petite-fille du fameux banquier Meyer Rothschild, juif allemand, né et mort à Francfort-sur-le-Mein. Ce Meyer avait plusieurs enfants qui se partagèrent la conquête de l'Europe. James vint à Paris où il établit une banque bientôt célèbre. Il eut plusieurs fils. L'un d'eux est ce M. Alphonse de Rothschild, père de la nouvelle mariée.

Pour conduire sa petite fille à la synagogue, la baronne douairière James avait acheté un merveilleux attelage. Les journaux prétendent qu'elle a donné à Mlle Bettina un collier de perles d'une richesse extraordinaire. Ces perles sont à peu près de même grosseur. Depuis dix ans la vieille bonne maman les collectionnait dans ce but.

Un de mes amis, arrêté sur le parcours du cortège, se permit de dire quelque chose d'assez anodin contre les Rothschild devant un marchand de curiosités; celui-ci, quoique pas juif, s'irrita et cria: « S'il n'y avait pas de Rothschild, qui nous achèterait nos belles pièces? Avec eux nous pouvons toujours acquérir sans crainte un objet d'art superbe, car, malgré son grand prix, nous sommes sûrs de le leur vendre. »

22. — En arrivant au Palais nous constatons une bien heureuse invasion: celle d'ouvriers qui viennent enfin réparer ou plutôt refaire la voûte de la salle des Pas perdus. En 1871 elle était déjà en ruine; les communards, en mettant le feu aux madriers qui la soutenaient, n'ont fait qu'en précipiter la chute.

25. — Obsèques de Mme Louis Blanc, la femme de notre député. Le deuil était conduit par M. Louis

Blanc, son beau-frère Charles Blanc et Victor Hugo.

Le pasteur Dide prononça une allocution émouvante au bord de la fosse et Victor Hugo lui adressa quelques mots d'adieu. Mme Louis Blanc était Anglaise.

28. — Mort de M. Charrière, fondateur de la fameuse maison de chirurgie Charrière. A l'âge de treize ans, il était venu de Suisse à Paris où il fit un long apprentissage dans la coutellerie. En 1820, à l'âge de dix-sept ans, il fondait, *cour de Saint-Jean-de-Latran*, une petite industrie de couteaux et instruments de chirurgie. Il y resta jusqu'à l'expropriation de cette cour pour le passage de la rue des Ecoles et vint continuer sa fabrication rue de l'Ecole de Médecine. Derrière les vitres je vis, vers 1860, Jules Charrière prendre le fauteuil de son père, mais n'y rester que cinq ans, car il mourut en 1865. Le factotum de la maison, M. Collin, succéda à M. Jules Charrière. Il continuera, je l'espère, à me vendre de bons rasoirs. J'espère aussi n'avoir pas besoin de ses autres marchandises.

Même jour. — On a récemment vendu la plus grande partie des terrains retranchés de la Pépinière, côté gauche de l'avenue de l'Observatoire, en montant vers cet Observatoire. Ces terrains vont être couverts de constructions par les particuliers. L'autre côté est destiné à l'édification d'une grande école de pharmacie et à l'établissement d'un spacieux jardin médicinal et pharmaceutique afin de remplacer l'ancien jardin de l'Ecole de médecine, qui fut détruit en même temps que la Pépinière.

29. — Le boulevard Saint-Germain est ouvert aux piétons jusqu'à la rue de l'Ancienne Comédie. Le long de cette nouvelle section se profilera la future Bibliothèque de l'Ecole de médecine qui, beaucoup trop

petite actuellement pour le nombre considérable des étudiants français et étrangers, sera considérablement augmentée.

30. — Il y a juste deux ans, en avril 1874, le docteur Labbé, attaché à l'hôpital de la Pitié, s'est efforcé, mais en vain, de retirer une petite fourchette de l'estomac d'un jeune employé du *Printemps* qu'on avait envoyé dans son service. Depuis ce temps le malheureux garçon souffrait de plus en plus, car les dents de la fourchette étaient devenues plus pointues et plus poignantes. Le docteur tenta le tout pour le tout et se décida à faire une ouverture dans l'estomac ; l'opération réussit parfaitement, la fourchette fut retirée et le patient tout à fait soulagé.

M. Labbé, triomphant, vient de présenter cette fourchette à l'Académie de médecine, probablement sur un plat d'argent. Elle est toute noire ; car elle est restée deux ans dans l'estomac.

4 Mai 1876. — Je suis allé au Salon voir les peintures de Puvis de Chavannes, destinées à la décoration du Panthéon. Elles retracent l'enfance de sainte Geneviève. On ne peut voir rien de plus beau que le paysage grandiose dans lequel la scène se passe. La couleur est douce et tendre, comme celle des vieilles tapisseries. Cette grande page d'histoire religieuse fera un admirable effet sur les murs du Panthéon. Les personnages me plaisent moins ; saint Germain, vu de profil, a un maître nez et sainte Geneviève des bras gros comme des cuisses. J'ai gardé ces réflexions pour moi, car si un des admirateurs, qui restent bouche bée devant l'énorme toile, m'avait entendu, il m'aurait escrabouillé. J'aime mieux les personnages de l'*Ave Picardia nutrix* du musée de Picardie.

5. — En passant, rue Cujas, je remarque des fouilles assez considérables, nécessitées par la nouvelle bibliothèque de l'Ecole de droit. A cet endroit s'élevait autrefois l'église de Saint-Etienne-des-Grès. La base d'un pilier se voit encore devant la boutique du treillageur Michau, tout à fait le voisin des fouilles. François de Sales, étudiant, venait souvent prier devant une vierge noire qui se trouvait dans l'église, afin de dompter ses fureurs et ses colères natives. Cette statue est vénérée aujourd'hui, rue de Sèvres, chez les Dames de Saint-Thomas de Villeneuve.

14. — Heureusement je ne suis pas allé hier dans la salle des Pas perdus; j'aurais pu recevoir, sur la tête, l'un des trois ouvriers qui sont tombés du haut des échafaudages, vers les trois heures et demie.

Deux se sont raccrochés aux poutres de ces échafaudages, mais le troisième n'y a pas réussi et s'est brisé le corps sur les dalles de la salle. On l'a emporté mourant à l'Hôtel-Dieu.

17. — Le corps de Michelet, ramené d'Hyères, où il est mort, a été conduit au Père-Lachaise par une multitude d'étudiants qui l'accompagnèrent depuis sa demeure rue d'Assas, nº 17 (aujourd'hui 76).

9 Juin 1876. — L'Odéon est en deuil. Avant-hier George Sand est morte dans son Berry. C'est à l'Odéon qu'elle eut ses deux grands succès dramatiques : *François le Champi* et *Le Marquis de Villemer.*

Bien des théories dangereuses se sont glissées dans ses œuvres. Mais Dieu les lui pardonnera, sans doute, car elles sont inaccessibles aux humbles, aux ouvriers, aux paysans, au milieu desquels elle a beaucoup vécu. Il aura surtout égard au *Credo* contenu dans *l'Histoire*

de sa vie : « Je crois au Dieu bon, à l'âme immortelle et aux espérances de l'autre vie. »

27. — Hier, 26 juin, anniversaire de sa propre naissance, ma chère Amélie m'a donné une jolie petite fille.

28. — La Chambre et le Sénat ont accordé à la Ville le droit d'emprunter cent vingt millions pour le prolongement du boulevard Saint-Germain. Comme ça n'allait pas tout seul à la Chambre, Nadaud, député, l'ancien maçon de la Creuse, monta à la tribune et, aussi libre à la tribune que sur ses échafaudages, il développa avec verve le vieux dicton parisien : « Quand le bâtiment va, tout va. » M. Haussmann, qui n'est plus habitué aux compliments, va tomber en syncope quand on lui dira que Nadaud l'a publiquement loué de la transformation de Paris.

29. — Devant la Sorbonne, beaucoup de petits jeunes gens sont rassemblés et gesticulent avec émotion. Il s'est passé, en effet, quelque chose d'assez bizarre. Les concours pour l'Ecole polytechnique avaient lieu aujourd'hui dans divers endroits, notamment dans une grande salle de la Sorbonne. Les candidats étaient rassemblés et placés dans cette salle. Le capitaine, présidant l'assemblée, allait ouvrir l'enveloppe, où se trouvait le sujet de géométrie descriptive, quand un des candidats se leva et dit : « Le sujet est connu, grâce à une indiscrétion ; c'est tel sujet. » Le capitaine déchira l'enveloppe, c'était bien le sujet indiqué. Brouhaha terrible.

Les autorités militaire et universitaire étant immédiatement prévenues, le concours fut renvoyé à une autre époque.

30. — Les journaux avancés (la ***Tribune***, les ***Droits de l'Homme***, le ***Rappel***, la ***République française***) racontent l'incident de la Sorbonne avec beaucoup d'agrément et à la sauce piquante pour les Jésuites. Ils prétendent que les Jésuites ont suborné un répétiteur qui leur a donné le sujet. Ils ajoutent que les succès de l'école Sainte-Geneviève s'expliquent et que c'est grâce à des moyens dolosifs que les bons Pères arrivent à faire passer leurs élèves.

1er Juillet 1876. — Les élèves de l'école Sainte-Geneviève. furieux, écrivent aux journaux pour protester contre leurs dires et affirmer qu'ils ne connaissaient nullement le sujet de géométrie descriptive.

2. — Le Père Dulac, directeur de l'école Sainte-Geneviève, tenue par les Jésuites, assigne en diffamation les journaux la ***Tribune*** et les ***Droits de l'Homme***. Les élèves de l'école se joignent à lui.

3. — L'affaire est portée à la Chambre des députés. Gambetta fait une charge à fond de train contre les Jésuites. Le ministre de la guerre, M. de Cissey, répond que, dès le 25 juin, le sujet était connu, qu'un ensemble de petits faits l'avait révélé. A son tour M. Waddington, le ministre de l'instruction publique, ajoute qu'il a fait un commencement d'enquête et qu'il est certain que cinq établissements, dont trois lycées, ont eu connaissance du problème.

16. — Amélie et moi voyons pour la première fois, en arrivant à la messe de neuf heures, à l'église de la Sorbonne, la grande page de peinture religieuse qu'on vient de découvrir et qui décore le fond du transept méridional, derrière le tombeau de Richelieu.

Le sujet est le triomphe de la Théologie qui reçoit les hommages des plus puissants génies : saint Augustin, saint François d'Assises dont les mains sont percées par des rayons d'or, saint Benoît et sa sœur sainte Scholastique, Dante Alighieri avec son manteau et son capuchon, couleur feu, qu'il semble avoir rapportés de l'enfer, saint François de Sales resplendissant dans sa chasuble dorée, Bossuet avec le Dauphin, Fénelon, Pascal, Descartes, Malebranche, etc.

En sortant de l'église, après la messe, je dis à ma femme : « je viens de passer une heure délicieuse en contemplant tous les glorieux personnages retracés par l'habile pinceau de Timbal. Je ne crois pas en avoir passé un seul, sans lui donner un moment d'attention et presque toujours d'admiration. Non, certes, je n'en ai pas oublié un seul. »

Amélie, me répond : « tu n'as oublié que le bon Dieu, car tu as omis de dire ta messe. »

19. — Assisté, au Palais, à une scène d'un haut comique. J'étais à la bibliothèque, à côté de Mᵉ Bétolaud. Arrive Mᵉ Sénard, bâtonnier sortant, mais pas encore sorti puisque ses fonctions expirent à la rentrée. Mᵉ Bétolaud se lève pour lui faire ses félicitations, car le matin même la nomination de Mᵉ Sénard, comme chevalier, avait paru à l'*Officiel*. Sénard s'écrie d'une voix de stentor : « Mais je refuse, Dufaure me crée chevalier, sans me crier gare ; je refuse ; j'ai déjà refusé la décoration en 1832. Mon préfet de Rouen vint m'apprendre que Louis-Philippe me décorait ; je lui répondis : « je refuse ». — « Mais on ne refuse pas le Roi. » — « Sans doute dans votre parti, mais dans le mien on ose refuser. Plus tard, Dupont de l'Eure a bien en vain voulu me décorer ; j'ai encore refusé et vous voulez qu'aujourd'hui, à 76 ans, j'ac-

cepte ; je vais partir pour Versailles, afin de parler à Dufaure. Berryer m'a loué de ne pas vouloir être décoré ; il n'a pas voulu l'être non plus. Pourquoi voulez-vous que je change d'opinion ? »

20. — Hier, sans plus tarder, Sénard a écrit une lettre affectueuse de refus à Dufaure. Le *Droit* et la *Gazette* ont reproduit cette lettre :

« ... *Je me suis jusqu'alors dans ma vie d'avocat, comme dans ma vie politique, tenu constamment en dehors des distinctions honorifiques et des décorations et ce n'est pas à mon âge qu'on change de ligne de conduite.* »

22. — L'affaire du Père Dulac contre les gérants des *Droits de l'homme* et de la *Tribune*, venait aujourd'hui à la neuvième chambre, mais la représentation sur laquelle on comptait n'a pas eu lieu. Le tribunal remit à huitaine pour connaître l'enquête parlementaire [1].

28. — Le tribunal condamne, à 2.000 fr. d'amende et à de très nombreuses insertions de son jugement, les *Droits de l'homme* et la *Tribune*.

— Nous avons nommé bâtonnier notre confrère Bétolaud.

[1] ... La commission d'enquête, composée de quatre sénateurs, de trois députés et de deux membres du corps enseignant, réduisit bientôt la question à sa juste et mince valeur. Le rapporteur, Mᵉ Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, prouva qu'une indiscrétion avait indubitablement eu lieu, bien qu'on n'en pût déterminer l'origine ; qu'elle était relative à l'une des épreuves les moins importantes du concours ; qu'elle avait été commise au profit de plusieurs établissements et non d'un seul... (André Daniel. — *L'Année politique, juillet 1876).*

13 Août 1876. — Hier, à l'Ecole des beaux-arts, inauguration du monument élevé en l'honneur des élèves de l'école, tués à l'ennemi. Le buste du plus célèbre, Henri Regnault, est placé sur un grand socle de marbre, le long duquel a été sculptée en relief, par Chapu, une adorable jeune fille, la *Jeunesse*, qui présente à Regnault la palme du courage patriotique. Chapu n'a jamais fait mieux et ne fera, je crois, jamais mieux. L'Antiquité, la Renaissance n'ont pas produit de type plus charmant.

Le buste d'Henri Regnault est très ressemblant et cependant il n'a été modelé que de mémoire par un de ses camarades d'école, le sculpteur Degeorge.

Les noms de dix élèves de l'école, tués à l'ennemi, sont inscrits sur les colonnes du monument funéraire. Regnault fut tué à Buzenval avec quatre de ses camarades, un autre à Rueil ; les quatre derniers périrent en divers endroits de la France.

18. — Il fait un temps terriblement orageux depuis quelque temps. Aujourd'hui nous eûmes une rude émotion, car le tonnerre tomba avec un grand fracas près du Luxembourg, au n° 90 de la rue d'Assas.

La semaine dernière, aux obsèques de Mme Jules Janin, qui a suivi de bien près son mari, un monsieur, qui suivait le corbillard, s'est affaissé sur le pavé, succombant ainsi à une insolation.

C'est inutile de prendre des bains froids pour se rafraîchir, car l'eau de la Seine est chaude et tellement chaude qu'à de certains endroits les poissons meurent. On m'a dit qu'ils remontaient au-dessus de l'eau le ventre en l'air. Est-ce vrai ? Ces poissons ne sont-ils pas plutôt des canards ?

21. — Deux acteurs de l'Odéon que j'aime beau-

coup, MM. Porel et Monval, viennent de faire paraître une histoire de l'Odéon, très bien écrite et fort intéressante.

C'est à l'Odéon que furent représentés pour la première fois le *Mariage de Figaro*, puis *Charles IX* avec Talma.

Le théâtre brûla en 1799; reconstruit, il fut réincendié en 1818. On bâtit alors le beau théâtre que nous voyons aujourd'hui. Il semble qu'il doive, d'après les règles, brûler bientôt. N'allons donc à l'Odéon qu'après avoir fait notre testament.

3 Octobre 1876. — Le collège Rollin quitte le Quartier, pour aller dans de nouvelles et superbes bâtisses, élevées rue Trudaine, au pied de la butte Montmartre. Les bâtiments de la rue des Postes tombaient en ruine, car le collège s'était installé dans d'anciennes constructions dont la Révolution française avait expulsé je ne sais quelles religieuses. Les collèges sont à foison dans le quartier ; il est bon que d'autres quartiers en profitent.

12. — La Cour a confirmé le jugement de la neuvième chambre du tribunal qui a condamné deux journaux à 2.000 fr. d'amende pour avoir diffamé le Père Dulac et l'école Sainte-Geneviève. Le Père Dulac va passer à la postérité.

19. — Mon pèlerinage au monument que le 35ᵉ de ligne a élevé, sur la route de Chevilly à Villejuif, à la mémoire de ses camarades, tués le 30 septembre 1870, dans l'horrible combat de Chevilly. J'en ai entendu le bruit et vu les feux sinistres du haut des remparts où j'étais de garde.

22. — Autre pèlerinage que tout le monde, du reste, accomplit en ce moment à la *Butte des Moulins*. On l'éventre afin d'y percer un beau boulevard qui joindra le Théâtre-Français à l'Opéra. C'est dans l'après-midi du samedi 14 octobre que le premier coup de pioche fut donné, du côté de la rue Molière, au milieu d'une multitude de tapissières emportant le chétif mobilier des naturels du pays ; c'était un pays à part, au milieu du luxe des quartiers environnants. Quand j'étais maître clerc chez Cottereau, puis chez Lacomme, c'était mon domaine, notre domaine à nous autres clercs d'avoués ; la vie n'y était pas bien chère. O rue des Moineaux, ô rue des Orties-Saint-Honoré, mes amours, c'en est donc fini, je vous contemple pour la dernière fois !

30. — Hier, au cirque, Pasdeloup voulut faire avaler du Wagner aux Parisiens. Il leur a servi une marche funèbre tirée du *Crépuscule des Dieux*. Ce qui a bien marché, ce n'est pas la *Marche des Dieux*, mais le boucan, un boucan comme on ne s'en paie pas souvent, boucan d'auditeurs devenus enragés par les extravagances d'instruments en cuivre qui grognaient, beuglaient, bruyaient et mugissaient. Fallait voir les partisans de Wagner qui montraient le poing aux siffleurs. L'un d'eux, grossier et insultant, leur criait : ce qu'il vous faut, c'est de la musique comme celle de *Madame Angot ;* ce disant il chantait :

Pas bégueule,
Fort en gueule,
Telle était Mme Angot.

Mme Angot était probablement dans la salle ; elle donna de la.... Les Dieux allemands se sauvèrent épouvantés en emportant leur musique.

14 Novembre 1876. — Au musée du Luxembourg

se trouve la fameuse *Bataille de Solférino*, par Meissonnier. On y voit l'empereur Napoléon III, à cheval, en tête de son état-major. Un vilain farceur lui a gratté le bout du nez ; il me semble me rappeler qu'on lui a déjà donné un coup de crayon. Pourquoi ne pas mettre le tableau sous une forte vitre, comme font les Anglais ? C'est trop simple pour qu'on y pense. Il faut bien songer que dans le quartier se trouvent encore quelques rentiers vindicatifs qui ne peuvent pardonner, à l'ex-souverain, son attentat... contre la Pépinière... la grande victime du Deux-Décembre !

15 Décembre 1876. — Le Maréchal est obligé de prendre Jules Simon comme président du conseil des ministres, au lieu de Dufaure. Mon confrère Méline devient sous-secrétaire d'Etat à la Justice. Pendant le siège, Méline était adjoint, et adjoint trés dévoué, au maire du 1er arrondissement. Sans aucune sollicitation de sa part, en souvenir de son dévouement et de ses capacités, il fut nommé membre de la Commune, mais il n'accepta pas. Néanmoins les gens malintentionnés l'appellent *communard*.

16. — Mort de mon ancien et illustre confrère Chaix d'Est-Ange, qui a quitté le barreau pour remplir les hautes fonctions de procureur général près la Cour d'appel à Paris. Jamais avocat n'eut plus de notoriété. Les grandes affaires de la Roncière, Donon-Cadot, etc., dans lesquelles il plaida, passionnèrent tous les esprits. Je me rappelle mon père attendant avec impatience le journal et lisant à haute voix, à un cercle d'amis, les débats de l'affaire Donon-Cadot.

Je me souviens également avoir, comme clerc d'avoué, porté un dossier chez Me Chaix. Je fus

ébloui du luxe de son hôtel de la rue Saint-Georges. Un magnifique escalier, revêtu de stuc multicolore, conduisait à un salon garni de tableaux splendides.

Gustave Chaix, le fils, est inscrit sur le tableau des avocats. Le nom n'a donc pas disparu ; c'est un charmant garçon, aimable au possible et spirituel en diable. Il a tout à fait le masque, les gestes et la voix de son père ; grâce à son brio, il n'est pas trop écrasé par le souvenir de celui-ci.

18. — Funérailles de Chaix aujourd'hui. Me Bétolaud, bâtonnier en exercice, Mes Lacan et Rousse, anciens bâtonniers, Me Grévy, également ancien bâtonnier et de plus président de la Chambre des députés, tenaient les cordons du poêle.

Me Chaix fut procureur général, pourquoi pas un seul magistrat pour tenir l'un des cordons ?

19. — Le 12 décembre dernier, Gênes fit de magnifiques funérailles au duc de Galliera, ancien grand financier à Paris. Elle ne pouvait moins faire, car le duc lui a laissé vingt millions pour améliorer son port. Il s'appelait Ferrari, mais il avait été fait duc de Galliera je ne sais pas par qui et prince de je ne sais quoi par Victor-Emmanuel.

Ses grandes entreprises financières sur les chemins de fer français lui attirèrent de terribles ennuis.

Sa veuve est une femme admirable, très renommée pour sa piété et sa bienfaisance.

M. et Mme de Galliera sont tous deux originaires de Gênes.

21. — Le duc de Galliera a laissé un fils, qui fut élevé à Louis-le-Grand. Il y était ami des deux Carpentier, les fils de mon camarade de rempart, du joyeux bon-

netier du boulevard Saint-Michel. Ah ! quel bonheur pour le lycéen, quand, les jours de sortie, il avait la permission d'aller dîner chez le père de ses deux amis, à la table commune, celle du patron, de la patronne et des employés. Ça le changeait du grand tra la la de ses parents à lui, mais il ne pouvait facilement oublier les habitudes de l'hôtel paternel ; aussi, après chaque plat, laissait-il sa fourchette sur l'assiette que la domestique enlevait. Agacée de cette *mauvaise* habitude, la grosse paysanne finit par lui remettre sa fourchette sur la table en lui disant : « Mais je n'en finirais pas s'il me fallait comme ça changer de fourchette à chaque plat. »

De francs et bons rires accueillirent la naïve boutade de la paysanne[1].

22. — On parle de cent mille francs que la duchesse et son fils auraient donnés aux pauvres de Paris, à l'occasion de la mort du duc. C'est fâcheux qu'il n'en meurt pas un comme cela chaque semaine. Comme on le voit, la duchesse et son fils n'oublient pas que la fortune, déjà fort grande, il est vrai, de Rafaele Ferrari, leur mari et père, est devenue colossale grâce à ses opérations des chemins de fer français.

23. — On vient de me dire qu'au bas de la rue de la Montagne Sainte-Geneviève, tout à fait au bas, des ouvriers, en ouvrant une tranchée, ont récemment mis

[1] Le fils du duc de Galliera aime étonnamment les sciences. Il passe pour avoir facilité à l'un des Carpentier l'achat important de la fameuse maison Rumkorff, de la rue Champollion, n° 1. Mais il aime également les lettres, car il enseigna l'histoire à l'école des Hautes études sous le nom de Philippe Ferrari. Un professeur archimillionnaire, ça se voit rarement !

à jour un four en brique à côté duquel se rencontrèrent de très variés spécimens de poteries romaines. Il y a environ vingt-cinq ans, on trouva toute une fabrique de poteries romaines en creusant les fondations de nouvelles maisons rues Soufflot et Gay-Lussac. Je me rappelle fort bien cette découverte qui attira l'attention des quelques archéologues du temps. C'était juste à l'endroit où s'élevaient, avant leur démolition, certains chétifs immeubles de la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel qui enserraient l'hôtel seigneurial, connu sous le nom d'hôtel : Marie Stuart.

1877

1er Janvier. — Etrennes peu communes. On lit dans le *Siècle* de ce jour, 1er janvier : « M. Philippe de Ferrari, professeur de langues au collège Chaptal, fils de M. le duc de Galliera, a remis 20.000 fr. à M. Greppo, président du comité organisé pour les familles des condamnés politiques. »

Pas banal, ce professeur de langues, qui, dans ses économies, trouve de quoi donner des étrennes de 20.000 fr.

4. — Ouvrons notre obituaire, hélas c'est toujours à recommencer. Hier est mort Henri Monnier, le fameux acteur, le caricaturiste, l'écrivain humoristique, l'auteur de la pièce : *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*, dont il jouait le personnage d'une façon si curieuse au théâtre de l'Odéon. Vers 1851, quand je finissais ma licence, quelles bonnes soirées il fit passer à notre bande d'étudiants ; c'était du délire au parterre quand, au moment où on lui offrait un sabre d'honneur, il disait : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie ; je m'en servirai pour soutenir nos institutions et au besoin pour les combattre. » Et quand on venait lui annoncer qu'il était nommé ministre des fourrages, quel admirable jeu de physionomie sur ce

masque, ressemblant un peu à celui de M. Thiers, et quel accès de folle joie dans toute la salle !

10. — Mort de mon bien aimé père dans sa soixante-douzième année. Il était né le 9e jour de Floréal an XIII (28 avril 1805).

21. — J'ai lu aujourd'hui, dans le *Dix-neuvième Siècle*, un article bien curieux d'About sur la vie d'un modèle qui vient de mourir, sans parents, dans l'une des plus affreuses rues de notre Ve arrondissement, la rue *Gracieuse*. Elle pouvait l'être au moyen âge, mais aujourd'hui ! Donc, au no 29 de cette rue si peu gracieuse vient de rendre l'âme, à 80 ans, Alix Duboscq, dont la beauté, il y a quarante ans, était renommée parmi les peintres et les sculpteurs. Nul n'était mieux proportionné. Tous ses membres avaient la mensuration que l'art exige. Il savait, du reste, admirablement poser, car il avait été éduqué par les grands peintres et sculpteurs du siècle devant lesquels il avait posé dès l'âge de cinq ans. Comme il était enfant naturel et ne s'était pas marié, il mourut isolé. Son logeur prit sur lui d'envoyer des lettres de faire part en son nom et en celui de deux grands artistes, Guillaume et Crauk, dont il avait trouvé des lettres dans les papiers du défunt. Le service se fit à Saint-Médard, le 17 courant, mais personne ne vint sauf M. Crauk, qui reçut seul sa lettre à temps.

Si les étudiants de l'Ecole des beaux-arts eussent pu être prévenus et eussent connu ce que Duboscq avait fait pour eux, ils auraient déserté leurs ateliers de la rue Bonaparte et seraient tous accourus à Saint-Médard. About nous apprend en effet que le vieux modèle a laissé ses économies, soit deux cent mille francs ! ! à l'Institut de France, pour les intérêts être

distribués chaque année aux jeunes peintres et sculpteurs reçus en loge, lors du grand prix de Rome. Il avait, le brave homme, remarqué que les logistes étaient très malheureux, qu'ils se privaient souvent de manger pour se payer des modèles.

Comment Duboscq a-t-il pu amasser deux cent mille francs avec ses gains de pose ? C'est incompréhensible, mais cela s'explique. Toujours il était employé et jamais il ne perdait un moment. La séance était-elle fixée pour huit heures du matin, dans tel atelier, quoique l'artiste ne fût pas arrivé, lui se mettait tout nu et allait dans ce simple appareil lui ouvrir la porte, quand il entendait ses pas : « Vous savez, lui disait-il, la séance est commencée depuis un quart d'heure... depuis une demi-heure. » Jamais en outre il ne faisait le moindre crédit.

Ajoutez à cela qu'il ne dépensait presque rien pour sa nourriture et son entretien. Il vivait comme un pauvre ouvrier [1].

15 Février 1877. — Hier, à cinq heures, est mort le général Changarnier, né à Autun le 26 avril 1793.

Il fut très bon général, mais très mauvais prophète, car le 3 juin 1852 il dit à l'Assemblée, tremblant pour sa sécurité : « Pour inaugurer l'ère des Césars, on ne trouvera ni un bataillon, ni une compagnie, ni une escouade. . Mandataires du peuple, délibérez en paix. » Et le 2 décembre suivant la Chambre était prise,

[1] Sous le voile de l'anonyme a paru, en 1900, un volume intitulé : *Soixante ans dans les ateliers — Duboscq, modèle.* C'est une merveilleuse chevauchée à travers l'art pendant soixante ans, une gerbe d'impressions et de souvenirs groupés autour de la figure rustique du modèle Duboscq. Je suis parvenu à savoir que cette belle étude était due à la femme du sculpteur Crauk. Je m'empresse d'être indiscret.

comme dans une ratière, non point par un bataillon, ni une compagnie, ni une escouade, mais par une armée tout entière.

17. — Aujourd'hui, à midi, obsèques du général Changarnier aux Invalides ; le corbillard fut, jusqu'à la grille de la grande cour, suivi par le maréchal de Mac-Mahon. Grand étonnement du public, car le chef de l'Etat ne se dérange jamais. Mais le Maréchal s'était rappelé qu'il avait été l'aide de camp du général et que cette circonstance lui faisait presqu'un devoir de déroger à l'étiquette.

18. — Une crise désolante affecte l'industrie du tissage de soie à Lyon. Les ouvriers souffrent beaucoup. Pour subvenir à leurs besoins, la Maréchale va donner, le 27, un grand bal de bienfaisance. Elle s'est déjà commandé, à Lyon, une superbe robe de soie brochée qu'elle inaugurera à ce bal.

16 Mars 1877. — L'*Officiel* du 14 contient la nomination, dans la Légion d'honneur, de M. Larousse, secrétaire du Parquet depuis 30 ans. Le Parquet a été par lui organisé d'une façon merveilleuse. Quand on dit à un inculpé : « On va vous conduire chez Larousse, » il se trouve presque mal. Il se figure en effet qu'on va le livrer aux plus cruelles tortures de la police, appelée *la rousse* dans l'argot de Paris.

21. — Je parcours avec la plus grande joie le nouveau boulevard Henri IV dont la double perspective est fort belle : la colonne de la Bastille d'un côté et de l'autre le Panthéon.

22. – Mme veuve Buignet, la veuve du savant pro-

fesseur de l'école de pharmacie, vient de fonder un prix annuel de quinze cents francs pour le meilleur mémoire sur la physique et la chimie appliquées à la médecine.

Je n'ai jamais connu de meilleure femme plus affable pour tout le monde, d'épouse plus attachée au souvenir et à la mémoire de son mari.

Tous les jours, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige, elle vient au Père-Lachaise pleurer et prier sur sa tombe.

Tous les employés si nombreux du cimetière ont pour elle la plus grande vénération.

C'est la fille de M. Hallays-Dabot, l'ancien chef d'institution de la place de l'Estrapade, au quartier latin.

24. — Au Quartier, grandes démolitions pour agrandir la *Clinique* qui se trouve en face de l'Ecole de médecine. Ces démolitions s'étendent de la rue Racine à la rue de l'Ecole de médecine. Elles ont eu l'avantage de dégager l'énorme construction où se trouvait autrefois le réfectoire des moines Cordeliers. C'est dans ce réfectoire, asile de l'ancien club des Cordeliers, que se trouve actuellement le fameux musée Dupuytren, dont la visite est recommandée, en province, par les papas prudents, à leurs fils partant pour Paris.

31. — Le président de la République et Madame la Maréchale ont, hier vendredi-saint, fait dire un office dans la chapelle de l'Elysée. Mgr Mermillod, évêque de Genève a prêché la Passion. Quant aux autres offices de la semaine sainte, le Président et sa femme les ont suivis à Sainte-Clotilde, leur paroisse, car l'hôtel du Maréchal est rue Las-Cases.

15 Avril 1877. — M. Thiers, né le 15 avril 1897, entre aujourd'hui 15 avril dans sa quatre-vingtième année.

24. — L'empereur du Brésil est venu à Paris pour s'instruire. Affamé de science, il veut tout voir ; ainsi, hier, après avoir visité, dans la rue de l'Ecole de médecine, la maison de Marat qu'on démolit en ce moment, il est allé à l'Hôtel-Dieu, vers neuf heures du matin. Il voulut assister au cours de M. Germain Sée, qui faisait sa leçon à l'amphithéâtre de l'hôpital. A son entrée, tous les élèves se sont levés respectueusement. Le professeur n'a nullement interrompu son cours et s'est contenté de dire : « Nous comptons un savant de plus. »

— Hier, à l'Odéon, magnifique reprise de *Mauprat*. Le 28 novembre 1853, l'Odéon donnait *Mauprat*, pièce de George Sand, tirée de son extraordinaire roman.

Le directeur de l'Odéon, Duquesnel, la reprend aujourd'hui d'une façon superbe. Les décors sont aussi beaux que les costumes et les acteurs sont de premier choix ; ainsi notamment Marais joue le rôle de Bernard de Mauprat.

C'est un homme de goût du reste que ce Duquesnel, un homme qui a fait de très bonnes études littéraires et juridiques. Nous avons préparé ensemble nos examens de licence.

28. — Il est parmi les étudiants quelques forcenés qui n'admettent pas d'opinions contraires aux leurs. M. Saint-René Taillandier, professeur d'éloquence française à la Sorbonne, membre de l'Académie française, homme considérable, qui a certes le droit de dire sa pensée, vient d'encourir les malédictions de quelques étudiants révolutionnaires, parce qu'il a dit

que certains hommes de la Terreur n'étaient pas pré cisément de petits saints.

Ces messieurs sont venus à son cours et l'ont forcé, par leur tapage, à se retirer. C'est une mauvaise journée pour le Quartier. Du reste elle avait bien mal commencé. Ce matin, un étudiant en pharmacie s'était suicidé aux pieds de sa maîtresse en avalant de l'acide prussique, et un cercueil avait dégringolé d'un corbillard au moment où il traversait le boulevard Saint-Michel.

2 Mai 1877. — A la sortie du cours de M. Pajou, professeur à la Faculté de médecine, les mêmes étudiants sont allés à la Sorbonne, pour faire du tapage au cours de M. Saint-René Taillandier [1], mais celui-ci, pour se remettre de son émotion, s'était octroyé un petit congé. Fort attrapés, ces messieurs se sont dirigés du côté de la rue de Vaugirard pour conspuer l'Université catholique qui s'est laissé conspuer sans mot dire ni maudire. Attrapés une seconde fois, et non assouvis, ils sont allés rue Lhomond, ancienne rue des Postes, devant l'établissement des Jésuites. Là, cris, vociférations, hurlements ; bref, arrestation, par les gardiens de la paix, de trois manifestants par trop vociférants.

4. — Deux *étudiants* ont comparu devant la police correctionnelle pour leur conduite dans les troubles Saint-René Taillandier ; l'un était .. *journaliste !* l'autre... *journalier !* Quinze jours de prison.

5. — Les révolutionnaires du Quartier, furieux des

[1] M. Saint René Taillandier publia plus tard son cours, si agité, sous le titre *Les Renégats de 1789.*

quinze jours octroyés au *journaliste* et au *journalier*, se sont rassemblés à la salle des Ecoles, rue d'Arras, et ont voté un vœu pour l'expulsion des Jésuites. Ah ! ces chançards de Jésuites ! ils écopent toujours ! tout cela parce que M. Saint-René n'a pas dit que Marat était un mouton ou plutôt parce qu'il a dit que c'était un mouton enragé.

6. — Avant-hier, le cours de M. Saint-René Taillandier a pu se faire sans encombre. Les étudiants n'avaient pu entrer qu'avec leurs cartes ; ni *journalistes* ni *journaliers* cette fois ; tous véritables étudiants. Le professeur a été très, très applaudi.

7. — Couru au Salon pour voir les peintures. Tout le monde vient admirer le portrait de M. Thiers par Bonnat. L'ex-Président est en redingote noire ; je préfère la redingote marron du tableau de Mlle Nelly Jacquemart; j'aime mieux aussi son ancienne mine guillerette. Bonnat l'a fait soucieux, triste comme quelqu'un qui vient de perdre une bonne place, mais en même temps dédaigneux, car la lèvre inférieure s'allonge légèrement sur la lèvre supérieure et ses yeux perçant à travers des lunettes, en très légère monture d'acier, expriment le plus profond mépris pour ceux qui le contemplent. Il a un beau petit toupet de cheveux bien blancs, bien argentés, et en guise de favoris deux légères pattes de lapin qui donnent une grande distinction au facies. Avec tout cela de belles rides creusées par l'âge et les soucis d'une longue existence.

8. — Dom Pedro, l'empereur du Brésil, s'est payé la fantaisie de venir voir passer des examens à l'école des Mines. Il a fait des compliments aux élèves reçus.

19. — M. de Broglie est nommé chef du cabinet et M. de Fortou ministre de l'intérieur. La Chambre est prorogée pour un mois.

31. — *La vie de sainte Geneviève*, par Puvis de Chavannes, a été marouflée sur les parois droites du Panthéon. Elle produit une impression magnifique grâce au merveilleux paysage ; mais le peintre a conservé les incorrections anatomiques. Sainte Geneviève, enfant, a toujours le bras gros comme une cuisse. Après ! c'est peut-être un effet du grand art que nous autres bons bourgeois ne pouvons comprendre ! Si nous hasardons une timide observation, les *artisses* prennent leur air méprisant pour nous faire rentrer sous terre.

5 Juin 1877. — Hier, à la Comédie-Française, première représentation du *Marquis de Villemer*, joué avec tant de succès à l'Odéon. A cette occasion la statue assise de George Sand a été placée au Théâtre-Français dans un grand couloir.

L'hommage me semble excessif.

La statue était toute ornée de fleurs.

16. — M. de Fortou s'est présenté devant la Chambre, qui se réunissait après sa prorogation d'un mois, et lui annonça que le Président avait l'intention, après avis du Sénat, de la dissoudre.

Ayant eu l'occasion de parler de l'Assemblée nationale de 1871, il l'appela la *libératrice du territoire*. A ce moment tous les députés de la gauche se levèrent et, se tournant vers M. Thiers, s'écrièrent : « le voilà le libérateur du territoire. »

19. — 363 députés ont voté un blâme contre le

gouvernement et la politique depuis le 16 mai. Voilà qui devient grave et jette le trouble dans tous les esprits.

21 Juillet 1877. — Deux demoiselles Danton, qu'on dit être petites-filles du conventionnel, se sont mariées à la mairie du 6ᵉ, l'une avec un officier, M. Ségonne, capitaine de chasseurs à pied, l'autre avec mon jeune confrère, Louis Brossard.

25. — L'Hôtel-Dieu, devant être démoli, le corps de M. de Monthyon, qui reposait près de sa statue, dans le grand vestibule de l'hôpital, vient d'être transporté à Saint-Julien-le-Pauvre. Cette vieille et admirable basilique romane est une dépendance de l'Hôtel-Dieu, située de l'autre côté du petit bras de la Seine, non loin de la rue Saint-Jacques.

2 Août 1877. — Aujourd'hui, place du Parvis, très curieux spectacle. Sur de nombreux brancards des infirmiers transportent les malades dans le nouvel Hôtel-Dieu. Ce serait prudent de mettre des chiens à l'entrée pour empêcher les rats de l'ancien hôpital d'y venir élire domicile. Il y en a, paraît-il, d'énormes, de monstrueux.

4 Septembre 1877. — Quoiqu'à Chaville, nous apprenons très rapidement une nouvelle qui fait beaucoup d'impression. M. Thiers est mort hier, à Saint-Germain, vers six heures du soir ; il était venu, avec Mᵐᵉ Thiers, pour passer quelques jours de villégiature.

8. — Service de M. Thiers à Notre-Dame-de-Lorette

et sépulture au Père-Lachaise dans la modeste chapelle de la famille Dosne[1].

24. — Hier, mort du fameux astronome Leverrier, directeur de l'Observatoire. Il y a quelques jours, songeant qu'il succomberait certainement à la cruelle maladie, qui le retenait depuis longtemps chez lui, et souffrant davantage, il dit à son domestique : « Allez me chercher M. le curé. » Le domestique alla chercher le curé de Saint-Sulpice, car dans le quartier du Luxembourg, M. le curé, *c'est M. le curé de Saint-Sulpice.* Le voyant arriver, M. Leverrier ne fit aucune observation et se confessa à lui ; puis quand il eut fini, il lui dit : « M. le curé, je veux recevoir les derniers sacrements, mais pour cet office je me réserve les bons soins de M. le curé de Saint-Jacques qui est mon curé, puisque je demeure à l'Observatoire. C'est de bon ordre, il me semble, ne trouvez-vous pas que je doive m'adresser à mon curé ? »

M. le curé de Saint-Sulpice l'approuva et lui dit : « Vous donnez le bon exemple. »

Le souvenir du savant baron Cauchy, qui était mort très chrétiennement, comme il avait vécu du reste, eut une grande influence sur M. Leverrier. Il disait : « *Je suis la tradition du vénéré Cauchy.* »

Il découvrit sa planète *Neptune* non pas, au moyen de sa lunette, mais au moyen de sa plume et grâce à de surprenants calculs. Il s'était abîmé l'estomac à force de travailler. C'était sans doute bien dommageable pour lui, mais cela l'était aussi pour les autres, car la souffrance lui avait aigri le caractère. A l'Observatoire, il faisait souffrir tout le monde : les

[1] Depuis le corps de M. Thiers a été transporté dans un splendide tombeau, près de la chapelle du cimetière.

simples employés aussi bien que les gros savants du bureau des longitudes. Il dut donner sa démission. Le doux et savant Delaunay le remplaça, mais quand celui-ci se fut noyé aux bains de mer, M. Leverrier fut remis à la tête de l'Observatoire par M. Thiers. Les savants étrangers se scandalisaient de ne pas voir M. Leverrier à la tête de l'Observatoire.

12 Octobre 1877. — Retour de la campagne, de Chaville. Promenade sur le nouveau boulevard Saint-Germain. Il marche, il marche. Il a éventré la rue des Saints-Pères. Il en a même jeté bas le n° 48, sans respect pour le berceau de Saint-Simon, le grand annaliste grincheux.

13. — Les constructions du vieil Hôtel-Dieu sont complètement démolies. Par suite, la façade de Notre-Dame est entièrement dégagée du côté de la Seine. En passant sur le pont Saint-Michel, au soleil couchant, je jouis de l'aspect grandiose de cette façade. Le spectacle en est vraiment magnifique. Les motifs d'architecture et de sculpture apparaissent avec une netteté admirable et merveilleusement colorés en rose.

Le grand défaut de l'énorme portail, sans terrasse, sans ses anciennes marches qui le relevaient autrefois, ne s'aperçoit nullement sur le pont Saint-Michel, parce que la base extrême de ce portail est cachée derrière les parapets des quais. L'œuvre du vieux maçon parisien se révèle enfin dans toute sa beauté.

16. — Le Maréchal ayant, avec l'avis du Sénat, dissous la Chambre, des élections nouvelles eurent lieu dimanche dernier, 14 octobre. Les 363 députés qui ont voté un blâme contre la politique du 16 mai ont presque tous été renommés. En général les élec-

tions se sont faites dans un sens tout à fait démocratique, si bien que beaucoup de gens sont pris d'une folle terreur.

Dans notre cinquième, Louis Blanc a été nommé; dans le sixième, c'est Denfert-Rochereau, le défenseur de Belfort.

2 *Novembre 1877*. — Nous avons dans le Quartier un artiste d'un genre tout particulier, qui vient d'être nommé *officier d'Académie*, pour services rendus à l'instruction publique; c'est Jules Talrich, le modeleur d'anatomie de la Faculté de médecine. A la porte de sa maison est suspendue une grande vitrine dans laquelle se trouve des *effigies* de cire qui font mon bonheur. Talrich travaille dans la cire. Il fait des têtes de cire pour les coiffeurs, des saints de cire pour les églises. Mais Talrich crée surtout des pièces anatomiques remarquables dont quelques-unes se trouvent au musée Dupuytren. Cet excellent artiste vient donc d'être nommé *officier d'Académie* pour services rendus à l'instruction publique, mais le décret de nomination aurait pu ajouter : et à l'instruction criminelle. Il n'y a pas bien longtemps, à propos d'un crime dont on ne pouvait connaître l'auteur, comme il fallait de toute nécessité inhumer la victime, Talrich fut chargé d'en reproduire les traits [1].

20. — Le ministère de Broglie est obligé de se

[1] Le poignant intérêt de l'horrible drame de Xavier de Montépin : *l'Homme aux figures de cire* provient du talent supposé d'un artiste. émule de Talrich, qui reproduit en cire le portrait d'une personne assassinée. L'assassin présumé, qui nie, est placé tout à coup devant la figure de cire. Il s'affale en reconnaissant sa victime et crie : *Miséricorde, miséricorde.*

retirer en présence de l'esprit du Sénat qui se rapproche de plus en plus de celui de la Chambre.

On dit que le Maréchal veut absolument donner sa démission.

14 Décembre 1877. — Le Maréchal voulait donner sa démission, mais il n'a pas persisté dans ses intentions grâce aux affectueux conseils de M. Grévy. Il a en conséquence chargé M. Dufaure de former un ministère. Le choix de M. Dufaure, qui a des idées libérales, mais non révolutionnaires, tranquillise les esprits.

20. — Dans l'horrible rue Champollion est mort hier, au n° 15, un homme de grande valeur, M. Ruhmkorff, l'inventeur de la fameuse bobine. Il avait installé ses ateliers dans les vastes et vieux appartements de ce n° 15 ; c'était un Allemand, sans doute, mais un Allemand hanovrien, qu'en 1870 le gouvernement français ne força pas à quitter Paris. M. Ruhmkorff s'était complètement formé à Paris, dans les ateliers de l'ingénieur Chevalier, au Pont-Neuf, où il resta fort longtemps comme ouvrier. Ses obsèques ont eu lieu à la chapelle évangélique de la rue Tournefort et son inhumation s'est faite au cimetière Montparnasse. Il y a huit jours il avait perdu son gendre et, comme il était déjà âgé de 74 ans, l'émotion amena très probablement sa mort. On le voyait très souvent dans la rue ; il avait une belle figure sans un poil de barbe et une tête carrée ; sa tête seule était restée allemande.

23. — Aujourd'hui dimanche, un millier d'étudiants en droit se met en marche pour aller déposer une couronne sur la tombe de M. Thiers. Autour de cette couronne sont inscrits les mots : *au libérateur du territoire.*

C'est évidemment pour honorer le ***libérateur***, mais c'est aussi pour faire pièce à l'ancienne Assemblée nationale qui prétendait être seule la ***libératrice***. Enfin M. Thiers et l'Assemblée y ont contribué, tous les deux et moi aussi qui ai payé des excédents d'impositions et en paierai bien d'autres.

25. — Mon église de Saint-Séverin s'embellit chaque jour de vitraux superbes, dont lui font cadeau les paroissiens et surtout les paroissiennes. C'est ainsi que Mlle Alexandrine Turin, tante de mes enfants, a offert le vitrail de la chapelle Sainte-Geneviève, en mémoire de sa mère, Mme Geneviève Barrault. Mlle Geneviève Breton, la petite-fille de M. Hachette, devait le donner, mais Mlle Turin a intrigué auprès de M. le curé pour la supplanter en disant que Mlle Geneviève Breton, étant jeune, pouvait attendre. Mlle Geneviève Breton, qui est bonne fille, n'a trop rien dit ; mais probablement qu'elle n'en pense pas moins.

Le dernier vitrail inauguré a été payé par les enfants de la paroisse qui ont fourragé dans leurs petites bourses et dans celles plus grandes de leurs mamans. Il est placé au commencement de la nef latérale de droite ; on y voit le Christ au milieu des enfants du Quartier qu'on reconnaît tous avec joie et bonheur. Une aimable maman, charmante, distinguée au possible (le respect ne me permet pas d'en dire davantage) présente au Christ son joli petit garçon. Derrière elle, surgit la tête d'un architecte que tout Paris connait. Le peintre verrier, Hirsch, a su donner une expression toute particulière à cette tête qui vous regarde, vous suit des yeux et semble vous sourire quand on l'a reconnue. Dans cinquante ans cette tête, à la tignasse mérovingienne, passera pour celle d'un

saint, bien en cour auprès de Dieu. Il sera honoré comme tel et saint Pierre sera bien forcé alors d'ouvrir la porte à l'architecte de l'Opéra [1].

[1] En écrivant ce badinage, en 1877, j'étais loin de m'attendre à la mort de l'enfant et à celle du père, non pas cinquante ans, mais à peine vingt ans après ; humbles hommages à la mère inconsolable, à la veuve du grand architecte Garnier.

1878

5 Janvier. — Notre confrère Mathieu, avocat de grand renom, l'un des anciens familiers de la petite cour de l'Impératrice, est mort hier dans son cabinet en parlant d'affaires avec un de ses confrères. Quelle chose terrible de mourir ainsi sans avoir le temps de se reconnaître. Que Dieu me préserve de pareille mort ! Heureusement M. Mathieu était un très honnête homme.

9. — Les journaux annoncent la mort de Victor-Emmanuel, roi d'Italie.

10. — La maréchale de Mac-Mahon et sa fille ont profité de la neuvaine de Sainte-Geneviève pour venir prier au tombeau de la sainte. Les reporters vont se précipiter à Saint-Etienne-du-Mont pour s'informer si elle n'y aurait pas mis un cierge (elle en est bien capable, la vieille cléricale !) et, si elle en a mis un, pour savoir s'il a bien brûlé.

13. — Le maréchal Canrobert, chargé de représenter le gouvernement français aux funérailles du roi d'Italie, est parti hier avec une suite nombreuse d'officiers, parmi lesquels se trouve Patrice, le fils aîné du Président.

— Un froid très vif a surpris les Parisiens ; plus de dix sont tombés inanimés dans les rues et sont morts sur place. C'est bien dur en ce moment de passer les ponts pour aller au Palais et surtout d'en revenir après avoir plaidé.

8 Février 1878. - Mort de Claude Bernard au nº 60 de la rue des Ecoles.

10. — De ma fenêtre, rue de la Sorbonne, je vois se développer dans toute leur magnificence les obsèques de Claude Bernard. Toute la Faculté de médecine en grand costume, tous les étudiants, sur deux rangs, accompagnent le corps ; puis vient une foule énorme.

Une personne du quartier me dit : « C'est un grand savant, sans doute, mais un cruel ; combien a-t-il sacrifié de pauvres bêtes pour lire dans leur corps ! » En effet, Claude Bernard a beaucoup étudié le corps des chiens auxquels il était malheureusement obligé d'infliger des tortures.

L'Institut était aussi représenté à ses obsèques, car il était membre de l'Académie des sciences et même de l'Académie française.

L'immense cortège s'engouffra à Saint-Sulpice. Ce cher Saint-Séverin a été délaissé, probablement parce qu'il n'est pas assez grand ; notre curé va bien sûr en attraper la jaunisse, non certes pas à cause du profit manqué, car il est fort désintéressé, mais parce que sa belle église, rafistolée par lui, n'aura pas eu l'honneur de recevoir les plus grands personnages de Paris.

22. — Le cardinal Pecci, ancien nonce à Bruxelles, a été nommé pape en remplacement de Pie IX, décédé. Il a pris le nom de Léon ; c'est le treizième du nom.

1er Mars 1878. — A propos de la mort du célèbre *Claude Bernard*, on m'apprend une singularité de l'histoire du Quartier. Sous le règne de Louis XIII, il y eut un pauvre prêtre, nommé aussi *Claude Bernard* qui, en l'honneur des trente-trois années du Christ, fonda le *Collège des trente-trois écoliers*, sur le penchant de la montagne Sainte-Geneviève. C'était un homme d'une immense charité; il s'occupait de toutes les œuvres de miséricorde et conduisait notamment les condamnés au gibet.

Richelieu lui fit demander ce qu'il désirait pour ses œuvres : — « Oh ! répondit Claude Bernard, je voudrais bien que son Eminence fit restaurer le plancher de la charette sur laquelle je conduis mes condamnés au supplice. Ils n'écoutent pas bien mes instructions, tellement ils ont peur de passer à travers les trous. »

5. — Pour le Mardi gras, nous avons cette année autre chose que des crêpes; nous possédons une *Estudiantina* espagnole, c'est-à-dire une société musicale composée de soixante-quatre garçons assez distingués qui sont venus au Quartier jouer de la guitare, de la flûte, du violon et surtout des castagnettes.

Ils sont arrivés samedi et dès dimanche matin ils sont allés donner des aubades aux doyens de la Faculté de droit et de médecine Ils sont bruns, élancés et portent fort bien un joli costume de velours noir, composé d'un justaucorps, d'une culotte, de bas de soie noirs et d'un bicorne sur lequel est fixée en sautoir une cuillère d'ivoire ; c'est le costume des étudiants de Salamanque au XVIe siècle. Ils ont passé sous mes fenêtres de la rue des Ecoles, entourés de toute l'*estudiantina* parisienne, masculine et féminine. Un bal monstre aura lieu à Bullier. Candides nymphes

du quartier latin, prenez garde à vos cœurs. Au Luxembourg les enfants dansent des fandangos échevelés.

27. — Dans une séance récente, le Conseil municipal a voté une somme de 1,000 fr. pour contribuer à l'érection d'une statue à Claude Bernard, dans le petit square du Collège de France. Un conseiller s'est élevé avec beaucoup de force contre le projet d'allocation parce que Claude Bernard n'était point collectiviste ! ! Pendant longtemps les matérialistes aimaient à faire supposer que Claude Bernard était de leur bord, qu'il cherchait, sans la trouver, l'âme au bout du scalpel, mais ils sont obligés aujourd'hui d'abandonner cette prétention entièrement fausse Claude Bernard fut élevé très chrétiennement ; il fut même enfant de chœur du cardinal-archevêque de Bordeaux, Mgr Donnet, alors que celui-ci était curé de Villefranche-sur-Saône. Il conserva toujours ses idées religieuses.

Le Père Didon, qui a suivi les leçons de physiologie de Claude Bernard, déclare qu'un jour celui-ci lui dit en propres termes : « Oh ! mon Père, combien j'eusse été peiné si ma science avait pu en quoi que ce soit gêner ou combattre notre foi ! Jamais je n'eus l'intention de porter à la religion la moindre atteinte. »

11 Avril 1878. — M. Dufaure, président du conseil des ministres, vient de perdre sa femme. Ses deux fils, Gabriel et Amédée conduisaient le deuil. M. Dufaure, qui commence déjà à être bien vieux, n'a pu assister à l'enterrement. Il va sur 80 ans.

27. — Entrée en religion, chez les Dames de Sion, rue Notre-Dame-des-Champs, de Mlle Prévost-Paradol, la fille du fameux publiciste, ambassadeur de France,

qui se suicida à New-York. Où, si ce n'est au couvent, peut donc se réfugier une jeune fille, qui n'a aucun goût pour le mariage, dont le chagrin est intense et la vie pour ainsi dire brisée ?

1er Mai 1878. — Ouverture, à une heure, de l'Exposition universelle par le maréchal de Mac-Mahon. Un coup de canon annonça cette ouverture. Si le Maréchal l'a ouverte, le bon Dieu l'a baptisée et bénie. Tous ces messieurs du cortège officiel ont été trempés jusqu'aux os.

Personne ne supposait que l'Exposition pût réussir si près de 1871, mais je crois, après un coup d'œil sur les constructions, qu'elle réussira au contraire fort bien. Elle s'étend sur le Champ-de-Mars et le Trocadéro. M. Davioud, dont les enfants fréquentent la paroisse Saint-Séverin avec les miens, a élevé un monument fort original sur le Trocadéro au prix d'énormes efforts ! Car le sol fut, il y a longtemps, creusé pour en retirer des matériaux. Une immense salle de concert a été ménagée dans ce nouveau palais et deux tours très curieuses le dominent.

10. — Mort de M. Valette, savant professeur de l'Ecole de droit, trop savant même, car les jeunes étudiants de licence suivaient difficilement son enseignement, tandis que celui terre à terre de son ami et collègue Bugnet étaient parfaitement compris. Il était excellent professeur pour les étudiants de doctorat.

Homme fort religieux, honnête homme dans toute l'acception du mot, il faisait partie de l'Assemblée nationale, lorsqu'au 2 décembre les membres de cette assemblée furent en grande partie enfermés à la caserne du quai d'Orsay. Il vint pour partager leur sort ; le chef du poste ne voulait pas admettre ce pri-

sonnier volontaire, mais M. Valette lui dit qu'il avait deux titres à être arrêté ; qu'il était en effet représentant du peuple et professeur de droit. On déféra à son désir.

Chaque dimanche M. Valette assistait avec beaucoup de piété à la messe de Saint-Etienne-du-Mont, sa paroisse.

Lundi dernier 6 mai, son cours terminé, il se sentit mal à l'aise ; il envoya chercher le curé de Saint-Etienne-du-Mont et fit viser son passe-port et ce avec le plus grand calme. Il ne craignait nullement la mort ainsi qu'il le montra du reste en 1848. Pendant les combats de juin, il se tenait en effet avec ses insignes de représentant du peuple à côté du général Damesme. La place était dangereuse, car le général y fut blessé à mort.

13. — Obsèques de M. Valette à Saint-Etienne-du-Mont et enterrement à Montparnasse. Quatre étudiants portaient des couronnes ; l'un deux prononça un touchant adieu sur le bord de la tombe.

14. — Celui de ses titres, auquel M. Valette tenait peut-être le plus, était celui de président de la Société protectrice des animaux. Il prenait très au sérieux ses devoirs. Après son déjeuner, il arpentait, pour faire sa digestion, le trottoir de la rue Saint-Jacques et celui de l'Ecole de droit. Le long de ce trottoir se trouve une station de voitures que notre président surveillait du coin de l'œil. Voyait-il quelqu'un s'acheminer vers les dernières voitures, il s'avançait dignement vers lui et lui disait : « Monsieur, ne feriez-vous pas mieux de prendre l'une des premières voitures ; c'est votre intérêt, car les chevaux reposés vous conduiront plus vite. Les pauvres bêtes, plus

récemment arrivées ne souffriront pas, car elles auront le temps de se remettre de leurs fatigues. »

Tout le monde profitait de l'observation faite avec amabilité et courtoisie par ce grand vieillard décoré de la *rosette*, et M. Valette était fort content ; il avait le droit de l'être, car il avait accompli un acte de délicate bonté.

29. — Un bon point, même deux bons points au Conseil municipal. Il vient de faire acheter les vieilles constructions et le jardin d'un couvent qui recouvre la portion des Arènes, non encore explorée, c'est-à-dire la portion orientale. Si au commencement de 1870 le Conseil municipal de l'Empire eût agi ainsi, Paris possèderait, dans presque toute son ampleur, un superbe monument romain.

30. — Aujourd'hui, 30 mai 1878, ont été ouvertes les fenêtres, toujours fermées, de l'appartement où est mort Voltaire le 30 mai 1778. Il se trouve au premier étage de la maison située au coin du quai Voltaire et de la rue de Beaune, côté des numéros impairs.[1] Cette maison appartint longtemps et appartient très probablement encore à la famille du marquis de Villette.

31. — Au théâtre de la Gaîté grande manifestation pour le centenaire de Voltaire. Victor Hugo l'avait organisée et avait mis des places nombreuses à la disposition des étudiants. Messieurs les étudiants, ou plutôt quelques étudiants extravagants, ou plutôt encore des pseudo-étudiants, sont arrivés avec une bannière où on voyait ces mots :

LES ECOLES — 30 MAI 1878

ECRASONS L'INFAME

(1) Aujourd'hui il est occupé par un locataire.

C'est-à-dire écrasons le Christ.

Ce n'était pas le moment de rappeler cette impiété *attribuée* à Voltaire.

Victor Hugo, sans avoir l'air d'y toucher, leur donna une petite leçon de convenance *conciliatrice*. Il dit, en effet, dans son discours, que le Christ et Voltaire étaient deux grands serviteurs de l'humanité ; que de la divine larme du Christ et du sourire de Voltaire était sortie la civilisation actuelle.

18 Juin 1878. — En 1873, quand la ville de Paris fit creuser, à deux pas de la rue Saint-Jacques, les fondations du marché de Port-Royal, M. Vacquer, architecte municipal, chargé de la surveillance des fouilles, trouva un cimetière gallo-romain. Les tombes fouillées donnèrent une ample moisson d'objets anciens, notamment ce joujou de petit parisien dont on a tant parlé : *un canard se prélassant dans un bateau de pierre très tendre et pouvant aller sur l'eau.* Le propriétaire voisin, M. Léon Loudain, eut récemment l'idée de fouiller à son tour dans son terrain, rue Nicole. Il mit au jour beaucoup de poussières humaines avec une foule de bracelets, d'épingles, de biberons en verre, de semelles de cuir encore percées de clous, de minuscules pièces de monnaies mises dans la bouche des morts pour payer le passage à Caron.

Ces fouilles émotionnent beaucoup les habitants de la rive gauche qui vont faire de nombreuses visites à l'antique nécropole de la rue Nicole.

5 Juillet 1878. — M. Loudain a donné aux savants du Quartier le régal d'une ouverture de tombe. En disant *régal*, j'emploie un mot bien impropre ; car à peine la tombe était-elle ouverte qu'une odeur

infecte se répandit dans l'air. Le squelette trouvé avait auprès de lui une foule de vases remplis de nauséabonds résidus de nourriture.

Ce cimetière de la rue Nicole est gallo-romain et non mérovingien comme ceux trouvés dans le voisinage de Saint-Germain-des-Prés et de l'Ecole polytechnique.

16. — Le jour de la fête du 14 juillet, l'entrée de l'Exposition était de 0 fr. 25. Il fallait apporter ses cinq sous. On a fait une recette d'environ 40.000 fr. 40.000 fr. de sous !

4 Août 1878. — A la distribution des prix de l'Ecole de droit, M. de Valroger, rapporteur des récompenses, a fait connaître que la veuve du fameux Rossi avait donné à l'Ecole de droit cent mille francs, dont le revenu doit servir à créer deux prix annuels.

Rossi, l'infortuné ministre du pape Pie IX, et, en cette qualité, assassiné par un fanatique révolutionnaire romain, a été professeur de droit constitutionnel à l'Ecole de droit de Paris. Il fut envoyé par le gouvernement français, comme ambassadeur près le Pape, dont il devint l'ami, le conseiller intime, puis ensuite le remarquable ministre. Sa veuve a voulu perpétuer, dans la Faculté de Paris, le souvenir d'un beau génie et, ce qui est encore mieux, rappeler l'amour que son mari portait à la France, sa seconde patrie.

27. — Mlle Marguerite Gidel, fille du proviseur de Henri IV, vient de passer la première partie de son baccalauréat ès lettres avec la note *très bien*. Elle n'a que 15 ans 1/2.

4 Septembre 1878. — Hier, mardi, un service de

bout de l'an a été dit à Notre-Dame pour l'âme de M. Thiers, mort le 3 septembre 1877. Mme Thiers, accompagnée de sa sœur, Mlle Dosne, est arrivée dans une voiture dont les lanternes allumées étaient entourées de crêpe. La cathédrale, ornée d'immenses draperies noires, était remplie de nombreux délégués qui, après l'office, se rendirent au cimetière du Père-Lachaise sur la tombe de M. Thiers. A la tête des délégations, marchaient des étudiants, porteurs d'une superbe couronne de violettes. M. Beurdeley, l'un d'eux, a dit à Mme Thiers : « Madame, la jeunesse de Paris vous offre cette couronne en souvenir du grand citoyen qui a libéré le territoire et fondé la République. »

9. — Hier, dimanche, 156.079 entrées à l'Exposition ! !

26. — La Municipalité parisienne est pleine d'esprit ; voulant faire disparaître le nom, par trop clérical, de la rue d'Enfer, elle l'a remplacé par celui de *Denfert*-Rochereau, le défenseur de Belfort. On fait des gorges-chaudes de ce changement bizarre. Nos spirituels édiles devaient s'y attendre dans un quartier aussi moqueur que celui des Ecoles.

Lundi 21 Octobre 1878. — Le canon des Invalides s'en est donné aujourd'hui à cœur joie, à une heure d'abord, vers trois heures ensuite.

22. — Le canon des Invalides annonçait hier le commencement et la fin de la cérémonie de distribution des récompenses aux exposants.

Le Maréchal était entouré du roi d'Espagne, du prince de Galles, du prince impérial d'Autriche, du

duc d'Aoste, du prince de Danemark. Devant cette constellation de princes ont défilé les soldats étrangers qui avaient fait la police de l'Exposition.

Le Maréchal a prononcé un discours dans lequel il a annoncé que l'armée était parfaitement reconstituée. Pendant ce temps, les Invalides tiraient le canon avec rage. On n'avait pas dû choisir les manchots.

23. — Il y eut hier, au palais de Versailles, une fête splendide donnée par le Maréchal aux princes étrangers qui avaient assisté à la distribution des récompenses. C'était magique. Les détails en sont racontés avec admiration par des personnes qui éternuent ou toussent à qui mieux mieux.

Les vestiaires étaient assez mal installés ou plutôt il y avait tant de monde qu'il fallait attendre deux heures avant d'avoir son pardessus. Beaucoup d'invités furent donc obligés de revenir à Paris sans paletots, avec leurs gilets en cœur... et en octobre !

Jusqu'à présent toutes les fêtes offertes par le Maréchal furent admirablement organisées grâce aux bons soins et au goût de la Maréchale, mais cette dernière fête n'était pas donnée chez elle ; elle n'a pu vraiment s'en occuper sérieusement, et puis il y avait une exubérance folle d'invitations pour ne mécontenter personne [1].

29. — Une vieille gloire du Quartier vient de mourir : Georges Cavalier, dit *Pipe en bois*, ancien

[1] Beaucoup de paletots naturellement furent perdus. Cette circonstance inspira à Cham une très amusante caricature. Un gamin est en arrêt devant une levrette qui a son paletot. « — Compliments, bichette, lui dit-il, nous avons notre paletot ! nous n'étions donc pas à la fête de Versailles. »

secrétaire de Gambetta. Il s'était fait nommer, pendant la Commune, *directeur des plantations de Paris*, probablement afin de ne pas faire le coup de feu ; pour ce il avait été condamné au bannissement ; mais, malade, il obtint la permission de venir mourir chez sa vieille mère.

4 Novembre 1878. — Aujourd'hui lundi, rentrée des cours et tribunaux. Après le discours du premier avocat général Charrins à la Cour de cassation, M. Dufaure, le garde des sceaux, est sorti au bras de notre bâtonnier, Me Bétolaud.

10. — Pendant la nuit, une bourrasque enleva le coq de Notre-Dame. On ne l'a pas retrouvé ; il est probablement tombé en Seine. Il était rempli de monnaie d'or, d'argent, de billon.

11. — Aujourd'hui, clôture dè l'Exposition.

30. — Les bâtiments noirs et horribles de l'Ecole pratique de médecine doivent être remplacés par de superbes constructions dont on va dans quelques jours poser la première pierre.

Une bonne nouvelle : au lieu de quatre-vingts tables de dissection il y en aura : cent quatre-vingts, de façon à disséquer proprement et sans encombrement.

C'est un encouragement pour nous de léguer nos corps à la Faculté.

5 Décembre 1878. - Hier, en grande cérémonie, avec accompagnement de robes universitaires de toutes les couleurs, pose de la première pierre de l'Ecole pratique par M. Bardoux, le ministre de l'instruction publique. Dans la pierre on a inséré, outre des pièces

de monnaie, une petite plaque de cuivre, sur laquelle se trouvent gravés ces mots :

« L'an 1878, le 4 décembre, M. le maréchal de « Mac-Mahon, duc de Magenta, étant président de « la République... M. Vulpian, doyen de la Faculté « de médecine, a été posée la première pierre de « l'Ecole pratique de médecine, reconstruite aux frais « de l'Etat et de la ville de Paris, sur l'emplacement « de l'église et du cloître des Cordeliers, fondés en « l'an 1230, par le roi saint Louis. »

Il n'y avait pas moyen d'approcher pour voir la cérémonie ; aussi les étudiants se trémoussaient-ils vivement et chantaient-ils la *Marseillaise* pour passer le temps ; tout cela n'allait pas sans quelques bourrades des sergents de ville. Prévenus enfin qu'ils pouvaient venir s'abriter sous l'énorme tente officielle, Messieurs les carabins s'envolèrent, comme une nuée compacte de joyeux pinsons, laissant la foule respirer un peu. Son Excellence Mgr Bardoux enfin bénit la pierre et termina ses bénédictions en disant : « Puissent ces murs nouveaux abriter toujours le même dévouement professionnel, le même esprit libéral qui a toujours été la grandeur et l'originalité de l'Ecole de Paris. »

Les étudiants ont fait une bruyante ovation à M. Bardoux et les ouvriers des futures constructions lui ont offert un beau bouquet.

1879

14 Janvier. — Samedi 11 est mort Auguste Préault, le sculpteur romantique, l'auteur de la Clémence Isaure, du Luxembourg. *Clémence Isaure*, à la figure étrange et tourmentée, se tortille en s'appuyant sur un tronc d'arbre creux. On trouve magnifique cette statue. Oh! pas moi. De Préault j'aime mieux le médaillon funéraire du *Silence* que l'on voit sur un tombeau au Père-Lachaise. Ce médaillon se compose d'une figure drapée et d'une main dont le doigt indicateur s'appuie sur la lèvre inférieure de la figure. On croit entendre murmurer ces mots: « Chut, passant, silence! paix au mort étendu à tes pieds [1]. »

20. — Fête de famille au Palais. On va tout à l'heure inaugurer la statue de Berryer dans la salle des Pas Perdus. Arrivé de bonne heure je m'assieds sur une des banquettes qui font face à la statue, quand Me Gambetta, en robe, vient s'asseoir tout à côté de moi. Nous nous disons bonjour. J'allais entrer en

[1] Quand les Félibres et Cigaliers de Paris vont tenir leurs cours d'amour à Sceaux, devant le buste de *Florian*, ils se donnent très souvent rendez-vous au Luxembourg devant la statue de Clémence Isaure.

conversation avec lui quand je vis plusieurs jeunes confrères accourir pour tâcher de se placer à côté de lui et pouvoir lui faire leur cour. Voyant que ça ferait un infini plaisir à l'un d'eux d'avoir ma place, je me levai et allai me mettre sur un autre banc. Je crois, mais je m'abuse peut-être, que Gambetta aurait sans doute préféré me voir rester tranquille à côté de lui et parler des vieilles choses du Palais. Nous nous connaissions bien, car nous nous étions trouvés ensemble dans quatre affaires et au Palais une seule affaire suffit souvent pour rendre amis deux confrères.

Nicolet prononce magnifiquement l'éloge de Berryer; il est inspiré par son grand auditoire, sa femme, sculpteur de très grand mérite, et sa fille, jeune fille à l'air fort intelligent, pas jolie il est vrai, mais parée d'une chevelure d'or comme celle de M[lle] de Cardoville dans le *Juif errant*, d'Eugène Süe.

J'ai regardé M[mes] Nicolet plus souvent que Berryer, dont la statue ne m'a grée nullement. Chapu a cru devoir le représenter sans rabat et la robe ouverte pour laisser voir son vêtement du dessous. Il paraît que c'est pour symboliser deux personnalités de Berryer : l'orateur civil et l'orateur judiciaire. Bizarre ! bizarre ! Je me rappelais Berryer ôtant sa robe au vestiaire de la bibliothèque. C'était tout à fait ça. Le monument étant au Palais, Berryer devait être représenté en avocat, exclusivement en avocat.

Aux pieds de Berryer sont assises la Fidélité et l'Eloquence qui, pour mieux le voir et l'entendre, dirigent vers lui leurs regards et leurs oreilles. Oh ! les merveilleuses créatures. La tête de Berryer est également de toute beauté [1].

[1] Chapu en offrit l'ébauche au collège de Juilly, où Berryer fut élevé.

Les deux neveux de Berryer, Berryer l'avoué et Georges Berryer, mon confrère, étaient au premier rang.

28. — Tout le monde éprouve un véritable malaise. On ne parle que de révocations dans les grands commandements militaires. On dit que le Maréchal très perplexe, très monté, est tout disposé à donner sa démission si on veut le forcer à mettre en disponibilité ses vieux camarades. Mais la majorité de la Chambre le veut ; le Sénat, devenu tout à fait républicain, ne pense guère autrement que lui.

Gambetta prétend qu'un homme politique doit savoir avaler au moins un crapaud par jour ; le Maréchal se nourrit un peu de cette façon. Il aurait dit à M. Dufaure : « Depuis un an, j'avale des couleuvres afin de rester à mon poste et de protéger l'armée, mais vraiment je ne peux aller plus loin ; je serai forcé de me retirer. »

30. — La Chambre, persistant à vouloir chasser de l'armée les vieux camarades de Mac-Mahon, celui-ci a donné sa démission. La nouvelle arrive à Paris en même temps que celle de la réunion du Congrès, c'est-à-dire la réunion du Sénat et de la Chambre des députés.

— Ce soir, on se promène fiévreusement dans les rues.

Vers minuit nous arrrive la nouvelle de la nomination de M. Grévy.

31. — Gambetta est nommé président de la Chambre.

1er Février 1879. — Je reçois la visite d'une dame,

maîtresse d'hôtel garni, rue de la Sorbonne, n° 12. Elle vient me charger d'une affaire de dommages-intérêts contre le préfet de la Seine. Elle veut lui réclamer une indemnité parce qu'il a laissé établir un chenil dans un terrain vide tenant à la Sorbonne. Ce chenil, habité par les victimes du vivisecteur Paul Bert, trouble toutes les nuits son hôtel et en chasse les voyageurs.

Afin de me rendre compte du bien fondé de la demande, je cherche à pénétrer à la Sorbonne pour voir ce qui s'y passe. Je me faufile dans les petites constructions élevées sur le terrain vague pour l'enseignement de la physiologie expérimentale. On me prend pour un vieil étudiant. J'aperçois un malheureux chien soumis à une expérience extraordinaire, on étudie sur son corps le phénomène de la respiration. Près de lui se trouve un manomètre plein de mercure qui s'agite à chaque pulsation du cœur. Je m'enfuis épouvanté.

3. — Le Maréchal et la Maréchale sont rentrés à leur hôtel de la rue Bellechasse. Dufaure va reprendre sa robe, car il n'a pas voulu faire partie du nouveau ministère.

5. — M. Grévy conserve, comme secrétaire particulier, notre confrère Duhamel, son ancien secrétaire au Palais.

Comme président de la République, M. Grévy est par cela même, le grand maître de la Légion d'honneur ; or, chose bizarre, il n'était même pas décoré. Evidemment il n'a pas voulu l'être, mais comme président de la République il ne peut ne pas l'être; aussi le général Vinoy vient-il de lui apporter en grande pompe le grand cordon de la Légion d'hon-

neur. Sur sa large et robuste poitrine de franc-comtois, le ruban moiré va faire un effet magnifique.

8. — M. Chauffard, le grand médecin spiritualiste de l'Ecole de médecine, est mort hier tout à fait subitement. En se couchant un léger flux de sang lui sortit de la bouche. Son fils, jeune étudiant en médecine, fort instruit, se mit à trembler de tous ses membres, car il vit dans ce léger flux de sang un pronostic de mort; quelques instants après le flux de sang revint plus fort, même violent; la vie s'exhala. Aucune existence de professeur ne fut plus agitée.

Il avait fait ses études à Montpellier et avait été formé par son père, très docte praticien, médecin en chef des hôpitaux d'Avignon. Il lui avait déjà succédé dans ce poste envié quand, en 1857, il se présenta à Paris au concours d'agrégation de l'Ecole de médecine. Malgré ses études spiritualistes il fut reçu tant il se montra supérieurement remarquable.

Mais que de difficultés plus tard de la part des professeurs, des élèves! que de bruits, de tapages aux cours! Cependant il surmonta tous les obstacles.

Sa grande clientèle du faubourg Saint-Germain va se disperser. Que d'heureux successeurs!

9. — Hier matin le bâtonnier et le conseil de l'Ordre des avocats sont allés présenter leurs hommages à M. Grévy. Le conseil n'a pas l'habitude d'offrir ses congratulations aux chefs d'Etat. Mais une exception a été faite à la règle parce que M. Grévy, ancien bâtonnier, fut avocat à la Cour d'appel jusqu'au jour de sa nomination comme président de la République.

— Mort du fameux auteur dramatique Clairville, dont le talent s'est formé sous les frais ombrages du Luxembourg. Son père était directeur du théâtre du

Luxembourg (le futur Bobino) où l'on jouait des pièces pour lesquelles les auteurs ne demandaient certes pas cher, mais comme le *pas cher* était encore trop cher pour le pauvre directeur, le petit Clairville se mit, dès l'âge de quinze ans, à composer lui-même des pièces. Elles eurent de grands succès auprès des grisettes et de leurs étudiants, des bonnes d'enfants et de leurs tourlouroux; c'était d'une gaieté désopilante. Le petit Clairville jouait dans ses pièces ; du reste, dès l'âge de dix ans, il se prélassait sur les planches du théâtre de son papa.

L'ingrat quitta le quartier pour se lancer dans toutes les aventures des bouffonneries littéraires et dramatiques qui portèrent si haut son nom. *Le troupier qui suit les bonnes*, mit le comble à sa gloire.

13. — Les fameux décrets, tant attendus, tant redoutés, viennent de voir le jour. Les généraux Douay, du Barrail, Bourbaki, duc d'Aumale, sont mis en disponibilité ; de plus jeunes généraux sont appelés pour prendre les grands commandements, notamment M. Farre, le bras droit de Faidherbe dans la campagne du Nord et le marquis de Galliffet, au ventre d'argent.

28. — On vient de placer, sur la place de l'Institut, une statue de la République, une République à l'eau de rose, d'un sculpteur bien pensant, Soitoux. Elle a une étoile sur le front et des épis plein les cheveux. Pas de bonnet pour ne pas lui donner un faux-air de Marianne. Elle tend fièrement une épée pour protéger une presse d'imprimerie... et au besoin la pourfendre.

3 Mars 1879. — La Chambre vient d'accorder une amnistie partielle pour faits relatifs à l'insurrection de

1871 ; elle a décidé de plus qu'aucunes poursuites ne pourraient être dorénavant exercées.

— Visite à M. Dauphin, installé le 27 février dernier, comme procureur général. J'ai plaidé contre lui à Amiens avec tant d'ardeur que j'ai failli attraper une réprimande. Il n'avait pas, il est vrai, été gentil pour quelques avocats de Paris ayant plaidé à Amiens; on m'avait excité contre lui. Mais notre querelle était depuis longtemps oubliée. Il fut très touché de ma visite et me dit : « Je suis dans la magistrature, mais provisoirement ; je rentrerai sous peu dans les rangs du barreau que j'aime par-dessus tout. »

9. — Hier matin, 8 mars, on a commencé l'exhumation de onze cents soldats, tués pendant le siège de Paris et enterrés en une fosse commune dans le cimetière Montmartre. Les restes sont transportés au Père-Lachaise, où on leur élèvera un tombeau que les statuaires soignent et fignolent en ce moment. *On centralise les os !* Pourquoi donc les déranger dans leur repos ces soldats infortunés ? Comment, ils sont là 1100, tous morts pour la Patrie, et ils n'ont pas le droit, là où ils reposent, à un monument séparé ? Pauvre diable de soldat que pendant le Siège j'ai conduit avec tant d'émotion à cette fosse commune du cimetière Montmartre, en compagnie de trois gardes nationaux et d'un caporal, pour te faire honneur, je ne peux te donner comme consolation qu'un *De profundis*, mais je te le donne tout au moins du profond de mon cœur.

19. — Hier, à l'église de la Sorbonne, obsèques de de M. de Jumilhac, duc de Richelieu, ancien pair de France. L'abbé Loyson, professeur de théologie a dit la messe. Le corps fut descendu dans un caveau où

reposent tous les membres de la famille du cardinal de Richelieu.

La façade de l'église était ornée de draperies noires frangées d'argent et d'écussons aux armes de Richelieu.

24. — Deux grands changements dans la magistrature, indices de prochaines perturbations.

Le gouvernement vient de révoquer MM. Hemar, avocat général près la Cour d'appel de Paris, et Choppin d'Arnouville, substitut général près la même Cour.

2 Avril 1879. — Grand émoi, hier, sur le pont des Arts. Vers trois heures, un choc épouvantable l'ébranle. Tous les passants, épouvantés, s'enfuient, qui vers le Louvre, qui vers l'Institut. Le pont se vide donc en un instant. Les peureux se groupent le long du quai et voient alors ce qui leur avait causé tant d'effroi : un bateau colossal, le *Frigorifique*, long de 45 mètres, s'était logé près les piles du pont. En allant à la dérive, il avait imprimé une secousse formidable à la charpente de ce pont. Les planches du tablier vont être encore plus disloquées qu'auparavant.

Gare au bout de nos cannes et de nos parapluies. Ce *Frigorifique*, colosse de bois, mais surtout de fer, avait échappé à ses deux remorqueurs qui voulaient le remiser en un certain endroit du fleuve dont lui ne voulait probablement pas. On a pu cependant faire enfin passer ce mastodonte sous une des piles du pont et l'amarrer près de l'écluse en face la Monnaie. Rien de plus curieux à voir. C'est un ingénieur français qui l'a construit dans une usine à Auteuil. Il est allé, avec lui, à la Plata, chercher des viandes qui ne coûtent pas cher là-bas, et les a ramenées à Paris pour nous les faire savourer à bon compte.

4. — Hier, grande fête de curiosité à l'Académie française pour la réception de M. Renan. Très fatigué en ce moment, il a lu avec un certain effort son discours, très remarquable du reste, mais bien long. Le pétulant M. Mézières, en répondant, lui poussa de véritable bottes et butina ça et là dans ses écrits, pour lui prouver qu'il est beaucoup plus religieux qu'il ne le croit :

« Vous écartez le miracle, lui dit-il, vous supprimez le surnaturel. Mais vous le faites sans ironie, dans un esprit très différent de celui de Voltaire, avec un sentiment religieux si réel qu'après avoir retiré au fondateur du christianisme sa qualité divine vous la la lui rendez presqu'aussitôt. »

Je rencontre souvent M. Renan. Il paraît en effet fatigué. Il traîne son grand et gros corps qui ne semble pas soutenu par un puissant squelette. Avec sa figure imberbe, ses mains aristocratiques, grassouillettes, semblant toutes prêtes à bénir, il a un faux air d'évêque ; vraiment il a manqué sa vocation.

25. — Une notabilité du quartier, Magny, le restaurateur de la rue Mazet, près la rue Dauphine, vient de mourir inopinément. Dans son restaurant venaient les hommes les plus gourmets et les plus gourmands de la littérature. Pas un chef ne savait, comme lui, trousser un menu. C'est chez lui (saluons !) qu'eut lieu le fameux prétendu dîner du Vendredi-Saint où Sainte-Beuve, le prince Napoléon (?) et autres pontifes de la libre-pensée, mangèrent ou passèrent pour avoir mangé du cervelas à l'ail.

Il avait une cave superbe, peut-être la plus belle de Paris. Il était passé maître pour le choix des vins. C'est ce qui attirait souvent chez lui George Sand. Elle y prenait des repas, modestes, mais toujours relevés

d'un vin très généreux, qu'il ou qu'elle aimait offrir à ses amis.

6 Mai 1879. — Les parapets du Pont-Neuf et du quai de la Monnaie sont noirs de monde ; on regarde avec consternation un corps que des plongeurs viennent de retirer de l'eau. C'est celui d'un de leurs camarades qui a été frappé d'un coup de sang au fond de la Seine.

19. — Il y a quelques jours, le 14, je crois, la statue de l'abbé de l'Epée a été inaugurée aux Sourds-Muets de la rue Saint-Jacques. Elle est d'un statuaire, *sourd-muet lui-même*, M. Moreau.

Presque tous les sourds-muets de Paris assistaient à la cérémonie. Le ministre de l'instruction publique a cru devoir leur faire un discours ! ! !

26. — On vient de découvrir les superbes fresques exécutées par M. Maillot dans la chapelle de Sainte-Geneviève au Panthéon. On y voit une curieuse procession de Parisiens et Parisiennes de jadis, accompagnant les reliques de sainte Geneviève dans les rues de Paris ; cette procession eut lieu afin de faire cesser une terrible inondation qui, en 1496, couvrait sur une grande largeur tous les bords de la Seine, dans son trajet à travers Paris.

M. Maillot a déterré son sujet dans une lettre d'Erasme, lettre écrite en latin. Félicitations à M. Maillot pour sa peinture et son érudition.

5 Juin 1879. — L'escalier de la bibliothèque Sainte-Geneviève, déjà si magnifiquement décoré par l'admirable copie de l'Ecole d'Athènes, vient encore de s'enrichir d'un buste de marbre, placé au premier

étage, dans la niche à gauche de la porte d'entrée ; c'est celui du cardinal François de Larochefoucauld, grand aumônier du roi Louis XII et abbé de Sainte-Geneviève ; pour plaire aux religieux, il donna de grands accroissements à leur bibliothèque, aujourd'hui simple bibliothèque du quartier latin. C'était donc justice de mettre le buste du cardinal en lieu honorable ; on doit, paraît-il, dans la niche correspondante, côté droit de l'entrée placer le buste de l'architecte Labrouste. C'est encore justice, car la bibliothèque Sainte-Geneviève est parfaitement réussie.

20. — Hier, heureux jour ! le Sénat et la Chambre réunis en Assemblée nationale, ont abrogé l'article 9 de la Constitution qui établit à Versailles le siège du gouvernement et du parlement ; Paris est en grande joie. Les drapeaux tricolores surgissent aux fenêtres.

Même jour, 20 juin,
Un bruit sinistre court partout ; il s'agit de la mort du prince impérial, en Afrique. Il aurait été tué par les Zoulous dans une embuscade. Beaucoup de drapeaux disparaissent des fenètres.

23. — Dans le quartier voisin du nôtre, le quartier Mouffetard, celui des Béni-Mouff-Mouff, on s'est mis à danser en apprenant la nouvelle et à crier : « *Vivent les Zoulous.* » Dans notre quartier on se contente de dire, comme à la mort de l'Empereur « *la République a-t-elle de la chance ! vraiment elle est née coiffée.* »

1er Juillet 1879. — Aujourd'hui ma cliente, Mme Gélyot, m'apporte à l'appui de sa demande en dommages-intérêts contre l'Etat, trois procès-verbaux dressés par un huissier qui s'est rendu près du terrain

de la Sorbonne. Il a constaté qu'un chien aboyait sur le *mode grave*, un autre sur le *mode aigu* ; le troisième procédait par gémissements ressemblant aux accents plaintifs de la voix humaine. Ce sont ces gémissements qui, pendant la nuit, font le plus d'impression. Je sais que plusieurs fois, en les entendant, mon ami Chaffotte, avoué, qui demeure tout près de l'hôtel de la pauvre hôtelière, a sauté de son lit pour regarder dans la rue, croyant qu'on y assassinait quelqu'étudiant attardé.

7. — Une grande émotion règne dans le public au sujet des discussions de la Chambre sur la *liberté d'enseignement*. L'article 7 du projet de loi de M. Ferry, ministre de l'instruction publique, est ainsi conçu :

« *Nul n'est admis à diriger un établissement d'enseignement public ou privé de quelque ordre qu'il soit, ni à y donner l'enseignement s'il appartient à une congrégation religieuse non autorisée.* »

Cet article vise surtout les Jésuites ; car il est dans les intentions formelles du gouvernement de leur refuser l'autorisation, alors même qu'ils la demanderaient.

10. — L'article 7 a été voté.

12. — Mlle Gidel, fille du proviseur de Louis-le-Grand (il y a quelque temps proviseur de Henri IV)[1], vient de passer la 2e partie de son baccalauréat à la

[1] Quand, quelques années après, mourut cette charmante et remarquable jeune fille, les élèves de Louis-le-Grand furent courroucés contre M. Gidel. Ils prétendirent qu'il avait fait mourir sa fille en la faisant trop travailler. Elle s'attelait bien d'elle-même au travail et au labeur ! la pauvre enfant.

Sorbonne. Elle a été reçue avec la note *très bien*. Concert de congratulations émues de la part des vieux examinateurs.

16. — A l'occasion du 14 juillet, Gambetta, président de la Chambre, a donné, au palais de la Présidence, une fête très originale et très réussie. Dans la grande galerie des fêtes que M. de Morny avait remplie de tableaux admirables (le *Doreur*, de Rembrandt notamment), Gambetta avait fait monter un théâtre, où les rats de l'Opéra, habillés en Muscadins et Merveilleuses, dansèrent des gavottes et contredanses sur des airs du temps. Le fond du tableau représentait les ruines de la Bastille avec un grand écriteau, où, en gros caractères étaient écrits ces mots : *ici l'on danse.* Les jardins de la présidence étaient admirablement illuminés.

De leur côté Victor Hugo et Louis Blanc, mon député, avaient organisé une fête populaire au Pré Catelan, coin admirable du bois de Boulogne. On y avait élevé des constructions foraines et reconstitué le fameux cabaret Ramponneau, cher aux ancêtres parisiens. Ni le ciel, ni les hommes n'oublièrent en ce beau jour les rafraîchissements ; ce fut, en un certain moment, un sauve-qui-peut général.

17. — Au transept gauche du Panthéon, chapelle de la Vierge, on a marouflé des peintures de Cabanel, dans lesquelles toute l'histoire de saint Louis se déroule artistement, mais l'effet décoratif est manqué; on voit trop bien que les peintures sont plaquées sur le mur. Il n'en est pas de même de celles, quoiqu'incorrectes, parfois, de Puvis de Chavanne, qui semblent de vieilles tapisseries éteintes par le temps.

24. — Avant-hier j'ai plaidé l'affaire Gélyot. La

première chambre était bondée de monde, car on savait que c'était une cause amusante au possible et intéressant Paul Bert.

J'ai exposé tout simplement ma demande en dommages-intérêts en démontrant le préjudice éprouvé par ma cliente et en indiquant au tribunal qu'elle n'avait fait le procès qu'après s'être convaincue de l'inutilité de ses réclamations amiables. Toutes ses pétitions, comme celles du reste, des notables de notre rue, tels que M. Hermite, membre de l'Institut, n'ont servi à rien. L'une de ces pétitions avait même été remise au député du Ve arrondissement, M. Louis Blanc. Mais celui-ci se contenta d'écrire à un signataire, qui s'impatientait de ne pas recevoir de réponse : « J'attendais, pour appeler l'attention du préfet de police sur la plainte, l'arrivée d'une administration républicaine. »

Me Sénard a répondu que la plainte de Mme Gélyot était mal fondée, que les chiens étaient dans un chenil aux murailles assez épaisses pour étouffer les aboiements, que ces chiens, du reste ne hurlaient pas puisqu'ils sont insensibilisés par le chloroforme. Il est vrai, ajouta Me Sénard, que la Sorbonne, entourée de terrains vagues, possédait un chien de garde qui faisait beaucoup de bruit, mais M. Paul Bert a eu la précaution de lui *vivisecter la membrane du larynx et de le rendre aphone*.

29. — Le tribunal a rejeté la demande de Mme Gélyot.

« Attendu, dit le jugement, que, si les griefs de la demanderesse *ont pu être justifiés* avant le 6 juillet 1878, date de l'assignation, leur cause a aujourd'hui disparu;

« Attendu qu'il résulte de deux lettres du vice-recteur de l'Académie de Paris et de Paul Bert que

des mesures ont été prises pour éviter toute réclamation de la part des habitants ;

« Qu'en effet les chiens soumis aux expériences de vivisection sont enfermés dans une cave dont les soupiraux donnent sur la cour de la Sorbonne, et que le seul qui ait été laissé libre la nuit est un chien de garde, qu'on a eu le soin de rendre *aphone*, etc. »

Le tribunal n'a tenu compte ni des procès-verbaux ni de toutes les pétitions du quartier ; les déclarations de M. le vice-recteur et de M. Paul Bert, nos véritables adversaires au procès, ont suffi au tribunal pour se faire une opinion [1].

Ce chien de garde *aphone* a fait la joie, d'abord de l'auditoire, puis de tout Paris, mais on n'a pas ri à Londres. Les dames de Londres, fort émues, nous ont envoyé la circulaire suivante :

Citoyens et citoyennes de Paris,

Un crime abominable se commet chaque jour parmi vous.

Votre magnifique ville, qui doit être le soutien de la civilisation, est aujourd'hui le centre des pratiques les plus barbares. Sous prétexte d'étudier la physiologie, des hommes livrent aux plus cruelles tortures des créatures inoffensives qui travaillent pour vous et qui vous aiment ; ils leur infligent les souffrances d'une lente et douloureuse agonie, afin d'obtenir, disent-ils, des connaissances utiles à l'humanité. Nous déclarons hautement que cette prétention est erronée ; les vivisecteurs eux-mêmes sont obligés d'avouer que, jusqu'ici, ils n'ont obtenu aucun résultat sérieux, Un des plus éminents d'entre eux, feu le professeur Claude

[1] Les pauvres chiens ayant perdu leur procès en même temps que Mme Gélyot, continuèrent à être depécés et à hurler comme auparavant. Mme Gélyot en profita pour faire faire de nouveaux procès-verbaux et fit appel du jugement. Ce jugement fut réformé après plaidoyer de mon ami Oscar Falateuf que j'avais recommandé à ma cliente. Cet admirable plaidoyer se trouve dans le « Recueil des plaidoyers » de feu Me Falateuf, publié par sa veuve en 1901. (Plon éditeur).

Bernard, a déclaré que ses espérances n'avaient été nullement réalisées..., etc.

L'Association internationale de la Grande-Bretagne pour la suppression de la vivisection.

25 Côks Street London.

5 Août 1879. — La distribution des prix du Grand concours fut, hier, présidée par M. Jules Ferry qui a bien ennuyé les lauréats en leur parlant politique [1].

Agacé, l'un d'eux, élève lauréat de Fontanes, cria : *Vive le roi !*

25. — L'installation de la préfecture de la Seine, s'était faite, après la Commune, dans le palais du Luxembourg. Mais le Sénat, retour de Versailles, veut son palais. Le préfet est obligé de déguerpir avec le Conseil municipal, ses employés et ses cartons. Il faut au moins deux mille voitures pour le déménagement. La tribu municipale va occuper des baraquements construits dans la cour des anciennes Tuileries.

3 Septembre 1879. — Hier, vers 4 heures du matin, sont arrivés à la gare d'Orléans les amnistiés de la Commune. Plus de dix mille personnes attendaient leur arrivée. Les journalistes ont emmené manger dans des restaurants ceux de ces amnistiés qui n'étaient pas reçus par des parents ; tout s'est passé avec calme. Un séjour de huit ans à la Nouvelle-Calédonie a non-seulement bronzé leur teint, mais

[1] Le discours que Jules Ferry prononça le 5 août au Grand concours est tout particulièrement célèbre... C'est dans ce fameux discours que Jules Ferry fit la promesse solennelle de ne pas laisser arracher l'âme de la France des mains de l'Université.

aussi calmé leurs idées ardentes. Espérons que ces bonnes dispositions se maintiendront. Beaucoup des revenants avaient sur les épaules de très beaux chats noirs, à poils ras, dont ils ne voulaient se séparer à aucun prix.

15. — Au coin des rues Soufflot et Victor Cousin, sur la façade d'une maison occupée par la librairie Marescq, on a fixé une plaque de marbre où se trouve gravée l'inscription suivante : « Sur cet emplacement était situé le parloir aux bourgeois. Le préfet de la Seine, déférant au vœu des conseillers municipaux, a fait placer cette inscription au lieu où siégèrent leurs prédécesseurs jusqu'au milieu du XIV siècle. »

24. — Autre inscription. Quai des Tuileries, à la grande porte où se trouvent les deux beaux lions de Barye, flotte le drapeau tricolore. Au-dessus de cette porte se lit l'inscription suivante : *Préfecture de la Seine*. Le préfet, chassé du Luxembourg, est venu se refugier dans ce qui reste des Tuileries, jusqu'à ce que le palais municipal soit terminé.

18 Octobre 1879. — Un ami de mon beau-père, M. François Pelpel, fondateur de la grande maison de distillation Pelpel et Hartmann, accomplit aujourd'hui sa centième année [1].

19. — Notre confrère Busson-Billault, l'ancien ministre, a perdu un fils de 24 ans d'une façon déplo-

[1] Le portrait de M. Pelpel, centenaire, a été exécuté par Jules Lefèvre. Jamais le grand artiste n'a fait une œuvre plus belle.

femme, Caroline Van Hove, célèbre actrice du Théâtre Français.

Ma tante m'a en outre donné une lettre des plus intéressantes d'Auguste. Je la copie ici en partie, dans la crainte que l'original, passant de main en main ne se perde. Elle est écrite à son frère John revenant des pontons d'Angleterre.

Venise, le 2 février 1812.

Enfin te voilà donc en France, cher ami, il m'est impossible de te dire tout le plaisir que j'ai éprouvé en recevant ta lettre ; j'en avais déjà été informé par une lettre d'Amédée, il y a quatre jours, mais j'ignorais encore si tu étais réellement échangé ou simplement libéré sur parole. Que je suis content, mon ami, que d'inquiétudes, de chagrin ta situation m'a causés, mais les voilà terminés et je ne vois plus que le bonheur de te savoir libre et enfin presque dans ta famille. Tu me reproches de ne pas t'avoir écrit et je ne le mérite pas, malheureusement mes lettres ne te sont pas parvenues et cependant je t'en ai adressé par diverses occasions, la dernière, il y a deux mois environ à été envoyée à Mme Fresson qui m'avait fait espérer qu'elle te la ferait parvenir. Je suis bien étonné que tu n'en aies pas reçu une seule. Tu me demandes de longs détails sur ma situation et je vais te le faire le plus succinctement possible. Tu sauras que j'ai quitté Toulon dans le mois d'août 1810; j'étais alors attaché comme aspirant à la Majorité de S. E. l'amiral Ganteaume ; il quitta le commanmandement de l'armée et je partis peu de jours après lui pour Paris. Mon oncle [1] me revit avec un plaisir extrême et me donna réellement des preuves d'une amitié bien tendre ; ma tante [2] au contraire se montra telle que je l'avais toujours jugée, me traita bien cependant, mais avec sa politique accoutumée. Je passe ainsi cinq mois à Paris dans les plaisirs et le bonheur de me trouver près d'un oncle que j'aimais comme un père, et qui me traitait comme son fils. Je fus présenté au grand maréchal Duroc ; j'obtins enfin un ordre d'engager et je fus incorporé, sur un décret impérial, dans le 53e équipage de haut bord qui arme le vaisseau *le Rivoli* à Venise. Je fus donc expédié pour cette ville et je n'en fus pas faché par l'occasion que le voyage me fournissait de voir une partie de l'Italie. L'amiral Dubourdieu commandait alors *le Rivoli* et les forces navales de S. M. dans

[1] Le tragédien.

[2] Caroline Van Hove.

l'Adriatique. Il y a six mois, il fut tué en faisant une expédition contre Serra. J'ai vivement regretté cet officier qui donnait la plus haute espérance; nous restâmes longtemps sans commandant. Enfin on nous annonça M. Barré, venant des prisons d'Angleterre, où *il avait été sept ans*. Il avait eu occasion de voir notre oncle à Paris chez M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely ; ayant su que j'étais à son bord, peu de jours après son arrivée, il me fit appeler et me demanda si je voulais être son adjudant. La proposition m'était trop agréable pour ne pas l'accepter et je n'hésitai pas. Je n'ai nullement à le regretter ; il est impossible d'être mieux avec son chef, il me traite comme son propre fils. Dans le mois de novembre dernier, il reçut l'ordre du Prince vice-roi, d'aller visiter les ports de Trieste, de Pola sur la côte d'Istrie et d'Ancône sur la côte d'Italie. Bien entendu, je fus du voyage, et tu conçois tout le plaisir que j'éprouvais. . . .

... Nous séjournâmes quatre jours à Ancône, temps suffisant pour sonder le port et la rade et faire des observations. Le commandant reçut dans ce port l'ordre du Prince de venir à Milan lui rendre compte de sa mission. A Milan, je fus présenté au Prince et j'eus l'honneur de dîner avec S. A. I. Nous revînmes à Venise . . . .

Il y a quinze jours, S. A. Impériale était à Venise, c'est-à-dire à bord du vaisseau *le Rivoli*, il y a passé trois jours et on est parti le quatrième ; il paraît qu'il était venu pour nous faire partir. Mais il reçut l'avis que des vaisseaux et des frégates anglaises étaient au-devant d'Ancône, lieu de notre destination, il fallut donc renoncer pour le moment à notre départ, et le Prince partit pour Milan.

Lorsqu'il était à bord, il vit un petit tableau de moi chez le commandant; lorsqu'on lui eut dit qu'il était de moi, il me fit appeler pour me faire des compliments ; le commandant le lui offrit, mais ne voulant pas l'en priver il me pria très gracieusement de lui en faire un. Tout ce qui tient à la marine lui fait grand plaisir. Un de ses chambellans me prit en particulier pour me dire de ne pas laisser échapper une telle occasion ; qu'elle pouvait m'être plus utile que je ne le pensais. J'y travaille en ce moment et le mois prochain j'espère le lui envoyer [1].

Il y a un an que je suis à Venise et je ne m'y suis pas ennuyé, c'est un pays de plaisir; les femmes surtout y sont séduisantes et ont une prédilection toute particulière pour les Français. J'ai eu des aventures très piquantes. L'amiral Villaret de Joyeuse est gouverneur de cette ville, c'est l'homme du monde par excellence ;

[1] J'ai retrouvé dans les papiers de John Talma que ma tante m'a également donnés, douze dessins à l'encre, d'une finesse extrême, qui représentent les douze principales allures d'un vaisseau de guerre. Ils sont certainement d'Auguste Talma. Je n'ai jamais entendu dire que John dessinât.

il reçoit les samedis et nous dansons toute la nuit. Il s'est avisé de me faire déclamer des vers toutes les soirées et ne me fait grâce d'aucune . . . .

... Adieu, cher ami, j'attends avec impatience une lettre de toi, écris-moi bien vite, je t'en prie. Réparons au moins ce que l'absence et la captivité m'ont ôté de bonheur. Adieu, je t'embrasse de toute mon âme.

Signé : A^te^ François-Talma,

Enseigne de vaisseau, adjudant du commandant des forces navales de S. M. dans l'Adriatique.

Quelques jours après avoir écrit cette lettre, Auguste Talma sortait néanmoins de Venise avec *le Rivoli* et était tué dans un combat où ce vaisseau fut entièrement détruit par l'escadre anglaise après un combat héroïque.

29. — Les libraires ont transporté leurs pénates, c'est-à-dire leur chambre syndicale, dans un curieux hôtel que Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra, vient de leur construire, au coin du boulevard *Saint-Germain*, et de l'horrible petite rue *Grégoire-de-Tours*.

3 Novembre 1879. — J'ai assisté, il y a quelque temps, à la plus incroyable des ventes. Au n° 2 de la rue des Ecoles, dans un bâtiment de l'Etat, on a vendu devant moi une masse d'objets trouvés sur la voie publique : chapeaux, paletots, cannes et parapluies, tous ces objets, déposés depuis trois ans à la Préfecture de police et non réclamés. On a vendu également des articles provenant de vols au préjudice d'inconnus, des vêtements sortant de la Morgue. Les petits marchands se jettaient sur toutes ces épaves : je ne m'étonne plus que les étudiants éprouvent tant de peine à se débarrasser de leurs habits fatigués; les marchands d'habits trouvent facilement à s'approvisionner dans ce lugubre bazar de la rue des Ecoles.

8. — Hier, le ministre de l'Instruction publique a, boulevard Arago, au coin de la rue du faubourg Saint-Jacques, inauguré de vastes et confortables bâtiments que l'Etat a fait élever pour la Faculté protestante de Paris. Il a dit, qu'en ces bâtiments, on respirait une atmosphère de large libéralisme et de saine tolérance et qu'à la porte s'arrêtait cet esprit sectaire, cet esprit exclusif et jaloux qui est le rapetissement, le rachitisme de l'esprit religieux et la caricature de l'Evangile. Il ajouta : le protestantisme a été dans l'histoire moderne, la première forme de la liberté [1].

27. — Aujourd'hui rentrée des Chambres à Paris ! oui, à Paris ! Deux cents personnes environ stationnent, calmes et inoffensives, rue de Tournon, afin de voir entrer les sénateurs et se rendre compte qu'ils ne sont pas autrement faits que nous, sauf qu'en général ils sont plus vieux.

4 Décembre 1879. — La neige est tombée toute la nuit. La laitière de Villejuif n'a pu nous apporter notre lait.

[1] On ne peut dire que ce fût par atavisme que M. Jules Ferry attaquât perpétuellement le catholicisme, car ses ancêtres étaient fondeurs de cloches et travaillaient pour les abbés dont les abbayes se trouvaient ensevelies dans les vallées des Vosges. (Discours de Jules Ferry publiés par Paul Robiquet, avocat aux Conseils, tome 1er page 1re). Dans cette première page Robiquet raconte la gracieuse histoire d'un minuscule ancêtre de Ferry, ancêtre âgé de treize ans, qui, à la mort de son père fondeur, réussit à obtenir d'un abbé la commande d'une cloche. Le petit homme était intelligent, mais il faut avouer qu'il fallait que l'abbé fut bien bon pour risquer son boursicot sur la tête d'un enfant. Heureusement l'enfant réussit et la cloche carillonna comme si elle avait été faite par un vieux fondeur de cloches. C'est Ferry lui-même qui raconta cette histoire à mon confrère Robiquet.

5. — Toujours de la neige.

6. — Enfin la neige a cessé.

Beaucoup d'accidents dans les rues. Rue Dauphine un tailleur s'est déboîté la cheville en tombant sur la neige glacée. Les omnibus ne peuvent marcher qu'avec un double attelage, notamment sur la pente terrible du boulevard Saint-Michel. Les traineaux font florès le long de l'avenue des Champs-Elysées.

10. - Des mouettes, chassées, par le froid et la tempête, des bords de la mer, se refugient en grand nombre sur les bords de la Seine. Paris a eu l'honneur d'en voir une très grande bande. Elles plongent dans les endroits du fleuve qui ne sont pas pris par la glace.

12. — La température continue à être affreuse; neige, froid, glace chaque jour. Mardi 9 décembre, le thermomètre est descendu à 13 degrès au-dessous de zéro; le petit bras de la Seine est entièrement pris. Rien n'arrive plus à Paris, et c'est à peine si les trains peuvent marcher. La misère est affreuse. La *Figaro* a fort heureusement ouvert pour les pauvres une souscription dont le succès est très grand.

15. — La semaine qui vient de s'écouler a été pleine de deuils; bien de chétives organisations n'ont pu résister à la rigueur de la température.

16. — La Seine est entièrement prise. La neige, après s'être arrêtée, recommence. Ce matin, 16 degrès au-dessous de zéro.

21. — Dimanche. Les assises du pont Royal sont

entourées de patineurs. Des gamins, postés sur le pont, les bombardent de boules de neige.

Près de cent mille ouvriers ne peuvent être occupés à cause de la gelée intense ; plus de travail sur les chantiers du nouvel hôtel de ville et de l'église du Sacré-Cœur. Ce dernier seul en occupait 2.000 ; à un ami, qui criaillait toujours à propos de l'église du Sacré-Cœur, je dis : « Toute idée religieuse à part, n'est-ce pas beau d'avoir entrepris une œuvre qui a donné pendant si longtemps du travail à 2.000 ouvriers. Voyez comme ce travail fait faute en ce moment » L'ami ne dit rien, se cacha le nez dans son mouchoir et se moucha fortement pour n'avoir rien à répondre.

25. — On allume des braseros de tous les côtés.

28. — Encore 11 degrès au-dessous de zéro, mais vers le soir, dégel ; enfin !

30. — Nous avons un nouveau ministère, attendu depuis longtemps ; tout le monde l'appelle *le ministère du dégel*. Parmi les nouveaux ministres se trouve un ami de Gambetta, le sénateur inamovible Cazot, longtemps excellent répétiteur de droit au quartier latin. Il passe aussi, parmi les étudiants, pour un remarquable joueur de dominos.

— Débâcle de la Seine.

1880

3 Janvier. — La débâcle de la Seine continue. Un violent courant se manifeste. Les énormes glaçons, en s'entrechoquant, font entendre un bruit semblable à celui du tonnerre dans le lointain. C'est effrayant de regarder, du haut des parapets du Pont-Neuf, leur horrible remuement qui donne comme le vertige.

4. — Un bateau emmanché, pour ainsi dire, d'un instrument tranchant, coupe en deux sur le fleuve les colossaux monolithes de glace ; puis des cartouches de dynamite les font sauter en les éparpillant. On espère de cette façon amortir les effets de la débâcle qui pourrait emporter les ponts du Carrousel et des Saints-Pères. Il est défendu de passer sur ces deux ponts.

5. — La débâcle s'est bien comportée et la circulation est rétablie sur les ponts menacés. Beaucoup de bateliers sont ruinés, car les bateaux, après avoir été brisés, ont été emportés à la dérive.

6. — Le froid a causé de grands désastres dans les jardins de Paris. Un grand nombre d'arbustes ont péri, surtout au Jardin des Plantes ; de superbes

arbres, notamment le cèdre du Liban, ont l'extrémité de leurs branches complètement gelées.

14. — M. Cazot, ministre de la justice, a promené sa faux impitoyable à travers la magistrature, M. Fourchy, avocat général, est mis à pied.

22. — Obsèques de Jules Favre, à Versailles.
Voici la lettre de faire part que je reçois :

Vous êtes prié d'assister aux obsèques de
MONSIEUR JULES FAVRE
décédé à Versailles, le 19 janvier courant, dans la 71e année de son âge, qui auront lieu le jeudi 22 janvier, à 1 heure précise.

On se rendra de la maison mortuaire, 15, à l'église protestante de Versailles, 3, rue Hoche.

De la part de Madame Jules Favre, née Velten, sa veuve, de Madame veuve Martinez del Rio, sa fille, de Monsieur Jules Favre, son fils, de Madame Geneviève Maritain, sa fille, de M. Paul Maritain, avocat à la Cour d'appel de Paris, son gendre, de Mademoiselle Jeanne Maritain, sa petite-fille, de Monsieur Léon Favre, son frère, de Madame Emilie Favre, sa cousine, de Monsieur Jules Velten, docteur en médecine, son beau-frère, etc.

« Vous aurez des afflictions dans le monde...
Mais prenez courage. J'ai vaincu le monde. »
(Jean XVI. V. 3).

Cette lettre de faire part est, comme on le voit, envoyée au nom de sa veuve, née Velten, institutrice protestante, qu'il épousa récemment, et qui le convertit à la religion protestante.

3 Février 1880 — Brouillard extraordinaire, jaune, sinistre, qui fait songer à la fin du monde.

4. — Hier soir, à six heures, à cause du brouillard, rencontre de deux trains sur la ligne de l'Ouest, du côté de Levallois.

On parle de 80 personnes tuées ou blessées. Jamais on n'a vu à Paris un plus épais brouillard. Les omnibus s'égaraient, celui de l'Odéon n'a pu rencontrer son bureau final, place de Clichy. Sur la place du Carrousel, un autre omnibus de la même ligne, pendant plus d'une demi-heure, pivota sur lui-même sans pouvoir trouver son chemin ; un troisième s'est dirigé sur le Pont-Neuf, croyant se diriger sur le pont du Carrousel.

5. — Le brouillard a continué hier, mais il n'a pas duré toute la journée comme celui de mardi. Il y a eu neuf morts occasionnées par l'accident de mardi près la station de Clichy-Levallois. Les cadavres ont été dévalisés par les voyous !

9. — Je reçois le faire part ci-dessous :

Vous êtes prié d'assister aux convoi et enterrement de

MONSIEUR ADOLPHE CRÉMIEUX
Avocat, Sénateur,

décédé le 10 Février 1880, dans sa quatre-vingt-quatrième année, en son domicile, rue de la Pompe, 81.

Qui se feront le vendredi 13 courant, à 10 h. 1/2 très précises.

On se réunira à la maison mortuaire.

De la part de Monsieur et Madame Peigné-Crémieux, de Mademoiselle Louise Crémieux, de Mademoiselle Henriette Peigné-Crémieux, de Mademoiselle Caroline Crémieux, ses filles, gendre, petite-fille et sœur, et de toute sa famille.

10. — Funérailles, à Montparnasse, dans le cimetière israélite, de notre confrère Isaac-Moïse-Adolphe Crémieux, l'avocat le plus laid et le plus spirituel du barreau de Paris. Nous, ses confrères, nous prenions grand plaisir à l'entendre, les juges aussi, mais eux avaient moins de chance que nous; pour l'entendre, ils étaient obligés de le voir. Il est de tradition au palais, qu'il fut épousé par amour! On a parlé d'affaires judiciaires où il fut d'un grand désintéressement; mais ordinairement, au point de vue des honoraires, il les exigeait larges, si j'en crois les dires d'un confrère très au courant des choses du palais. Il était d'habitudes fort modestes [1].

Peigné, ancien avoué à la Cour d'appel de Paris, avait épousé sa fille.

Crémieux, Nîmois, avait parfaitement réussi au barreau de Nîmes. Il gagna assez d'argent pour payer les dettes de son père, dont le commerce n'avait pas prospéré, et acheter le cabinet d'Odilon Barrot, avocat à la Cour de cassation [2].

15. — Dans la séance du Conseil municipal d'hier,

[1] Il prenait plus souvent des omnibus que des voitures; « pendant la Révolution de février, alors que ministre de la justice, il était installé place Vendôme, il alla voir Louis Blanc au Luxembourg; il s'y fit conduire dans une superbe voiture, épave de la royauté, trouvée dans les écuries de la place Vendôme. Il resta longtemps avec Louis Blanc et, finalement, oubliant son carosse royal, il grimpa, pour s'en aller, dans l'omnibus de l'Odéon. » — Portraits de Kel-Kun. (Edmond Texier), page 243.

[2] Un monument bien bizarre lui a été élevé au cimetière Montparnasse. Sous une espèce d'auvent, soutenu par des colonnettes de marbre rouge, se trouve étendu un grand cercueil de pierre, presqu'entièrement recouvert d'une robe noire d'avocat. Au-dessus une toque, également noire, dont les arêtes sont fortement accusées.

14 février, un conseiller, M. Abel Hovelacque, a demandé qu'on ne mît point de fleurs de lys sur l'écusson de Paris qui, d'un moment à l'autre, doit figurer à la façade du nouvel hôtel de ville. Il a fait remarquer que primitivement les armes de Paris, ne portaient pas de fleurs de lys, ainsi qu'on peut le voir sur un sceau, datant de l'an 1200. C'est possible, mais plus tard ces fleurs de lys ont apparu et un autre conseiller municipal a fait remarquer que Napoléon III les avait conservées. Le Conseil municipal a rejeté la demande de M. Hovelacque.

16. — Hier dimanche, 15 février, au concert du Châtelet, le public fit une ovation à Colonne qui, pour la première fois, paraissait, à la tête de ses artistes, avec son ruban de chevalier de la Légion d'honneur. Colonne a voulu inspirer le goût de la bonne musique et combattre celle si énervante et si voluptueuse des cafés concerts ; dans ce but il a fondé en 1871, au lendemain de nos désastres, à l'Odéon, en plein quartier latin, des concerts qui eurent beaucoup de succès et que plus tard il transporta au Châtelet pour les placer au centre de Paris.

29. — Un *nihiliste* vient d'être arrêté aux Champs-Elysées, sur la demande du prince Orloff, ambassadeur de Russie ; on le croit co-auteur de l'attentat commis l'année dernière contre le tzar sur le chemin de fer de Moscou. Ce Russe a une belle balafre, à travers la figure, comme celles qui agrémentent la face des étudiants allemands et russes, si enragés à se battre en duel. Les étudiants du Quartier en concluent que l'individu arrêté est un étudiant et font faire des démarches auprès du gouvernement pour qu'il n'accorde pas l'extradition.

L'avis suivant est affiché sur les murs :

« A NOS CAMARADES,

« A l'occasion de l'arrestation de M. Hartmann, jeune étudiant russe, nous invitons les étudiants français à une réunion privée, qui aura lieu le lundi 1er mars, à huit heures précises, salle des Ecoles, rue d'Arras, n° 3, à l'effet d'envoyer une adresse demandant la mise en liberté de notre camarade.

« *Un groupe d'étudiants.*

« Pour les renseignements, s'adresser aujourd'hui, 28 février, de une à cinq heures, à MM. Forsler, 35, rue Jacob et Camescasse, 20, rue Racine. »

2 *Mars 1880.* — Elle a eu lieu la réunion de la rue d'Arras ; près de deux mille étudiants s'y rendirent. Elle était présidée par le vieux Blanqui qui, d'une voix grêle, marmota quelques paroles. On hua un orateur pour avoir dit : « Hartmann ne doit pas préoccuper les étudiants, il ne l'est pas étudiant, puisqu'il a trente-cinq ans passés. » En entendant ces paroles imprudentes, les étudiants de dixième année, semblables à des fauves, secouèrent leur crinière ; tempête, vociférations, enfin vote à mains levées de la résolution suivante :

La jeunesse des Ecoles réclame l'éloignement immédiat de Hartmann.

Ce vote est d'autant plus insensé que des bruits persistants et toujours renaissants nous font craindre la guerre avec l'Allemagne. Ce n'est pas le moment de nous mettre la Russie à dos.

6. — Le gouvernement n'a pas accordé l'extradition d'Hartmann. Il s'est contenté de l'expulser de France.

Les journaux radicaux exultent. Les étudiants boivent bock sur bock pour célébrer leur triomphe.

15. — L'ambassadeur de Russie quitte Paris.

1er Avril 1880. — Ferry n'ayant pu faire voter par le Sénat le fameux article 7, qui refuse le droit d'enseigner aux congrégations non autorisées, s'est lestement retourné d'un autre côté. Il a prétendu que, d'après certaines lois *existantes*, il avait le droit de faire ce que le Sénat ne lui avait pas permis. Il a en conséquence fait signer, le 29 mars, par M. Grévy, deux décrets qui ordonnent l'expulsion des Jésuites et exigent que les congrégations, non autorisées, fassent régulariser leur situation ; vif émoi dans toute la population catholique.

Les Jésuites ont trois mois pour dissoudre leur congrégation ou aggrégation, suivant l'expression d'un décret du 29 mars, et évacuer les établissements qu'elle occupe sur la surface du territoire. Elle pourra néanmoins laisser ouverts ses établissements scolaires jusqu'aux distributions de prix.

6. — Nos frères ont été obligés, hier, de quitter la belle école de la rue Saint-Jacques, qu'ils tenaient de la Ville.

11. — Victor Considérant vient de perdre sa femme, âgée de 65 ans. C'était une aimable et charmante vieille à côté de laquelle j'ai souvent dîné au Bouillon Duval du boulevard Saint-Michel. Considérant y dînait très souvent avec elle. Et, moi, j'y venais également presque tous les jours pendant les vacances de mes enfants, quand j'étais obligé de rester seul à Paris. au mois d'août. Mme Considérant se rappelait qu'il est

du devoir des femmes de tout âge de ne jamais abdiquer la coquetterie; aussi arborait-elle une superbe mantille que, pendant son repas, elle faisait tomber négligemment, mais néanmoins très gracieusement, sur ses épaules. Il me semblait voir la délicieuse vieille Baucis, dont Jupiter tombe épris dans l'opéra de Gounod. De son côté *Considérant* avait une superbe tête de vieillard. En le voyant, mes souvenirs chevauchaient vers les quelques années de la République de 1848 alors que les caricaturistes le représentaient avec une queue dorsale, armée d'un gros œil scrutateur. Fourier, son maître, regardait, paraît-il, cet appendice comme le complément de l'homme perfectionné et pensait, qu'après nombre d'années d'harmonie, elle pousserait d'elle-même au vrai phalanstérien.

Considérant, malgré tous ses efforts pour atténuer les singularités du système fouriériste n'avait pu cependant en écarter complètement le ridicule.

16. – Hier, près de trois cents enfants traversaient le boulevard et la place Saint-Michel, descendaient la rue de l'Hirondelle et s'engouffraient sous une porte cochère qui s'ouvre au n° 8 de la rue Gît-le-Cœur. Cette porte cochère est celle d'un grand immeuble dans lequel pendant la Révolution s'imprimaient les décrets de la Constituante. C'est là que s'installe l'école des Frères, expulsés de la rue Saint-Jacques.

— A une autre extrémité du quartier, les Frères, chassés de la rue Rollin, se sont installés rue Valette, dans un autre immeuble qui semble avoir été autrefois une chapelle.

22. — M. Hérold vient, dans une circulaire, de recommander aux maires de ne pas s'en aller de la

salle des mariages avant que la cérémonie ne soit entièrement terminée, *avant notamment que les époux ne soient partis.* Il y a trois ou quatre jours en effet, à la mairie du Xe, M. le maire, s'étant retiré avant la sortie des époux, la citoyenne Auclerc en a profité pour faire un violent discours sur l'état des époux dans le mariage. Le mari, marri, faisait, paraît-il, une tête ! Par condescendance il a promis de faire la popote et de porter les poupards, tout au moins après leur sortie du sein maternel. Il a exprimé un vif regret de ne pas avoir mis une culotte dans la corbeille de mariage.

2 Mai 1880. — Je suis allé voir, à l'exposition, mon portrait en miniature que m'a offert Mlle Lucy Fehrenbach, élève de Mme Chéron et ce pour quelques conseils donnés à une de ses parentes. Mes connaissances de la ville ne m'ont pas reconnu sous mon costume, il n'en fut pas de même de mes amis du Palais.

Mlle Fehrenbach est une très habile artiste miniaturiste, élève de Mme Chéron, élève elle-même de Mme de Mirbel. L'année dernière elle a exposé un très bon portrait de François Coppée.

13. — Notre confrère Rousse, ancien bâtonnier, a été nommé membre de l'Académie Française en remplacement de Jules Favre ; il avait pour concurrent M. le vicomte de Bornier, qui a fait représenter au Théâtre Français la *Fille de Roland*, et tout récemment à l'Odéon les *Noces d'Attila.*

Beau succès pour Rousse. L'Académie a voulu honorer en lui le talent et le courage civil. Beau succès également pour le barreau, puisqu'un avocat en remplace un autre.

— Hier, au cimetière Montparnasse, on a hurlé : *Vive l'amnistie!* On enterrait en effet la sœur de Blanqui. Le vieux révolutionnaire, récemment gràcié, se plaça sur le bord de la fosse et cria : « *Tout pour l'humanité et par* l'*humanité.* »

20. — Tolle général contre le ministre de la guerre Farre qui veut supprimer les tambours.

— Le général de Galliffet a marié sa fille avec le baron Franck Seillière. Le mariage civil eut lieu rue de Grenelle à la mairie du VIIe. Gambetta, ami de Galliffet, y assistait.

21. — On tâche d'agiter en ce moment le quartier latin en faveur de l'amnistie. On voudrait que dimanche 23, anniversaire de la chute de la Commune, les cris *d'amnistie plénière* sortissent de toutes les bouches. On distribue partout un placard qui commence ainsi : « *Tant qu'il restera un seul de nos frères dans l'exil, à la déportation, au bagne, l'ère des protestations ne sera point close... plus encore que les vaincus les vainqueurs ont besoin d'amnistie.* »

23. — On avait annoncé, pour aujourd'hui, une manifestation monstre, place du Panthéon, en faveur de l'amnistie complète ; rien que trois pelés et un tondu sur cette place ; personne non plus dans la rue Lhomond, où on devait aller casser les vitres des Jésuites. Mais par contre sur le boulevard Saint-Michel énormément de monde pour voir passer la manifestation qui ne passe pas. Les cafetiers font des affaires d'or, c'est le principal.

24. — Tous les révolutionnaires de Paris devaient aller, par groupes, porter des couronnes devant le

mur du Père Lachaise, aux pieds duquel, en 1871, auraient été fusillés beaucoup de fédérés. Les porteurs de la splendide couronne du Ve arrondissement ont été arrêtés net sur la place de la Bastille. Impossible de passer plus avant, malgré toutes leurs observations; c'est qu'en effet, sur leur immense couronne d'immortelles rouges, étaient écrits ces mots : « A nos morts, les révolutionnaires du Ve arrondissement. » De bons bourgeois se lamentent et disent : « l'esprit communeux domine au quartier latin. » Pas du tout ; les étudiants exaltés font du tapage et du bruit et passent bien à tort, parce qu'on les remarque plus que d'autres, pour représenter les étudiants en général. Mais de nombreux étudiants sont loin de partager l'idée socialiste. Dans la circonstance actuelle, ils se sont bien montrés. Beaucoup en effet sont allés, avec des hommes importants du parti républicain, faire une contre-manifestation sur la tombe de Baudin; l'un d'eux a dit : « Illustre Baudin, tu n'eus pas suscité les horreurs de la guerre civile, devant l'ennemi triomphant, et ton écharpe de député n'eût jamais été souillée du sang des otages. »

3 Juin 1880. — Date mémorable : suppression des tambours par le général Farre : la caisse, dit-il dans sa circulaire, est un instrument qui demande un trop long apprentissage. *Ceux qui en battent, n'étant pas armés, sont des non-valeurs.* »

Mais ces non-valeurs excitent à combattre ! mon général ; mais ils provoquent les vocations militaires. Pendant tout le temps de la retraite au Luxembourg, quelle surexcitation parmi les gamins, qui suivent au pas les tambours, et se croient déjà des soldats ! tout le monde trouve la mesure déplorable, mesquine et indigne d'un esprit sérieux.

5. — Voila déjà deux ans que M[lle] Prévost-Paradol est entrée au couvent. Le souvenir de son père chéri, se suicidant misérablement à Washington, est toujours présent à son esprit. Elle s'est rappelé qu'il avait été le plus brillant élève de l'Ecole normale; en conséquence, se retirant du monde, elle abandonne à cette école la moitié de son bien, soit 2,200 fr. de rente, mais stipule qu'à sa sortie chaque élève sera pourvu d'une petite bibliothèque, relative à la spécialité de son enseignement. Il faut espérer que les jeunes gens si distingués, qui sortent de l'Ecole normale, songeront que la culture de l'esprit n'est pas seule utile, qu'elle ne console pas en présence de ces grands malheurs insupportables de la vie, que seule la culture religieuse de l'âme a ce pouvoir. Hélas ! c'est précisément cette culture religieuse qui manquait à l'admirable écrivain.

22. – L'aministie complète a été votée par la Chambre. Les grands chefs vont donc rentrer comme le menu fretin.

30. — Hier, à 9 heures du soir, sur les ordres de M. Constans, ministre de l'Intérieur, les scellés ont été mis sur la porte de la chapelle des Pères jésuites, 35, rue de Sèvres. Dans la matinée d'aujourd'hui une grande manifestation eut lieu devant cette porte. Plusieurs personnes furent arrêtées, notamment M. de Ravignan, neveu du célèbre Père de Ravignan, qui demeura si longtemps dans le couvent de la rue de Sèvres. L'expulsion suivit. Les religieux étaient amenés dans la rue de Sèvres par les sergents de ville. Chaque Père, en sortant, bénissait la foule agenouillée.

Pour leur faire honneur, probablement, l'élégant

préfet de police, M. Andrieux, présidait à la cérémonie en gants gris perle.

2 Juillet 1880 — Le Père Lefèvre, nonagéraire, est constitué gardien du couvent des Jésuites. Il conserve, dans un petit oratoire intérieur, le Saint-Sacrement qui était exposé dans la chapelle au moment où M. Clément, commissaire aux délégations judiciaires, y apposa les scellés. A cette nouvelle, qui se répandit avec une promptitude extraordinaire, une masse de monde se porta devant l'entrée de la chapelle sur la rue de Sèvres. M. Andrieux, prévenu, fit lever les scellés immédiatement ; cependant certaines personnes prétendent que pour cette levée de scellés il fallut recourir à l'intervention de M. Grévy ; le Saint-Sacrement fut confié au Père Lefèvre ; puis les scellés furent remis sur les portes de la chapelle. La foule quitta alors la rue de Sèvres et se rendit à Saint-Sulpice pour y faire des prières de réparation.

13. — L'amnistie ayant été votée par la Chambre et le Sénat, Rochefort est rentré hier dans *sa bonne ville de Paris*, comme un ancien roi de France. Pendant longtemps, devant la gare de Lyon, sa voiture ne pouvait avancer tant il y avait de monde pour le voir arriver.

15. — On vient de sortir du Panthéon un cadavre affreusement défiguré. C'est celui d'une femme, épouse d'un employé supérieur de ministère. Afin, disait-elle, de mieux admirer les peintures de la coupole, elle avait demandé à entrer dans la galerie qui tourne autour de cette coupole. Elle n'y fut pas plutôt rendue qu'elle enjamba la balustrade et s'élança dans le vide, *dans un vide* de 60 mètres de profondeur.

J'ai tremblé en entendant raconter ce suicide. Mais est-ce un suicide ? J'aime mieux en douter. Peut-être cette malheureuse femme a-t-elle été attirée par le gouffre.

Sur l'un des quatre pendentifs de Gros la mort est représentée d'une façon effrayante. La Mort semble avoir saisi sa proie au moment où la malheureuse femme se rassasiait de ses traits.

31. — Mon concierge m'apprend avec émotion que les maisons situées boulevard Saint-Michel, en face l'Ecole des mines, s'enfoncent dans les catacombes ; j'y cours avec tout le monde ; la foule est amassée devant les n°s 79 et 81, mais à l'œil nu les maisons n'ont pas du tout l'air de vouloir s'enfoncer. Néanmoins, en fait, elles ont une tendance à descendre. A la suite probablement d'une pluie diluvienne qui vient d'inonder le quartier, une excavation, ou plutôt un *fontis* (pour employer l'expression consacrée), vient de se produire. Toutes les marchandises du fruitier au n° 79 ont dégringolé dans le troisième dessous. La foule augmente, mais une vigoureuse charge de gardiens de la paix refoule les curieux ; craignant d'attraper un mauvais coup, je rentre chez moi. En me retirant je vois qu'on empêche les voitures de remonter le boulevard.

1er Août 1880. — Toute la nuit une escouade d'ouvriers a travaillé, avec calme et prudence, à fortifier et consolider les piles qui, dans les catacombes, soutiennent les maisons 81 et 79. Ces ouvriers sont très experts, car ils passent leur existence dans les catacombes à surveiller les piles des maisons.

15. — Depuis l'accident du boulevard Saint-Michel,

de pauvres chevaux sont en prison dans l'écurie du n° 81. On ne peut les en faire sortir parce qu'ils refusent de s'aventurer sur une passerelle jetée au-dessus de l'ancien trottoir effondré. On va, pour les délivrer, démolir une partie du mur séparatif d'avec une maison voisine.

— Aucun mal n'est survenu. Le quartier en a été quitte pour la peur.

19. — On vient de placer, dans une galerie du Louvre, un portrait de Soufflot par Vanloo, signé Vanloo 1767. Il a été donné par un descendant du grand architecte. Ce portrait est d'autant plus précieux que Vanloo a représenté Soufflot dessinant le plan de l'église Sainte-Geneviève.

1er Septembre 1880. — Hier la police est venue pour expulser les Pères jésuites de leur établissement, rue Lhomond, autrefois rue des Postes. Au coin de toutes les rues voisines, des sergents de ville se tenaient droits, prêts à tout événement ; mais il n'y eut aucun incident, les religieux n'y étant plus depuis un certain temps. L'établissement a été cédé par eux. Le nouveau directeur fut laissé dans les lieux, car il fournit au commissaire de police la preuve qu'il n'était pas Jésuite, mais seulement prêtre séculier, mis à la tête de l'établissement par le conseil d'administration de la Société cessionnaire; voilà du moins ce qui m'a été dit.

11. — Notre ancien bâtonnier, Nicolet, est décédé. Depuis longtemps, on attendait sa mort. Pendant la seconde année de son bâtonnat, il ne pouvait plus s'occuper des affaires de l'Ordre, et Me Bétolaud, avec une grande affection et un grand dévouement,

remplissait ses fonctions. Je lui ai entendu plaider sa dernière affaire ; il se tenait plié et courbé en deux ; il semblait dire à la mort, aperçue au fond du prétoire, « une heure de répit, je te prie, une heure seulement. »

13. — Les obsèques de Nicolet ont eu lieu à Saint-Pierre-de-Chaillot. Il n'a pas voulu de discours, il sait ce qu'en vaut l'aune pour en avoir lui-même débité.

3 Octobre 1880. — Depuis dix-huit mois, la Préfecture de la Seine est en partie installée dans le pavillon de Flore, que les incendies de la Commune ont heureusement épargné. Le préfet, Hérold, y a ses appartements et y demeure avec sa femme et sa belle-mère, Mme Pescheloche. Dans la chambre de la belle-mère, qui avait mis une bougie trop près de ses rideaux, le feu a éclaté hier soir à 10 heures ; il s'est communiqué à la chambre des trois bébés de M. Hérold. Bref, le pavillon de Flore a manqué de brûler tout entier. Les pompiers ont arrêté le feu à temps ; mais beaucoup de dégâts ! Le mobilier du préfet est complètement détruit ; les trois bébés ont été sauvés grâce au sang-froid de la bonne-maman. Les flammes sortaient par les fenêtres du pavillon en éclairant le quai et la Seine. Quand tout eut été fini, les spectateurs, entassés sur les quais, applaudissaient les pompiers de garde qu'on apercevait à travers les baies des fenêtres, courant çà et là avec leurs torches.

4. — Je suis allé du côté du pavillon préfectoral pour voir si la Flore de Carpeaux avait été atteinte par l'incendie ; heureusement non ; mais elle a dû avoir peur. Le feu voulait la lécher ; en qualité de déesse, elle l'a repoussé vigoureusement. Elle est

noircie et il faudra lui donner un bain. Paris est très ému par cet incendie, car la galerie du Louvre fut gravement menacée. Les chefs-d'œuvre de la peinture auraient pu être détruits, et tout cela parce que Mme Pescheloche a placé sa bougie, allumée sur sa table de nuit, trop près de ses rideaux de lit.

7. — Après mon retour de Châtenay, où j'ai passé mes vacances, je suis allé voir, au grand carrefour de la place Denfert-Rochereau, le Lion de Belfort qu'on a inauguré le dimanche 26 septembre dernier ; c'est le fac-simile du lion triomphant que Bartholdi a campé si majestueusement au bas de la forteresse de Belfort. L'attitude du lion est magnifique. Il a, entre les pattes, une couronne d'immortelles, mise là le jour de l'inauguration. Sur cette couronne se trouve l'inscription suivante : *Belfort-Paris 1870-1871.* Il était naturel que le lion, symbole de la résistance de Belfort, eut sa place et même une belle place à Paris. Car Paris a fait un grand et affectueux sacrifice pour Belfort. Belfort est resté à la France parce que Paris a consenti à l'entrée des Prussiens, dans le quartier aristocratique des Champs-Elysées.

14. — Rue de l'Eperon, nº 10, près de la rue Saint-André-des-Arts, est mort notre doyen, Me Lavaux, à l'âge de 94 ans ! Nous ne le connaissions pas, car il avait cessé de plaider en 1842. Il voulait prendre un petit repos ; il en a pris un de trente-huit ans. Sous la Restauration et dans les commencements du règne de Louis-Philippe, il avait eu un emploi considérable. C'est lui qui plaida pour Mme de Feuchères contre les Rohan, qui revendiquaient l'héritage du dernier Condé, en prétendant que le testament de celui-ci avait été obtenu grâce à des suggestions coupables, et

même grâce à la violence. L'attaque des Rohan était dirigée non seulement contre Mme de Feuchères, mais encore contre le petit duc d'Aumale, bénéficiaire en grande partie des dispositions du prince de Bourbon. Malgré l'éloquente plaidoirie de Hennequin, avocat des Rohan, Me Lavaux fit triompher Mme de Feuchères.

On dit Me Lavaux immensément riche. Mme de Feuchères n'a pas oublié les honoraires de son avocat[1].

25. — Les projets de M. Constans, ministre de l'Intérieur, mettent en émoi et les couvents et les fidèles qui suivent les cérémonies religieuses dans les chapelles des moines. On se porte journellement dans ces chapelles bien plus qu'en temps ordinaire. Hier, à la grand'messe, celle de nos voisins, les Dominicains de la rue Jean-de-Beauvais, était pleine, complètement pleine. Le Père Constant (ne pas confondre) est monté en chaire pour le sermon ordinaire du dimanche. Il a parlé de la Vierge qui, se tenant aux pieds de la Croix, fut dans sa douleur, la digne et admirable image du chrétien éprouvé.

Tout le monde attend, dans la plus grande anxiété, l'application des décrets du 29 mars à ces religieux, que les habitants du quartier, notamment les marchands et marchandes du marché des Carmes, aiment beaucoup à cause de leur grande charité, et que presque tous les Parisiens chérissent à cause de leur esprit libéral. Tout le monde dit : oh ! ils n'auraient qu'un mot à dire pour qu'on les laisse tranquilles ; le plus petit mot de soumission suffirait à Ferry ; mais ils se croient obligés en conscience, ou tout au moins

[1] Me Lavaux, dans son testament, a laissé quatre cent mille francs à l'Ordre des avocats pour soulager la détresse de ses confrères vieux ou infirmes.

par convenance, de ne pas séparer leur cause de celle des Jésuites.

30. — Ce soir, rue Jean-de-Beauvais, une foule énorme se presse autour du couvent des Dominicains, qu'on va dit-on expulser. Des gens étrangers au quartier chantent la *Marseillaise.* En réponse des jeunes gens crient : « *Vive la liberté !* » Ils sont arrêtés.

1er Novembre 1880. — Comme c'est aujourd'hui la Toussaint, je vais à la chapelle de la rue Jean-de-Beauvais pour assister aux vêpres des Morts. Elle est fermée par précaution. Par le petit grillage de la porte un Père me prévient qu'il n'y a pas d'offices.

— Autre émotion d'un tout autre genre. Vers quatre heures un ballon déformé passe au bout de la rue des Ecoles, au-dessus du boulevard Saint-Michel, au ras des maisons ; il file vers la Seine. Personne ne semble le diriger.

Nous courons vers la place Saint-Michel. Le ballon s'y est aplati. En le voyant tournoyer sur cette place, tout le monde s'était enfui, de telle sorte que personne n'a été blessé. Mals il a failli étouffer une marchande de journaux qui, emprisonnée dans son kiosque, n'avait pu s'enfuir. Elle en a été quitte pour une fière peur. Comme vient de me dire une pauvre vieille : « la marchande doit avoir les *sangs tournés.* »

2. — Le ballon qui tomba sur la place Saint-Michel et la couvrit presqu'entièrement, était une Montgolfière, gonflée à l'air chaud. On comptait, mais bien à tort, qu'elle descendrait tout doucement à mesure que l'air se refroidirait. Au-dessous était suspendu un trapèze sur lequel un acrobate faisait des exercices.

Le malheureux lâcha prise et tomba sur le sol où il se broya. La Montgolfière, allégée du poids de l'aéronaute, s'éleva avec rapidité, puis redescendit. Enfin, poussée par un vent d'ouest, elle vint s'abattre dans le quartier latin.

3. — L'acrobate n'avait pas voulu qu'on l'attachât, Ce garçon avait 18 ans ; il était superbe, bien découplé; il avait économisé trente mille francs dans différents cirques, notamment au cirque Fernando, car il était d'une force extrême sur le trapèze. L'ambition le prit; voulant être patron à son tour, il monta un cirque, mais il y mangea ses trente mille francs ; très désolé de ses pertes il craignit moins de risquer sa vie et de faire des exercices extraordinaires. Et le voilà maintenant en bouillie ! Nul, heureusement, ne souffrit de sa mort, car il tomba dans un jardin de l'avenue du Roule où personne ne se trouvait.

— Les jeunes gens arrêtés samedi soir, 30 octobre, pour avoir crié : *Vive la liberté !* devant le couvent des Dominicains, avaient été désignés par la ***Paix*** et d'autres journaux comme élèves de l'Ecole Sainte-Geneviève. Le directeur a écrit une lettre à ces journaux pour leur dire que pas une seule des sept personnes arrêtées n'appartenait à l'Ecole.

5. — Ce matin, sur les cinq heures, à la lueur des becs de gaz, on a enfoncé la porte des Dominicains de la rue Jean-de-Beauvais et on les a mis dehors. Le commissaire de police du quartier, M. Cotton d'Englesqueville, avait espéré que, faite de si bon matin, l'expulsion passerait inaperçue, mais un frère-lai sonna le tocsin avec la petite cloche du couvent. Tous les habitants de la rue se mirent aux fenêtres et jetèrent des fleurs aux Pères à mesure qu'ils sortaient..

La garde du couvent, après l'expulsion des religieux, fut confiée au Père Jouin, un superbe Dominicain qui porte la croix de la Légion d'honneur sur sa robe blanche. Au moment où le commissaire de police allait apposer les scellés sur la chapelle, il lui aurait dit : « Tenez, voici ceux de la Commune que nous avons conservés, mettez les vôtres à côté. »

6. — Hier, presque tous les religieux de Paris ont été expulsés sur les cinq heures du matin, notamment d'autres Dominicains qui ont un second couvent rue du faubourg Saint-Honoré, près l'hospice Beaujon.

9. — Ferry, le ministre de l'Instruction publique, a sévi contre M. Ollé-Laprune, maître de conférences, pour la philosophie, à l'Ecole normale. Ce dernier se trouvait pour sa santé à Bagnères-de-Bigorre quand, le 16 octobre dernier, il vint par hasard à passer devant un couvent de Carmes qu'on venait d'expulser, sauf un malade ; M. Ollé-Laprune connaissait précisément ce malade. Il crut devoir aller lui demander de ses nouvelles, car l'émotion avait pu augmenter sa maladie. Sur la demande *fort indiscrète* de ce religieux, auquel il n'osa refuser, il signa un procès-verbal constatant que les scellés étaient apposés sur la porte de la chapelle. Il vit d'autant moins de mal à signer que ce procès-verbal ne constatait pas le plus petit mot de protestation. M. Ferry, immédiatement averti, suspendit M. Ollé-Laprune. Le directeur de l'Ecole normale, M. Fustel de Coulanges, alla, au dire du *Figaro*, trouver le tout-puissant About, directeur du journal le *XIX*ᵉ *Siècle*, afin de lui expliquer comment les choses s'étaient passées et le prier d'intervenir auprès de M. Ferry. L'intervention s'expliquait d'autant plus qu'Ollé-Laprune était comme lui, About,

ancien élève de l'Ecole normale. Mais M. Fustel y perdit son latin et M. About, dans son journal d'hier, 8 novembre, inséra un article où il déclara abandonner à son malheureux sort M. Ollé-Laprune, *clérical jusqu'aux moëlles comme son maître, l'onctueux et funeste Caro*. About s'est plaint bien souvent qu'on n'eût pas d'affection pour lui ! Mais lui-même pour qui donc en a-t-il ? Oh ! sans doute, les étudiants ont été cruels pour lui à propos de *Gaëtana*, mais, dans son livre sur la Grèce, ne l'avait-il pas été pour les Grecs, ses hôtes ?

10. — Les journaux contiennent une lettre que M. Léon Jaurès, chef de section de la troisième année de l'Ecole normale, a écrite au nom de tous ses camarades à M. Ollé-Laprune : « *Monsieur et cher maître*, lui écrit-il, *tous mes camarades et tous les élèves de seconde année, me prient de vous exprimer le profond regret que leur cause le bruit de votre départ... Nous conserverons tous un souvenir ineffaçable de votre attachement à l'école... de l'esprit de bienveillance envers toutes les opinions qui a toujours animé votre cours, votre parfaite tolérance, etc.* »

Ce jeune homme, ancien élève de Louis-le-Grand, est, dit-on, cousin de l'amiral Jaurès, sénateur, qui, en 1870, rendit tant de services à l'armée de la Loire.

Même jour. — Louise Michel est rentrée hier à Paris avec le reste des amnistiés. Elle aurait bien voulu s'en aller tout de suite à Lagny, chez sa mère; « je veux absolument aller voir maman, » disait-elle gentiment, mais il lui fallut subir une ovation dans toutes les règles. La gare Saint-Lazare était entourée d'une énorme foule de gens ayant une fleur rouge soit à la boutonnière, soit au corsage suivant le sexe de chacun.

13. — Il y a quelques jours la huitième chambre, présidée par M. Cartier, condamna, à huit jours de prison, M. de la Brière, journaliste, qui avait crié : *à bas les crocheteurs !* quand notre commissaire de police, M. Cotton d'Englesqueville, fit forcer la porte des Dominicains.

Aujourd'hui il a condamné à huit jours de prison M. Cochin pour avoir trop vivement manifesté son opinion contre ce M. Cotton, qui, probablement, n'en avait pas mis assez dans ses procédés.

M. Cotton était tout récemment conseiller à la Cour d'Alger ; il a préféré à sa robe rouge d'Alger une écharpe de commissaire de police à Paris. C'est très flatteur pour les commissaires de police parisiens. Il a remplacé notre commissaire de police, M. Leclerc.

20. — Oh ! qu'il a du chagrin mon commissaire de police ! Certes les journalistes ne l'ont pas mis ces temps passés dans du coton. Pour panser ses plaies, Andrieux a retiré ses gants gris perle et lui a écrit la lettre suivante :

« ... L'été dernier lors de l'éboulement qui s'est produit sur le boulevard Saint-Michel, j'ai apprécié le dévouement et l'activité dont vous avez fait preuve. Dans l'exécution des décrets chez les Dominicains de la rue Jean-de-Beauvais, vous avez rempli votre devoir avec la fermeté et le zèle que j'attendais de vous et je vous adresse ici le témoignage de ma haute satisfaction.

« *Le député, préfet de police,*

« ANDRIEUX. »

16 Décembre 1880. — Hier, obsèques de Mme Thiers à Notre-Dame de Lorette, et inhumation dans le caveau où repose son mari. Il paraît que sa fortune

toute entière revient à sa sœur, Mlle Dosne, qui se trouve avoir trois cent mille livres de rente environ. Mme Thiers et Mlle Dosne ont hérité de leur père, M. Dosne, ancien receveur général fort opulent du département du Nord. De plus M. Thiers a recueilli des droits d'auteur énormes pour ses ouvrages de la Révolution et de l'Empire.

21. — Hérold, *sans même consulter Ferry*, a fait passer un tombereau devant les écoles, pour y remiser les crucifix des classes ; on les décrochait même devant les enfants, si bien que ceux-ci, dans leur naïveté enfantine, disaient : *il n'y a donc plus de bon Dieu.* V. page 328.

22. — Le Sénat a blamé la conduite de Hérold, que Ferry du reste a lâché.

1881

4 Janvier. — La partie ouest de la rive gauche était hier toute agitée. Il s'agissait d'enterrer le vieux révolutionnaire Blanqui, mort à la Maison Blanche. On le conduisit en grande pompe au Père-Lachaise. Louise Michel fut la reine ou plutôt la présidente du cortège. Pour honorer les morts de 1830, on fit faire à sa voiture trois fois le tour de la Colonne de Juillet, au risque de lui donner mal au cœur, à Louise Michel, pas à la colonne, bien entendu.

8. — Enfin, enfin, la vieille M[me] Foucault est morte à 82 ans ; je dis *enfin*, car elle avait assez de la vie depuis la mort de son fils, Léon Foucault, le grand physicien. Femme d'une énergie extraordinaire, elle se fit, à 80 ans, opérer de la cataracte. « Comment, si vieille, lui disait-on, vouloir vous laisser faire une opération dangereuse ! » — « Oui, répondait-elle, je veux voir clair pour surveiller et mener à bonne fin une édition complète des œuvres de mon fils. »

Elle guérit et réussit à mener à bien son projet. Après la mort de son fils, elle avait fermé le splendide cabinet qu'il occupait au premier étage de l'hôtel de la rue d'Assas, cabinet dans lequel je fus un jour reçu avec tant de bienveillance.

Mais, à quelque temps de là, elle apprit qu'une conférence de littérature et d'éloquence, composée de jeunes gens d'élite, n'avait point de pénates. Elle leur ouvrit immédiatement le sanctuaire.

Elle eut une grande influence sur son fils qui, grâce à elle, mourut dans des sentiments très chrétiens, en son hôtel de la rue d'Assas. Elle s'était fait construire, boulevard Saint-Michel, n° 27, au coin de la rue des Ecoles, une superbe maison [1]. Dans la cour se trouve une grande statue de la Vierge qui semble bénir tous ceux qui viennent parler au concierge.

31. — Chez Charpentier, rue de Grenelle, paraît la première partie des *Discours et plaidoyers politiques de Gambetta* du 14 novembre 1868 au 4 septembre 1870, publiés par Joseph Reinach.

On y trouve, naturellement, le plaidoyer enflammé prononcé devant le tribunal de la Seine dans l'affaire Baudin, celui, combien insinuant et combien doux, prononcé en appel ; arrive ensuite un discours bien intéressant et beaucoup moins connu, proféré le 19 avril 1868, par Gambetta au banquet de la jeunesse où se trouvaient six cents jeunes gens, presque tous étudiants. En réponse à un toast, qui lui fut porté par l'organisateur, M. Lamy, plus tard député catholique républicain, Gambetta débita le discours le plus gracieux, le plus calme qu'il fit jamais de sa vie. Quel admirable Protée que cet homme !

« ... De l'opposition, oui, dit-il, mais sans exagération systématique... Il ne faut pas attaquer continuellement les institutions gouvernementales, sous prétexte qu'elles sont placées dans les mains d'un homme qui

[1] **C'est dans cette maison que se trouve le café Vachette.**

en fait un mauvais usage. Elles seront nôtres un jour quand nous serons le gouvernement. » Et comme tous ces étudiants, têtes et cœurs chauds, semblaient déconcertés, il leur lançait, pour les ressaisir, des phrases brûlantes.... « Votre génération, leur criait-il, est marquée pour accomplir une mission nécessaire, celle d'achever la Révolution française... Votre génération a la charge, sous peine de se déshonorer, de ne pas laisser se lever sur la France le centenaire de 1789, sans avoir fait quelque chose pour l'avènement de l'Equité. »

Gambetta se posait déjà en homme de gouvernement, c'était de la théorie alors ; mais ce fut la réalité quand, le 4 septembre 1870, deux ans et demi après, il voulait empêcher l'émeute de jeter bas l'Empire, au milieu d'un cataclysme effroyable.

2 Février 1881. — Protot, l'ancien délégué à la justice pendant la Commune, voulait se fait réinscrire au barreau. Le conseil de l'Ordre des avocats, dont Barboux est président-bâtonnier, a refusé sa demande parce qu'il aurait gravement manqué à la magistrature en usurpant les fonctions de garde des sceaux. La Cour vient de confirmer cette décision. Bien des gens du monde m'ont dit : « Mais Protot est amnistié, pourquoi ne pas l'admettre à plaider ? » Je leur ai répondu : « L'amnistie peut bien, au point de vue pénitentiaire, effacer le passé ; mais elle ne peut empêcher le conseil de l'Ordre de refuser d'inscrire Protot sur le tableau des avocats ; suivant une expression consacrée, le conseil est *maître de son tableau*.

7. — Nous avons voulu témoigner notre respectueuse amitié à notre confrère Rousse, bâtonnier

pendant le Siège et la Commune, en allant tous au service mortuaire de sa mère, dont les obsèques eurent lieu à Saint-Louis-d'Antin. Elle était fort âgée. Me Rousse et son frère n'ont jamais voulu se marier pour ne pas quitter leur mère. C'est bien, et ce n'est pas bien ; c'est bien parce que leur dévouement filial est digne de louanges ; ce n'est pas bien parce qu'ils ont privé la société d'une double lignée d'honnêtes gens.

La douce figure de Mme Rousse apparaît de temps à autre dans les vigoureux *Récits du Siège* que son fils a publiés.

26. — M. et Mme Grévy ont donné un fort beau bal à l'Elysée. Ma femme et moi avons fait une interminable queue en voiture avant de pouvoir entrer. On dit que le buffet n'est d'ordinaire pas très fameux. Ce jour-là, il était fort bien garni. J'y ai fait grand honneur, à titre de protestation contre les méchants bruits.

— Au dernier Salon se trouvaient en face l'un de l'autre les portraits de M. et Mme Grévy, le premier par Bonnat, le second par Mlle Rosalie Thévenin.

27. — Fête des quatre-vingts ans de Victor Hugo, né le 26 février 1802. Le dimanche 27 février une grande partie de la population de Paris a défilé devant lui pour fêter son *entrée* dans sa quatre-vingtième année.

Hugo était à une fenêtre de son hôtel de l'avenue d'Eylau, no 130, avec ses deux petits-enfants. La veille au soir il y avait eu une brillante réception chez le poète. Les élèves de Louis-le-Grand allèrent lui présenter leurs compliments. Un élève de philosophie avait été désigné pour faire un petit discours, il était

accompagné de mon robuste fils Emile, personnage non à dédaigner au milieu des bousculades inséparables de cette fête quasi populaire. Il se trouva, par hasard, le premier en tête devant Victor Hugo; il fit volte-face, empoigna l'orateur désigné, le fit pivoter et le planta devant Victor Hugo. Le jeune orateur, quoiqu'un peu décontenancé en présence du poète et d'une foule de femmes en toilettes de bal, prononça assez bien son petit *speech.* Victor Hugo fut enchanté et, tendant le bras vers ces beaux et enthousiastes jeunes gens, il leur dit : « *Vous êtes moi.* » Le sens profond de ces paroles échappa un peu aux jeunes gens qui, certes, n'auraient pas voulu changer leurs heureux 16 ans contre les glorieux 80 ans du grand-père.

6 Mars 1881. — Après avoir laïcisé les écoles et les hôpitaux, on va laïciser le Panthéon. Benjamin Raspail, le benjamin de la démocratie, a demandé qu'on restituât le Panthéon à la sépulture des grands hommes, L'urgence fut prononcée sur sa proposition. Benjamin Raspail profita de l'occasion pour prétendre qu'en 1814 on avait enlevé du Panthéon les ossements de Voltaire et de Rousseau, qu'on les avait mis dans un sac et jetés en Seine, en face de Bercy. Mgr Freppel s'est élevé contre cette affirmation et a déclaré énergiquement que jamais le clergé n'avait touché aux os de Voltaire et de Rousseau [1].

[1] Quelques années, après les cercueils de Voltaire et de Rousseau furent ouverts et chacun put se convaincre que leurs corps décharnés étaient dans leurs cercueils. L'un des assistants crut même découvrir le sourire de Voltaire sur sa figure parcheminée. Amende honorable fut rétroactivement rendue au clergé et à la Restauration.

11. — Hier, tout au matin, les magasins du *Printemps* ont flambé comme une meule de paille ; rien n'a pu être sauvé ; un pompier a été asphyxié.

Immédiatement prévenu dès le premier jet de flammes, le directeur, M. Jaluzot, sauta en bas du lit, enfila son pantalon et ses mules, puis dans ce simple appareil, sans songer à s'enfuir, il galopa courageusement dans tous les corridors, en soufflant dans une corne à bouquins et en criant au feu. De cette façon deux cent cinquante employés, réveillés à temps, purent sauver leur vie. Cet horrible incendie, qui rappelle celui des magasins de nouveautés du *Grand Monge*, rue Monge, a été cependant moins terrible, car au *Grand Monge* cinq employés périrent.

Pendant la journée qui suivit la nuit fatale, M. Jaluzot rassembla ses employés et leur dit : « J'ai tout perdu, même mes vêtements, j'ai été obligé d'aller m'acheter à la *Belle Jardinière* le parapluie que voilà ; je l'ai acheté moyennant vingt francs qu'un ami m'a prêtés. » — Fichtre, dit-on, combien M. Jaluzot payait-il donc ses parapluies avant l'incendie ? On l'accable de plaisanteries, on va chantant :

Quand on a tout perdu, et qu'on n'a plus d'espoir,
On prend le pan d' sa chemise pour s'en faire un mouchoir.

Mais M. Jaluzot peut dire : « Je me moque pas mal de vos plaisanteries, car j'ai le cœur consolé malgré mon malheur ; je n'ai perdu aucun des miens. » Ce que n'avait pu dire le directeur du *Grand Monge*, que M. Jaluzot avait paternellement recueilli dans son administration.

12. — Grande affluence de monde sur le haut du boulevard Saint-Michel et l'avenue de l'Observatoire. Les obsèques du pompier, asphyxié au *Printemps*, ont eu lieu au Val-de-Grâce. Ses camarades l'ont porté,

sur leurs épaules, de l'église du Val-de-Grâce au cimetière Montparnàsse, où se trouve la sépulture des pompiers *morts au feu.*

8 Avril 1881. — M[e] Rousse a été reçu hier à l'Académie française. Il a prononcé un discours tel qu'on devait l'attendre d'un lettré tel que lui. Le duc d'Aumale lui a répondu en parlant de son esprit et de son courage civique, de sa mère qui avait su l'instruire et le guider, enfin, en louant son frère, courageux garde national qui fut blessé pendant une émeute.

Il finit ainsi : « l'Académie a voulu honorer en vous l'art de bien dire et le courage de bien faire. » C'est identiquement ce que m'a dit, il y a peu de temps, mon voisin, un professeur à la Sorbonne, M. Caro, lequel ajouta ceci : « Nous avons aussi, en acceptant M[e] Rousse, voulu honorer le barreau. »

10. — On apprend avec bien grande douleur que le colonel Flatters, chef d'une expédition dans le Sahara, a été assassiné par les Touaregs. Cette expédition avait pour but d'étudier le terrain afin d'établir un chemin de fer destiné à relier l'Algérie au Soudan. Le colonel était marié avec une personne charmante que ma femme voit très souvent au Luxembourg, car elle est la mère du petit Flatters, l'ami de mes enfants.

Il y a un an à peine, je me trouvais au Luxembourg avec le colonel, son jeune garçon et les deux miens. A l'heure de la rentrée en classe, je proposai au colonel de ramener son petit Etienne à Louis-le-Grand en même temps que les miens. — « Oh non ! me répondit-il, j'aime mieux le reconduire jusqu'à la porte même du lycée, afin de rester plus longtemps avec lui. »

26. — Hier, service funèbre à Saint-Sulpice pour le

colonel Flatters. Mme Flatters et Etienne, son fils unique, y assistaient. Le colonel était officier de la Légion d'honneur. Un bataillon du 124e de ligne lui rendait les honneurs.

1er Mai 1881. — On parle beaucoup sur notre rive gauche, d'une pièce d'Edouard Pailleron, jouée pour la première fois, il y a six jours, au Théâtre-Français : *le Monde où l'on s'ennuie.*

C'est qu'en effet elle contient beaucoup d'allusions déplaisantes aux faits et gestes d'un homme que nous honorons tous dans le Quartier, qui, tout simplement, tout modestement, vit au milieu de nous, M. Caro, professeur de philosophie à la Sorbonne. Le pauvre Monsieur est *la bête noire* des hommes parcequ'il est la *coqueluche* des femmes. Elles vont en grand nombre l'écouter à son cours. Je connais une petite bourgeoise qui, pour aller l'entendre, met ses enfants en garde chez sa concierge. Les dames de la haute aristocratie y viennent en équipage ; *ah ! c'est qu'il a si bon genre, qu'il parle si bien !* disent-elles.

Dans cette pièce, que je n'ai pu encore voir, car il est fort difficile d'avoir la plus petite place en ce moment aux Français, M. Caro serait représenté sous les traits d'un Vadius, dont la faconde fait raffoler toute la haute féminerie.

Pour jouer le rôle de ce savant à la mode, nommé Bellac, Got s'est fait une tête à la *Caro*[1].

[1] Dans ses *Souvenirs d'un demi-siècle*, t. VI, page 152, Arsène Houssaye dit ceci en parlant de M. Caro : « ... Il a reçu un coup de poignard mortel à la représentation du *Monde où l'on s'ennuie*... l'anémie l'atteignit dans ses bras de glace ? Il ne put détourner de ses lèvres la cigüe qu'on lui versa gaiement dans une comédie. Qui donc ne l'a pas vu aussitôt dans la pâleur d'une lente agonie. »

Arsène Houssaye va trop loin, M. Caro n'a pas pris la chose

10. – Quelqu'un de grand mérite qui a vu *le Monde où l'on s'ennuie*, qui a lu dans tous les journaux les comptes rendus de la pièce me dit : « M. Pailleron a voulu faire une nouvelle édition des femmes savantes. » Il lui fallait un « *Vadius*, un Trissotin, il a jeté son dévolu sur M. Caro, homme de trop grande valeur pour servir ainsi de plastron. Parfois, sans doute, M. Caro prête un peu à rire par ses recherches d'élégance ; ainsi devant son auditoire, où il sait devoir rencontrer beaucoup de dames, il arrive dans une tenue extra irréprochable avec ses favoris fraîchement rasés par Toulouse, le grand Figaro du boulevard Saint-Michel, en gants clairs qu'il retire peu à peu avec une gracieuse maëstria ; mais *sa tenue* ne peut guère donner lieu qu'à de très légères plaisanteries, et encore de la part de ceux qui n'en ont pas... *de tenue*, et qui ne comprennent le professeur *vieux jeu* qu'avec des ongles cernés de noir ; un auditeur de bon sens ne fait pas attention à ces misères. Il attend un instant, un tout petit instant, et il est bientôt sous le charme, tant la parole du professeur est entraînante, tant son élocution est extraordinalre. Pas le moindre livre, pas le moindre papier pour l'aider. Ah ! par exemple, quelqu'un pourra échapper à ce charme : c'est l'auditeur fataliste, matérialiste, athée ou se se croyant tel, car c'est un philosophe spiritualiste que Caro. »

C'est bien, il me semble, la riposte que j'ai entendue.

24. — Mes cinquante ans ? Quoi, j'ai déjà un demi-siècle de vie ; quel pas vers l'Eternité !

3 Juin 1881. — Hier matin, rue d'Assas, M. Littré

si au tragique. Malgré le coup de poignard, malgré l'absorption de la cigüe, malgré l'étreinte des bras de glace de l'anémie, M. Caro vécut encore sept ans. Il ne mourut pas d'un sot et ridicule badinage, mais de la mort d'une chère enfant, sa fille unique !

est mort à 80 ans. Quoique libre-penseur, il n'était pas anti-religieux militant, ni même partisan de tous les bouleversements laïques de nos jours ; aussi permettait-il à sa femme d'envoyer annuellement une somme assez importante au curé de Notre-Dame des Champs, pour son école libre.

Sa femme, sa fille, n'avaient pu sans doute en faire un chrétien, mais elles l'avaient à son insu pénétré de ces vertus si chrétiennes, la *tolérance,* la *bonté*, la *charité !*

30. — Enterrement, à Rueil, d'un des plus illustres avocats du barreau, et par le talent et par le caractère, M. Dufaure. Il avait joué à différentes reprises un grand rôle dans la politique. Au Palais, du moment où il se chargeait d'une affaire, celle-ci avait grande chance d'être gagnée. tellement les juges avaient confiance en lui ; de plus, c'était un dialecticien remarquable.

Jamais il ne faisait siennes les affirmations de ses clients, il disait : « Mon client prétend ceci ; » de cette façon il n'était point exposé à compromettre sa personne, sa robe et sa conscience. C'était un homme bon, mais d'aspect austère, au devant duquel l'estime, l'admiration accouraient, mais pas la sympathie affectueuse.

J'ai reçu la lettre suivante :

« Vous êtes prié d'assister aux convoi et service de M. J.-Armand Stanislas Dufaure, de l'Académie Française, sénateur, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats,

« Décédé en sa maison, 18, rue de Suresnes à Rueil (Seine-et-Oise), le 27 juin 1881, dans sa 83e année, muni des sacrements de l'Eglise,

« Qui se feront à l'église de Rueil, sa paroisse, le jeudi 30 juin, à onze heures très précises.

« On se réunira à la maison mortuaire.

« *De profundis !*

« De la part de Monsieur Gabriel Dufaure, de Monsieur Amédée Dufaure, ses fils, de Monsieur Edouard de Monicault, son gendre ; de Monsieur Charles Dufaure, de Messieurs Alexis, Pierre et Gaston de Monicault, ses petits fils, du vice-amiral baron Roussin, son neveu.

« Départ de Paris, gare Saint-Lazare, 10 h. 35. L'inhumation aura lieu à Grezac (Charente-Inférieure). »

A remarquer les mots décédé en *sa maison*, on voit bien que la famille n'est pas une famille de poseurs, combien d'autres auraient mis en *son château* ou en *son hôtel.*

1er Juillet 1881. — Apparition, vers le nord-ouest, d'une gracieuse comète, toute mignonne, n'ayant qu'une queue de six mètres. Le peuple dit que c'est une étoile à queue.

Des savants ont fait avec le *spectroscope* des expériences qui ont révélé dans le spectre de la comète, des bandes semblables, comme couleur, à la flamme bleue de l'alcool. On doit se payer du punch là-haut !

14. — Rue d'Arras, j'assiste à la messe de M. Loyson Hyacinthe, qui m'avait envoyé une invitation[1],

[1] Eglise Catholique Gallicane
3, rue d'Arras,
Près du Collège de France et de l'Ecole polytechnique.
(Recteur Mr Hyacinthe Loyson).

Paris, le 7 juillet 1881.

Fête Nationale M.

Le recteur de l'Eglise catholique gallicane,
Le clergé
Et le Conseil paroissial
Ont l'honneur de vous inviter à assister à la messe solennelle

je ne sais pourquoi, comme voisin probablement; c'est lamentable de voir ce prêtre déchu se permettre d'offrir le sacrifice de la messe.

Toujours éloquent cependant, le malheureux. Pendant le sermon son charmant petit garçon a demandé à sa maman la permission d'aller faire pipi.

La susdite maman est si gracieuse que certaines personnes excusent quelque peu le Père Loyson d'avoir voulu cesser d'être *Père* pour devenir *papa*.

16. — Le préfet de police, M. Andrieux, ne voulant pas être le domestique du Conseil municipal, qui joue à la Commune, donne sa démission; à qui le tablier?

17. — Notre ancien confrère Camescasse, fils du conseiller à la Cour de cassation, bel homme, bon enfant, prend le tablier. On le cueille dans le vieux clan des avocats libéraux qui pullulaient sous le second Empire.

Ayant, au 24 Mai, donné sa démission de préfet, il se remit avocat; dame, les affaires envoyées n'étaient pas bien grosses; il était un jour à la bibliothèque avec un maigre dossier à côté d'un autre *revenant* qui avait une affaire aussi maigriotte. Camescasse en prenait bravement son parti, mais l'autre, non. Ce dernier dit d'une voix dolente: « Voilà les dossiers qu'on donne à des hommes tels que nous! » *Pierre*

qui sera chantée en l'église de la rue d'Arras, n° 3, le jour de la Fête Nationale, jeudi 14, à 10 heures précises du matin.

L'Eglise catholique gallicane ne sépare point la Foi religieuse de l'amour de la Patrie. Elle serait heureuse, Monsieur, de pouvoir s'adresser dans cette circonstance à votre patriotisme.

Vouillez agréer l'assurance de mes sentiments dévoués.

Le Recteur,
Hyacinthe Loyson.

qui roule, n'amasse pas mousse, murmura entre les dents un confrère, fidèle au Palais.

Même jour. — Sous le second Empire, les étudiants étaient enragés contre M. Giraud, professeur de droit romain. Ils le soupçonnaient d'avoir réclamé une punition sévère contre les camarades qui étaient allés, au congrès de Liège, exposer des théories révolutionnaires sans queues ni têtes. C'était bien injuste ; car M. Giraud était le meilleur homme du monde ; son esprit au contraire était porté à une trop grande indulgence. Mais aujourd'hui les étudiants sont bien changés à son égard. Ils reconnaissent les torts de leurs devanciers. Comme le brave homme vient de mourir à l'Ecole de droit et qu'on l'enterre à Saint-Etienne-du-Mont, les jeunes gens, trouvant que le trajet était trop court de l'Ecole à Saint-Etienne, ont demandé à ce qu'on accordât à leur professeur l'honneur du Panthéon *non ab intus* mais *extrinsecus*. Leur requête a été accordée. Le corbillard et les députations feront le tour du Panthéon.

19. — Il fait tellement chaud qu'il est presque impossible de manger de la viande et du poisson. Les denrées sont arrivées en un tel état à la Halle qu'on fut obligé de les jeter presque toutes. Les commissionnaires n'ont pas établi de cours. De gros messieurs tombent sur les trottoirs, frappés d'insolation. Les maigres résistent mieux.

Marie Laurent, jouant dans *Michel Strogoff*, fut obligée de s'arrêter pendant un certain temps, car elle était indisposée par la chaleur. L'action cependant... se passe en Russie.

25. — M. Delaunay, curé de Saint-Etienne-du-Mont, est mort ; il a laissé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève

sa précieuse collection de presque toutes les éditions de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'il passa toute sa vie à rechercher. Un jour il me fit les honneurs de la fameuse bibliothèque. Les plus anciennes éditions, on ne peut plus curieuses, me causèrent une profonde impression de respect.

3 Août 1881. — Effet de la grande chaleur : un des lions du Jardin des Plantes est devenu enragé ; on l'abattit de deux coups de feu, à travers les barreaux de sa cage.

— A la distribution des prix du grand concours, le ministre de l'Instruction publique, Jules Ferry, annonça que l'antique asile de la Sorbonne allait être reconstruit. Voilà vingt ans que cette nouvelle est annoncée. La première pierre a même été, avec grande cérémonie, posée, pendant le second Empire, par un grand *Manitou* du temps. Un chantier occupe l'emplacement de la future salle de distribution ; pendant bien longtemps encore, je le crains, quarante scies, environ, nous feront entendre leur émouvante musique !

14. — Paris est agité ; dans quelques jours de nouvelles élections de députés auront lieu. Celui de Belleville, Gambetta, se représente dans le XXe. Il est allé à Belleville où il a prononcé un grand discours, assez bien écouté. Il ira en prononcer un autre dans ce même XXe, mais à Charonne ; ce qui sera moins commode.

17. — Seconde réunion électorale dans le XXe, à Charonne, rue Saint-Blaise, pardon : rue Blaise. Gambetta y a été fort mal accueilli ; on criait : « *A bas le*

dictateur ! Galliffet ! Galliffet ! [1] » Des coups de sifflet retentirent ; très crâne Gambetta dit : « Ceux qui me sifflent sont des lâches ; je suis ici pour expliquer mon programme et vous me refusez la liberté de la tribune. »

« Galliffet ! Galliffet ! Dictateur, dictateur ! Passera pas, passera pas ! »

« — Vous accusez l'homme qui est ici d'être un dictateur, reprit Gambetta, *vous*, vous êtes des *esclaves ivres*, indignes de la liberté. Je n'ai qu'un mot à ajouter, c'est que le scrutin du 21 août me vengera de cette infamie ; je vous connais, je vous ai étudiés, et je saurai vous trouver jusqu'au fond de vos repaires. »

Véritablement très brave, Gambetta sortit après avoir lancé ces rudes mots de défi. En s'en allant il les entendit hurler la *Carmagnole* et chanter sur l'air du *Beau Nicolas :*

Passera pas
Gambetta !
Ah ! ah ! ah !

Eh bien, mon pauvre Léon, tu l'as, cette fois, vraîment entendu rugir le lion populaire, ce fauve insatiable de proie, prêt à dévorer ta chair opulente et celle de bien d'autres.

18. — Dans la salle des Pas-Perdus, on se met en rond et on commente cette phrase de Gambetta : « Vous êtes des esclaves ivres, j'irai vous chercher jusque dans vos tanières. » — « Dans les tanières de Charonne, dit-on, peuplées de chacals socialistes, de radicaux anti-opportunistes, ce n'est pas commode et facile de pénétrer. »

[1] Gambetta était allé à la cérémonie civile et religieuse du mariage de Mlle de Galliffet.

19. — Il ne ferait pas bon à Gambetta de revenir à Charonne. Ce mot de repaire qu'il a laissé tomber avec une *furia francese meridionale*, a eu le don d'exaspérer toute la rue Blaise et le pays circonvoisin.

23. — Gambetta a conservé son fief électoral. Il est élu dans les deux circonscriptions du XXe, aussi bien à Charonne qu'à Belleville. C'est un beau succès.

26. — Non. Dans la circonscription de Charonne Gambetta n'est pas élu, quoiqu'il ait rassemblé le plus de voix sur son nom. Il lui en manque 54 pour avoir la majorité absolue, mais dans ce fait il n'y a aucune importance, car Gambetta a déjà opté pour la circonscription de Belleville.

4 Septembre 1881. — Le gros œuvre du nouvel Hôtel de Ville est terminé. Les dernières ardoises du toit viennent d'être posées ; c'est, *dit-on*, un artiste italien, le Boccadore, qui avait élevé l'ancien, en rappelant légèrement la forme d'un navire. Les grandes lignes ont été respectées.

10 Octobre 1881. — Hier dimanche, neuf octobre 1881, à la mairie du VIIIe fut affichée la publication de mariage entre M. Daniel Wilson, député d'Indre-et-Loire, sous-secrétaire d'Etat aux finances, fils majeur de Daniel Wilson et d'Henriette Cazenove, décédés,

Et demoiselle Alice Grévy, sans profession, demeurant chez ses père et mère au palais de l'Elysée, fille majeure de François-Jules-Paul Grévy, président de la République Française, et de Marie-Louise-Eudoxie-Coralie Fraisse, son épouse.

21. — Décidément on ne peut, dans le parti de la

Commune, pardonner à Gambetta son mot de *repaire*. Mlle Louise Michel, changeant de logement, fait annoncer dans le journal *Ni Dieu, ni maître* que son nouveau repaire est 117, boulevard Ornano, à Montmartre ; oh ! Louise, que vous êtes imprudente ; et si Gambetta allait vous y relancer pour tout de bon ! C'est un enjoleur ! Prenez garde.

22. — Le mariage de Mlle Grévy eut lieu hier à l'Elysée aussi bien pour la cérémonie civile que pour la cérémonie religieuse. M. Wilson étant protestant, M. Lerebours, curé de la Madeleine, a prononcé l'union des époux en dehors de la chapelle de l'Elysée ; mais une messe y fut dite ensuite.

Mme Pelouze, la sœur de M. Wilson, possédant le château de Chenonceaux, les jeunes époux y sont partis pour passer aristocratiquement leur lune de miel.

1er Novembre 1881. — Les étudiants ont profité de la Toussaint pour faire un monôme de protestation contre l'expédition de Tunisie, si funeste à tant de jeunes gens. Ils avaient tous une lanterne jaune au bout d'une canne. Chassés du boulevard Saint-Michel, ils sont allés sur le Pont-Neuf protester devant la statue de Henri IV. Ils ont plusieurs fois fait le tour du bon roi, comme pour en avoir l'approbation. Mais il n'a rien dit, ne se connaissant nullement aux questions coloniales.

3. — Il y eut, à la rentrée de l'Ecole polytechnique, commandée par le général Gallimard, un *chambardement* corsé ; ce fut à l'occasion de la réception des nouveaux ou conscrits. Le général voulut sérieusement empêcher les *brimades*. Mais cette défense n'allait pas à MM. les *anciens*, aussi passèrent-ils leur mauvaise

humeur sur les carreaux des immenses salles de billards, installées dans un vieux cloître ou corridor de l'ancien Collège de Navarre. Puis les lits, les tables de nuit, les planches à dessins furent jetés par les fenêtres. Mais ce qui est beaucoup plus grave, c'est que les vilains polissons descendirent en cour et réclamèrent la *hure* de Gallimard. Le général, qui n'a nullement la prétention de descendre du fameux sanglier des Ardennes, s'est fâché tout rouge. Une quinzaine de rebelles ont été envoyés, en cellule, à la prison du Cherche-Midi.

7. — M. Brisson a été nommé président de la Chambre. Il a présidé pour la première fois en redingote, le vendredi 4 novembre. Quel scandale pour les petits esprits! Le lendemain, afin de ne pas les réduire au désespoir, même à la folie, il a présidé en habit, suivant l'usage.

9. — A propos de la Tunisie, quelqu'un, bien au courant de ce qui s'y passe, me disait: « On envoie les soldats malades, dans des hôpitaux sur la côte du Var. Les infortunés y tombent en pourriture. » Il y a quelque temps on riait de cette expédition de la Tunisie; mais aujourd'hui on pleure. Ferry a prétendu que l'expédition était nécessaire parce que des indigènes de la Tunisie, très belliqueux et très audacieux, les Kroumirs, faisaient des incursions sur le sol algérien. Or nos soldats n'en ont pas vu un seul. Pas le plus petit Kroumir n'a pu être envoyé en France. Dans toutes les rues les étudiants crient à tue-tête: « Où sont les Kroumirs? » Les camelots vendent des cartes, où après beaucoup de recherches, on finit par découvrir un embryon de Kroumir. Ils hurlent partout: « Cherchez le Kroumir, » comme

autrefois, en vendant des cartes bizarres, ils criaient : « Cherchez le chat ! »

Peut-être Ferry fait-il cette guerre pour empêcher les Italiens de prendre la Tunisie, ce qui pourrait être la perte de l'Algérie ; c'est possible, mais en attendant nos plus beaux soldats succombent.

10. — La guerre de Tunisie a été funeste au ministère Ferry ; il est tombé; nous allons avoir le ministère Gambetta, qu'on appelle déjà le *grand* ministère.

14. — Gambetta a constitué son ministère ; il a pris Waldeck-Rousseau à l'Intérieur et Paul Bert à l'Instruction publique. La politique de Ferry va se continuer en matière d'instruction; Ferry disparaît, un autre Ferry lui succède.

16 Décembre 1881. — Rien de plus dangereux que la descente de la rue de Tournon, à cause de sa pente excessive, surtout devant le palais du Luxembourg. En descendant trop rapidement, l'omnibus Odéon-Clichy a buté contre un trottoir et a fait sauter sur la chaussée deux voyageurs de l'impériale. L'un d'eux, M. Ratisbonne, attaché à la bibliothèque du Sénat, a été fort blessé à la tête. Il faut espérer que ce ne sera rien et que M. Ratisbonne, guéri, pourra ajouter de nouvelles fables à celles si gracieuses de sa *Comédie enfantine*. Ma première fillette, en les apprenant par cœur, me les a apprises ; quand je la voyais à côté de son arrière-grand'mère maternelle âgée de 96 ans, ces vers ravissants me revenaient à l'esprit :

Grand'mère, d'où vient que vos cheveux sont blancs ?
— Mon enfant c'est l'hiver, c'est la neige des ans.
Grand'mère, qui vous fait branler la tête ainsi ?
— Un vent qui vient du ciel, je ne tiens plus ici.

Pourquoi tenir si bas, si courbé votre front ?
— C'est pour mieux voir la terre où mes os blanchiront [1].

30. — M. Ratisbonne ne mourra pas de sa chute sur la tête. C'eût été très triste de voir mourir, à cinquante-trois ans, un homme de cette valeur [2].

[1] Hetzel, éditeur.

[2] M. Ratisbonne est mort en 1900. C'était le neveu du fameux israélite Alphonse de Ratisbonne dont la conversion fit tant de bruit en 1842.

1882

4 Janvier. — Mort de M. Hérold, préfet de la Seine, décédé avant-hier.

Voici la lettre de faire-part que je reçois :

M

Vous êtes prié d'assister au Convoi et Enterrement de

Monsieur Ferdinand Hérold,
Ancien sénateur, Préfet de la Seine,
Officier de la Légion d'honneur,
Ancien avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation,
Ancien secrétaire du Gouvernement de la Défense nationale,
Ancien secrétaire général du Ministère de la justice,
Ancien ministre de l'Intérieur par intérim,
Ancien conseiller d'Etat.
Ancien conseiller municipal de Paris,

Décédé aux Tuileries, le 1er janvier 1882, à l'âge de 53 ans ;

Qui se feront le *Mercredi 4 Janvier 1882, à 1 heure très précise.*

On se réunira au Pavillon de Flore.

De la part de Madame Ferdinand Hérold, sa veuve ;

de Messieurs Ferdinand et Alphonse Hérold, de Mademoiselle Gabrielle Hérold, de Monsieur et Madame Clamageran, de Madame Pescheloche,

Ses fils, fille, beau-frère, sœur et belle-mère.

L'inhumation aura lieu au Cimetière du Père-Lachaise.

Comme ces obsèques étaient civiles, je ne suis pas allé au pavillon de Flore; je me suis contenté de me poster place du Palais-Royal pour voir défiler le cortège. J'étais fort attristé et ne disais rien, mais beaucoup de personnes à côté de moi se scandalisaient des obsèques civiles d'un préfet de la Seine, mort aux *Tuileries*, comme sa famille avait eu soin de le faire remarquer dans la lettre de faire-part.

Son beau-frère Clamageran est protestant, mais ce n'est pas lui qui dut conseiller les obsèques civiles; les protestants tiennent en effet autant que les catholiques aux obsèques religieuses.

12. — Sur le versant de la montagne Sainte-Geneviève, près du Jardin des Plantes, on a trouvé un magnifique sarcophage de plâtre, gallo-romain, dans lequel apparut un squelette tout entier.

30. — Mort, à 67 ans, rue de Lille, de mon bien cher confrère Nogent Saint-Laurens, que je connus dès ma première jeunesse et qui s'habillait auprès de moi, au même vestiaire. Combien de conversations charmantes avec lui, combien d'affectueuses poignées de mains. En 1847, je l'avais entendu à Péronne quand il était venu défendre le docteur Conneau. Ce dernier était en effet cité devant le tribunal de Péronne pour avoir favorisé la fuite du prince Napoléon, enfermé au château de Ham. Ham dépend du

tribunal de Péronne. Que Nogent était heureux quand je lui rappelais ce souvenir.

Il avait eu d'étonnants succès en Cour d'assises, mais pendant ses dix dernières années il n'était plus que l'ombre de lui-même. Enfant du Midi, né dans le chaud pays d'Orange, il souffrait continuellement de la température de Paris.

Il fut toujours ami de Napoléon III. Ses relations avec lui dataient de loin, car en 1840, il défendait déjà le colonel Laborde, impliqué dans l'affaire de Boulogne.

Il avait fait son droit à Aix et y avait, je crois, commencé son stage d'avocat, mais dès 1838, il était déjà au barreau de Paris.

31. — Les obsèques de Nogent Saint-Laurens, protestant, eurent lieu au temple de l'Oratoire. Aucun discours ne fut prononcé, car on emporta son cercueil à Versailles. Or il n'est pas dans les habitudes des bâtonniers de prononcer un discours lorsque l'avocat défunt n'est pas enterré dans un cimetière de Paris.

1er Février 1882. — M. Ferry revient aux affaires après la chute du grand ministère, toujours comme ministre de l'Instruction publique. Freycinet est chef du Conseil des ministres.

3. — Paris (tout particulièrement la rive gauche), apprit avec stupeur l'arrestation, rue d'Antin, 9, de M. Bontoux, directeur de « l'Union Générale, » autrement dite la *Timbale* à cause des fameuses timbales truffées de Mme Bontoux, marchande de comestibles, rue de l'Echelle. La faillite fut déclarée samedi. Le président du conseil d'admistraton, M. Feder, fut également mis en état d'arrestation.

Je ne connais nullement les causes de ces mesures rigoureuses. Mais on dit *généralement* que la Timbale faisait grand peur aux maisons de banque juives parce qu'elle avait, pour clients, tous les gens de la haute noblesse dans le faubourg Saint-Germain, et que Jules Ferry s'était allié avec elles pour faire tomber cette banque nouvelle, où se trouvaient beaucoup de ses adversaires politiques ; on ajoute qu'on a profité de quelques légères irrégularités, peut-être de quelques cessations très provisoires de paiement pour emprisonner M. Bontoux, homme prodigiensement intelligent, afin d'arrêter ainsi la marche de la Société.

4. — Beaucoup de vieilles familles avaient mis leurs fonds dans « l'Union Générale ; » aussi le faubourg Saint-Germain va-t-il se trouver presque ruiné par sa déconfiture.

M de la Panouse a tout perdu, il avait épousé la fameuse cantatrice, Mlle Heilbronn. Voilà cette pauvre Marie Heilbronn victime du krach, et obligée, très probablement, de se remettre au théâtre.

6. — Sans se prononcer catégoriquement sur les agissements dont on a usé vis-à-vis de « l'Union Générale, » le *Temps*, dans son article de la Semaine financière, fait comprendre qu'il ne peut guère les approuver .. *Si « l'Union Générale » avait pu*, dit-il, *faire des appels de fonds, émettre ses actions nouvelles, la liquidation se fut répartie sur un certain nombre de mois, laissant à chacun le temps d'aviser* et évitant cette brusque surprise [1] qui *ressemble à un étranglement.*

[1] C'est-à-dire l'arrestation de MM. Bontoux et Feder.

7. — Aujourd'hui Lachaud eut comme un malaise, comme une faiblesse, à la Cour d'assises où il s'était traîné pour ne pas abandonner son client. Le bruit s'en répandit dans le Palais, et beaucoup d'avocats s'empressèrent d'aller à la salle des assises. Ils virent, en effet, Lachaud presque sans souffle, le regard angoissé. M. Bérard des Glajeux qui présidait, lui demanda s'il voulait se reposer; il s'y refusa [1].

9. — Le bruit a couru que tous les fonds, recueillis pour l'œuvre de construction du Sacré-Cœur, étaient perdus parce qu'ils avaient été déposés dans les caisses de « l'Union Générale. » C'était une véritable désolation qui étreignait le cœur de tous les catholiques; heureusement non; le secrétaire du vœu national, M. Rohault de Fleury, dément ce bruit.

13. – Aujourd'hui, Me Tran-Hark, annamite, a prêté serment d'avocat devant la première chambre. La robe noire recouvrait sa robe asiatique. Il repoussa avec horreur la toque et voulut, mais en vain, conserver son turban. Il fallut donc à toute force le laisser sur la banquette. Me Tran avait roulé sa mèche et s'en était fait un nid d'oiseau, sur le haut de la tête, comme faisaient nos grands'mères, du temps de la Restauration.

18. – Dans son roman de *Pot-Bouille*, en cours de publication, Zola avait pris le nom de Duverdy, mon confrère, pour en affubler un de ses personnages. Duverdy réclama, mais en vain, la suppression de ce

[1] Sur cette dernière plaidoirie de Lachaud, voir *les Souvenirs d'un président d'assises*, par M. le conseiller Bérard des Glajeux. Plon, éditeur.

nom. Le tribunal vient, par jugement, de l'interdire à Zola.

19. — Deux externes de l'hôpital Cochin, faubourg Saint-Jacques, MM. Lassigue et Bataillard, viennent de se distinguer par un admirable dévouement. Un pauvre diable, dont la jambe avait été écrasée par le tramway Bastille-Montparnasse, fut transporté à Cochin. Il avait perdu tant de sang, que la mort était inévitable ; pour l'éviter, l'opération de la transfusion du sang était indispensable. L'un après l'autre ils donnèrent la quantité de sang nécessaire, ce qui pendant un certain temps affaiblira grandement leur santé.

22 Mars 1882. — Les braves jeunes gens, qui ont sauvé un malade de l'hospice Cochin, en fournissant de leur sang, sont tous deux nommés membres d'honneur de la Société française de Sauvetage. Ce genre original de sauvetage n'a certainement pas été prévu dans les statuts.

30. — On a découvert, dans les fouillis d'une maison, nº 6, rue du Val-de-Grâce, une plaque de marbre blanc qui a dû, pendant longtemps. être attachée à l'angle de cette maison. Le roi Louis XV y défendait de bâtir plus loin. La défense s'étendait jusqu'au plus prochain village. Le roi voyait que Paris prenait trop d'importance et redoutait son influence sur les destinées de la France. Quand je dis le roi, j'entends par là le prudent cardinal Fleury, premier ministre, un vieux sage, avisé.

15 Avril 1882. — La Foire au pain d'épices est superbe cette année. Les baraques des athlètes attirent

surtout beaucoup de monde. Au devant de l'une d'elles se trouve une enseigne curieuse où l'on voit un Gambetta, en costume de lutteur, c'est-à-dire en un maillot cossu, qui fait valoir ses formes puissantes; à côté de lui une cuisinière (allusion à son cuisinier *Trompette)* joue de la trompette. Légende : *Le tombeur du Midi, Monsieur Léon, lutte à outrance.*

21. — On a récemment découvert, au Panthéon, la peinture de Jean-Paul Laurens : « *Sainte Geneviève bénissant, sur son lit de mort, le peuple de Paris.* » Oh ! il est bien bizarre ce peuple de Paris ; il y a notamment deux filles toutes nues, l'une avec un gros ventre, et l'autre avec des seins énormes. Leur attitude montre qu'elles auraient bien besoin de la bénédiction de la sainte, mais elles n'ont pas l'air de s'en soucier. Elles ne regardent même pas sainte Geneviève. L'ensemble de l'œuvre ne produit pas autant d'effet que celle de Puvis de Chavannes ; c'est trop tableau ; la peinture n'a pas du tout l'air d'une fresque décorative.

22. — Depuis quelque temps un débit de vins a été ouvert au n° 61 du boulevard Saint-Michel, non loin de la rue Soufflot. Les étudiants le regardent d'un mauvais œil, car ils prétendent que c'est un nid de souteneurs qui débauchent leurs femmes, mesdames les étudiantes ! ! Chez lesdites étudiantes, trois jeunes gens viennent, en effet, de recevoir de rudes torgnoles de la main de ces vilains drôles, qui, cachés, surgirent tout à coup et fort mal à propos ; oh ! tout-à-fait mal à propos pour les Céladons

Je connais l'un de ces jeunes hommes, qui avait sans doute eu le tort d'aller chez une sirène malfaisante, mais qui, malgré ce tort, ne méritait pas

cependant d'être battu aussi affreusement. Hier soir, au sortir de Bullier, les étudiants, furieux, se sont groupés devant le débit incriminé, où ils entrèrent en saccageant tout. Ils allèrent ensuite à la préfecture de police pour se plaindre à M. Camescasse. Mais, comme à ce moment M. Camescasse dormait, on croisa sur eux la baïonnette.

24. — Le général Billot, successeur du général Farre, au ministère de la guerse, va, croit-on, rétablir les tambours. Sans tambours, que sont tristes nos retraites au Luxembourg ! Le clairon ne remplace pas du tout le tambour ; il n'excite point ; il ne remue pas les cœurs, il n'a pas *d'âme* comme lui. Le mot est de M. Albert Perion, qui vient de faire paraître une brochure pour exalter le tambour. Allons, général Billot, un bon mouvement pour le tambour ! Rétablissez-le, on vous donnera une bonne aubade

28. — Réception à l'Académie française de M. Pasteur, successeur de Littré.

Je note cette phrase du discours de M. Pasteur :

On s'est payé de fausses apparences, en prétendant faire de M. Littré un athée résolu et tranquille. Les croyances religieuses des autres ne lui étaient pas indifférentes. « Je me suis trop rendu compte, disait-il, des souffrances et des difficultés de la vie humaine, pour vouloir ôter, à qui que ce soit, des convictions qui le soutiennent dans les diverses épreuves de cette vie. »

13 Mai 1882. — On a volé dans la chapelle de Sainte-Geneviève, église de Saint-Etienne-du-Mont, la plupart des *ex-voto* qui s'y trouvaient.

17. — Les lunettes ont fait de bonnes affaires

aujourd'hui, chacun regardait les phases diverses de l'éclipse de soleil que la lune a caché en grande partie. Les grosses lunettes du Pont-Neuf, de la place Vendôme, de la Butte Montmartre, mais surtout celle de l'Observatoire étaient entourées d'amateurs. Pendant ce temps, ces messieurs de l'Observatoire notaient avec grand soin les différentes évolutions de l'éclipse.

18. — Les *ex-voto*, volés à Saint-Etienne, dans la chapelle Sainte-Geneviève, sont revenus d'eux-mêmes à l'église.

19. — Les *ex-voto*, volés à Saint-Etienne-du-Mont, viennent d'être renvoyés, dans un vieux sac, à un commissaire de police de Paris; ce doit être un Parisien, né natif de Paris, qui a fait le coup ; le remords le prit probablement. Il s'est dit: voler le bon Dieu, passe encore! mais voler sainte Geneviève, voilà qui est bien grave!

27. — Hier vendredi, la garde de Paris jouait au Luxembourg; comme toujours, foule énorme et de bourgeois et d'étudiants. Ces derniers tout à coup aperçoivent un souteneur avec trois femmes. Trois femmes! oh les affreux accapareurs que ces souteneurs! On court sur lui; il se sauve; on le rattrape et on le jette dans le grand bassin, qui, heureusement, n'est pas un abîme. Il s'en retire très vexé, quoiqu'il fût dans son élément naturel.

La musique terminée, les étudiants se répandent en criant sur le boulevard Saint-Michel; on en arrête un que l'on conduit chez le commissaire de police de la rue Crébillon, au coin de la rue de Condé; j'étais à

baguenauder de ce côté [1], je vois une masse de jeunes gens derrière le prisonnier, que les gardiens de la paix conduisaient au commissariat. Ses camarades le réclament, le commissaire s'y refuse; sur ce les étudiants vont dîner, car il ne faut pas faire attendre les gargottiers, et ensuite recommencent leur tapage sur le boulevard. Ils s'y groupent pour aller faire leur réclamation à la préfecture de police. Les agents leur barrent le passage. Les étudiants se chamaillent avec eux et crient de plus en plus. Enfin, à minuit, chacun va faire dodo.

28. — Une espèce de folie s'est emparée des étudiants; hier samedi, dans l'après-midi, ils sont partis en guerre et sont allés au Luxembourg pour expulser les *souteneurs*? Certains individus s'enfuirent. Etaient-ce bien des *souteneurs*? Dans la soirée le jardin fut fermé, mais au sortir de Bullier, nos grands gamins descendirent le boulevard Saint-Michel en criant : « A bas Camescasse, à bas Camescasse-Tête. » Près la rue Cujas des sergents de ville en troupe voulurent les empêcher de passer, les jeunes gens refusèrent de s'arrêter. Ce fut une horrible mêlée. Beaucoup d'étudiants furent blessés; un de mes

[1] Ce n'est sans doute pas un goût bien relevé, mais j'ai toujours aimé les rues de Paris, comme j'avais, du reste, fortement aimé les rues de ma petite ville de Péronne. *Mes Souvenirs et Impressions d'un Bourgeois du Quartier latin* ont été comparés, dans un compte rendu, légèrement vinaigré, a des *bouquets bigarrés d'observations et de réflexions sur la vie politique et les rues de Paris ;* je n'ai pu échapper à mes impressions de jeunesse. Au commencement de la première de *ses Nouvelles Génevoises : la Bibliothèque de mon oncle,* Topffer s'exprime ainsi : J'ai connu des gens élevés sur le seuil de la boutique de leur père, ils avaient retenu, de ce genre de vie, certaines connaissances pratiques des hommes, certain penchant musard, le goût des rues... »

jeunes voisins du n° 4, rue de la Sorbonne, a été fortement contusionné.

Les sergents de ville étaient tellement animés, que les officiers de paix furent obligés de les retenir[1].

29. — Hier dimanche soir, les sergents de ville étaient remplacés par des gardes municipaux, toujours beaucoup plus calmes que les agents, bons papas, bons maris, dressés à la douceur par leurs femmes.

2 Juin 1882. — Enfin, le calme est revenu ; à la dernière musique du Luxembourg, par esprit de solidarité, une troupe de souteneurs chics, connus sur les grands boulevards, est venue provoquer les étudiants. Ceux-ci n'ont pas répondu, mais les soldats de poste du Palais ont chassé les intrus.

3. — La onzième chambre a jugé aujourd'hui les étudiants qui ont fait du bruit sur le boulevard Saint-Michel le 26 mai. Le tribunal a déclaré que les étudiants n'avaient pas sans doute insulté les agents, mais qu'ils avaient eu tort de ne pas obéir à leurs injonctions. Thémis, de son goupillon maternel, envoie

[1] Avec son exagération ordinaire, Rochefort parle ainsi de la querelle des sergents de ville et des étudiants... « Le préfet de police avait fait sabrer les étudiants, dont le crime était d'avoir tenté d'expulser de leurs cafés et de leurs bals les souteneurs, qui les transformaient en *assommoirs*. Dans leur ignorance des desseins de la Préfecture, les élèves des écoles avaient pensé que les sergents de ville les aideraient dans cette épuration. Mais la plupart des Alphonses des quartiers excentriques, étant attachés à la boîte, à laquelle ils apportent des renseignements sur les malfaiteurs qu'on recherche, les agents des brigades centrales avaient énergiquement pris parti pour leurs *collègues*, contre les étudiants épurateurs. » (Henri Rochefort, *les Aventures de ma vie*, t. IV, p. 279).

sur ses enfants une pluie de gouttes pas trop amères : 50, 25, 15 fr. d'amende.

5. — Malheureux jour ; mon cher beau-père meurt d'une fluxion de poitrine, dans sa 81e année.

17. — Le 6 juin, il y a quelques jours, le tribunal avait à juger les étudiants qui, d'après la prévention, avaient troublé l'ordre le samedi soir, 27 mai. Beaucoup avaient la tête entourée de linge. Le tribunal les acquitta en rendant un jugement pas très aimable pour les agents, car il constate que certains d'entr'eux paraissaient avoir oublié la modération dans l'exécution des ordres donnés.

18. — Je cours à l'Hôtel de Ville parce qu'on me prévient qu'on monte, sur le faîte du toit, des hérauts d'armes en bronze doré, de grandeur naturelle, qui font un effet... épatant, oui, épatant, me dit-on ; j'y cours donc. Ils sont vraiment étranges ces hérauts d'armes, qui semblent, avec leurs hallebardes, veiller sur la maison municipale. Les uns disent : « c'est une idée bizarre ; » d'autres : « l'idée est fort originale et du reste, M. Ballu n'a fait que suivre de vieilles traditions. »

— On commence à défaire les échafaudages qui cachent la façade de l'Hôtel de Ville. « Il faut se dépêcher, dit un ouvrier, car le 13 ou le 14 juillet, il y aura pour nous un *gueuleton* monstre, à l'occasion de l'inauguration du monument ; or si c'est pas fini, pas d'inauguration et si pas d'inauguration, dame ! pas de *gueuleton.* »

16. — Le comité des inscriptions parisiennes a fait placer une plaque de marbre sur la maison qui s'élève

au coin de la rue Monge et de la rue Rollin. Cette plaque porte l'inscription suivante :

Ici s'élevait la maison où Blaise Pascal
est mort le 19 Août 1662.

La maison actuelle est située à droite d'un énorme escalier qui conduit à la partie supérieure de la rue Rollin, rue coupée aujourd'hui par la rue Monge. Pascal fut inhumé à Saint-Etienne-du-Mont, sa paroisse, à l'entrée de la chapelle de la Vierge, auprès du pilier de droite.

M. Gazier, professeur au collège Rollin, est l'heureux possesseur du masque en plâtre pris sur le visage de Pascal, quelques instants après sa mort. Tout dernièrement il a bien voulu faire reproduire ce masque et l'envoyer à la ville de Clermont-Ferrand, patrie de Pascal.

5 Juillet 1882. — Grâce au général Billot, ministre de la guerre, les tambours viennent de sortir du fond des armoires où les avait confinés l'ancien ministre, le général Farre, un général qui, heureusement pour nos belles retraites du soir au Luxembourg, est disparu depuis quelques mois de l'horizon politique.

Ran, plan, plan...

6. — Ce diable de Rochefort a l'idée comique d'ouvrir dans l'*Intransigeant* une souscription pour offrir à Camescasse-tête, le préfet de police, un casse-tête d'honneur. Les chapeliers du Quartier lui ont envoyé leurs offrandes, car M. Camescasse leur a fait gagner beaucoup d'argent. Les étudiants, en effet, grâce aux renfoncements énergiques qu'ils ont reçus, sur la tête, ont été obligés de faire donner des coups de fer à leur chapeaux, et même d'en racheter de neufs.

13. — Inauguration du nouvel Hôtel de Ville. Six cents élèves des écoles municipales de notre cinquième, les seuls de Paris, embrigadés dans des bataillons et armés de petits fusils, sont partis de la place du collège de France où on les avait convoqués, pour aller défiler devant le nouveau palais municipal. Ces jolis petits hommes, habillés de gros bleu, ont un gentil air martial. Malheureusement, c'est, dit-on généralement, le noyau d'une nouvelle armée de fédérés, et sans prendre, comme beaucoup, les choses si au tragique, n'y a-t-il pas à craindre que l'esprit de ces enfants ne s'exalte ? Les marchandes de la place Maubert ont dit à ma cuisinière qu'elles ne peuvent plus venir à bout de leurs enfants; ils ne souffrent plus d'ordres, d'observations. Ils se croient des hommes. Ces bambins ont été éduqués, depuis trois mois, par le maître de gymnastique militaire de l'école Lavoisier; voilà pourquoi notre quartier a eu l'honneur de fournir à la ville son premier bataillon scolaire.

14. — Les petits scolaires ont dîné hier à l'Hôtel de Ville et s'en sont fourré !! Quelques-uns ont dû avoir mal aux cheveux. Ils sont en ce moment, sur la place du collège de France, avec un grand drapeau tricolore. Est-ce assez ridicule ? [1].

19. — Je reçois de mon confrère Gambetta la lettre de faire part qui suit :

[1] Et moi, les mains dans les poches,
Je m' disais en voyant ça.
Oh ! la ! la ! qu'est c' qui mouch'ra
Oh ! la ! la ! qu'est c' qui mouch'ra
Oh ! la ! la ! tous ces mioches-là.

Mac-Nab. — *Les bataillons scolaires.*

M

Monsieur Joseph Gambetta, Monsieur Léon Gambetta, *député*, Monsieur Léris, *receveur des finances*, Madame Léris et leurs enfants, Monsieur Michel Gambetta

Ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

Madame Gambetta, née Orasie Massabie

leur épouse, mère, belle-mère, grand'mère et belle-sœur, décédée le 19 juillet 1882, dans sa 71e année, chez sa fille, Madame Léris, 87, avenue Sainte-Marie (Saint-Mandé).

L'inhumation aura lieu à Nice.

29. — Ferry tombe avec le ministère Freycinet.

12 Août 1882. – Le gouvernement de la Roumanie s'est rendu acquéreur de la chapelle des Dominicains, rue Jean de Beauvais. Après leur expulsion, les Pères, découragés, vendirent à une Société immobilière leur cher couvent, dont faisait partie une belle et antique chapelle gothique élevée, au XIIIe siècle, des deniers d'un évêque de Beauvais, Jean de Dormans. Cette chapelle vient d'être achetée par la Roumanie. Il y a encore plusieurs fresques et quelques grands vitraux dont, notamment, un fort remarquable donné par le cardinal Bonaparte et placé au-dessus de la porte d'entrée.

Le reste du couvent a été morcelé par la Société immobilière, et vendu en détail à l'un et à l'autre ; trois maisons surgissent de terre en ce moment. Le cloître est tombé dans la possession du docteur Bourneville, libre-penseur déclaré.

13 Septembre 1882. - Pas mal de Juifs habitent au

sud-est de la montagne Sainte-Geneviève, non loin de la rue Vauquelin où se trouve un grand séminaire israélite Le Consistoire central, afin de satisfaire aux besoins religieux de ses coreligionnaires, vient d'y annexer un oratoire. Le grand rabbin du Consistoire l'a inauguré hier et le grand rabbin de Paris, Zadoc Kahn, un Alsacien, y a prononcé un éloquent discours d'inauguration [1].

9 Octobre 1882. — Un incendie effrayant éclata dans la nuit du 6 au 7 octobre, au milieu d'une grande usine, sise boulevard de Charonne. Tout a été détruit ; de plus un malheur irréparable est arrivé. M. le lieutenant-colonel Froidevaux, qui s'est si intelligemment employé à la réfection de l'outillage contre le feu, a été enseveli sous un mur. Ce mur s'est écroulé en lui brisant le crâne et la colonne vertébrale.

10. — C'était, à bien des points de vue, un homme fort remarquable que ce lieutenant-colonel Froidevaux. Il avait, certes, rudement gagné sa croix d'officier de la Légion d'honneur. Au combat de Saint-Privat, il dirigea, sur la garde prussienne, les salves d'artillerie qui l'anéantirent presqu'entièrement et tempérèrent, dans le cœur des mères allemandes la joie du triomphe. Les obsèques eurent lieu à Notre-Dame. Le corbillard

[1] Je dois tout d'abord remercier, a-t-il dit, le Consistoire central d'avoir fait non-seulement élever cette magnifique maison, siège des hautes études religieuses dans notre pays, mais encore, mais surtout, d'y avoir annexé ce charmant et vaste oratoire que nous consacrons aujourd'hui au culte.

Dépassant de beaucoup les exigences du séminaire, il est destiné à donner satisfaction aux besoins religieux d'une partie de la population israélite de Paris, privée jusqu'ici, par suite de l'éloignement, des bienfaits de la prière en commun.

Sermons et allocutions de M. Kahn, 2e série.

remonta ensuite le boulevard Saint-Michel au milieu d'une foule immense. Derrière le corbillard marchait le fils du lieutenant-colonel, suivi lui-même par le colonel Coustou, des sapeurs-pompiers. Venaient ensuite les personnages les plus en vue dans Paris, et enfin le régiment presqu'entier des sapeurs.

Rien de plus imposant et surtout rien de plus impressionnant ; car sur le cercueil on voyait le casque du lieutenant-colonel, tout bossué, avec son cimier écrasé par le mur fatal.

11. — Mort de ma chère tante Virginie Dabot, veuve Roux-Duremer, mère de mon cousin feu le capitaine Prosper Roux-Duremer. Elle s'est endormie dans le Seigneur à minuit 10, sans la moindre agonie, dans sa 85e année. C'était une femme d'un esprit charmant, et qui ne s'était pas trouvé déplacée dans la famille des Talma.

13. — Exhumation, au Père-Lachaise, de ma grand'mère, morte en 1830. Ses ossements sont pieusement recueillis et replacés dans un petit cercueil. Le squelette est entier, la tête petite, les os des jambes assez grands. Mon fils aîné et moi, nous nous tenons sur le bord de la fosse, la tête découverte. Cette exhumation était nécessitée par l'inhumation de ma tante, dont le cercueil, quelques heures après, fut placé au-dessus de celui de sa mère.

9 Novembre 1882 — A l'occasion de la reprise des cours, je suis allé visiter la nouvelle école de Pharmacie qui se trouve dans l'avenue de l'Observatoire. Elle a remplacé celle de la rue de l'Arbalète, qui tombait en ruines. Un étudiant érudit m'a fait tout voir. La salle d'examens m'a surtout frappé, c'est la

reproduction de celle de l'ancienne école. Les boiseries ont été fidèlement rapportées ; elles sont de la belle époque de Louis XIV. Bientôt elles seront ornées du portrait des anciens épiciers-apothicaires qui se sont distingués dans leur communauté.

Au fond de la salle immense se voit une vieille peinture fort belle, non signée, également de l'époque Louis XIV et rapportée avec les boiseries dans lesquelles elle était encastrée. On dirait quelque Lebrun. Suivant mon étudiant, qui ne m'a pas semblé, il est vrai, bien sûr de ses assertions, cette peinture représenterait l'arrivée à Lacédémone de Télémaque avec Pisistrate, son compagnon de route pendant son voyage à la recherche d'Ulysse, son père. Il vient en demander des nouvelles à la cour du roi Ménélas et de la belle Hélène, sa femme, rentrée en grâce après le siège de Troie et la mort de Pâris. Toujours bonne fille, Hélène, ornée de sa couronne de reine, les accueille très bien et comme ils paraissent fatigués, ce qui se voit à la manière dont ils s'appuient sur leurs bâtons, elle leur présente un petit pot bleu et blanc semblable à ces pots de pharmacie, vieux Rouen, qui ornaient les officines des apothicaires au XVIIe siècle. Dans ce petit vase se trouve un breuvage narcotique qui répare les forces et calme les douleurs. Hélène en avait reçu la recette d'une autre reine qui se trouve à côté d'elle, mais sur le second plan, de Polydamna, reine d'Egypte, c'est-à-dire du pays où poussent le mieux les bonnes herbes pharmaceutiques.

L'odyssée parle de cet épisode du voyage de Télémaque au 4e livre, vers 221. Homère dit que ce breuvage était *nepenthes*, c'est-à-dire chasse-douleur (*ne privatif et penthos douleur*).

Toute l'antiquité, tout le moyen-âge se sont préoccupés de ce breuvage *nepenthes*. Parmi les Hippocrates

de jadis les uns disaient que le breuvage narcotique de la belle Hélène était composé d'un vin d'opium provenant d'une décoction de pavots, les autres d'huile de jusquiame, d'autres encore... mais comme je n'ai pas pris mes grades en pharmacie, je ne me rappelle plus ce que m'a dit mon étudiant.

Il résulte de toutes ces explications et surtout de la description du célèbre tableau, une vérité incontestable, c'est que la belle Hélène est la première pharmacienne apparaissant dans l'histoire. Sous ses beaux yeux, messieurs les étudiants en pharmacie passent leurs examens ; qu'ils apprennent d'elle à compâtir aux souffrances de l'humanité ! !

24. — La plupart des étudiantes russes, au Quartier, sont des jeunes filles très recommandables, très travailleuses. Mais leur genre d'éducation et d'instruction les déséquilibre. Ce ne sont plus des femmes, mais des paquets de nerfs ; l'une d'elles qui venait de passer un examen très sérieux, à l'école de Médecine, s'est logé une balle de revolver dans la tête parce que la lettre, qui devait lui annoncer le résultat, se faisait attendre. Une réponse favorable arrive, la concierge lui monte la lettre, mais elle se trouve en présence d'un cadavre.

25. — La jeune russe a légué son corps à l'amphithéâtre de l'école de Médecine. De vieilles matrones trouvent ce legs monstrueux ! pourquoi ? C'est une bonne action de laisser son corps jeune, sain et robuste à des travailleurs, qui ne peuvent, sans cadavre, faire progresser la science.

26. — On annonce la mort de M. Sylvain, qui, il y a dix ans, a tant occupé l'attention publique. Rue des

Ecoles, presque derrière Saint-Nicolas-du-Chardonnet, il avait donné rendez-vous à une jeune femme dans une chambre d'étudiant, située au 5e étage ; sur ces entrefaites, le mari vint cogner. M. Sylvain, pour ne pas être surpris et ne pas compromettre la jeune femme par sa présence, avait, en plein vide, sauté d'un balcon sur le balcon d'une maison voisine, au risque de s'abîmer dans la rue. La malheureuse ouvrit alors à son mari, qui lui *promettait le pardon ;* elle fut assassinée !

M. Sylvain resta toujours écrasé par le terrible souvenir du drame ; dernièrement, il se jeta dans la Seine pour échapper à la vision ; on lé retira, mais sa raison s'ébranla, il a succombé à la violence de son chagrin.

28. — Hier matin, aux Jardies, sa petite propriété de Ville-d'Avray, M. Gambetta s'est blessé légèrement à la main droite en maniant un pistolet. Si Napoléon III s'était fait semblable bobo, l'émotion n'aurait pas été certainement aussi grande. Cet homme tient véritablement une grande place dans les préoccupations de la France.

29. — Les bruits les plus extraordinaires courent au sujet de la blessure de Gambetta. Les uns disent qu'il a été blessé en se battant dans un duel ; les autres en retenant violemment le revolver dont sa maîtresse voulait se servir pour se suicider.

7 Décembre 1882. — A Cannes vient de mourir Louis Blanc, député de notre Ve arrondissement, à qui il a légué sa bibliothèque.

8. — On ne dit rien de bon de la blessure de Gambetta.

9. — Mort de Lachaud.

Le 6 février dernier il prononça, avec peine, sa dernière plaidoirie ; depuis ce temps, il ne fit que décliner [1].

11. — Lachaud a voulu se faire transporter dans son cabinet pour y mourir. Ses obsèques ont eu lieu à Saint-Germain-des-Prés. Les invités pouvaient seuls y entrer ; pas de discours sur sa tombe, suivant sa volonté expresse.

Le deuil était conduit par son fils Georges et son gendre, M. Sangnier.

19. — Les bruits les plus sinistres courent sur le compte de Gambetta ; on le dit très, très malade.

20. — Epilogue de la déconfiture de « l'Union Générale. » Jugement qui condamne MM. Bontoux et Feder à cinq ans d'emprisonnement. Les juges n'y vont pas de main morte.

21. — Des voyous, quand les gardiens de la paix sont loin, chantent dans la rue d'ignobles complaintes sur la prétendue mort de Gambetta ; coût : un sou.

[1] Voici le portrait de Lachaud rimé par notre confrère Charles Limet :

Des Assises voici le maître !
Brive en Corrèze le vit naître...
Qui donc ne l'a pas entendu,
Tête haute et le bras tendu,
Tonner avec sa voix vibrante,
Jeter à son gré l'épouvante
Ou la pitié dans tous les cœurs ?
On l'écoute, on tremble, on frissonne !
Et quand vient la tirade en pleurs,
Pandore même, nature bonne,
Tressaille sous son baudrier
Et compatit au meurtrier !...

30. — On va bientôt couvrir de constructions l'immense terrain, situé entre la Sorbonne et la rue des Ecoles, où depuis le matin jusqu'au soir grincent, pour mon malheur, les scies de vingt tailleurs de pierre. Au milieu de ces constructions on doit faire une salle grandiose pour les distributions de la Sorbonne. A ce sujet, un concours entre architectes a été ouvert fin avril dernier. M. Nénot, ancien grand prix de Rome, a obtenu le premier prix ; c'est l'élève de feu mon bien-aimé ami M. Lequeux, beau-frère de M. Baltard, qui construisit les Halles Centrales.

1883

1er Janvier. — Gambetta est mort hier soir à minuit moins cinq.

4. — On a fait son autopsie ; il n'est pas mort des suites de sa blessure, qui était cicatrisée, mais d'une vulgaire maladie d'entrailles. A peine l'autopsie était-elle faite que les amis se sont jetés sur le cadavre pour en emporter des morceaux ; l'un prit sa cervelle ; l'autre son cœur. On m'a dit que cet autre était Paul Bert.

Je ne trouve pas cette conduite mauvaise ; loin de là, mais j'espère bien, chers amis de Gambetta, que dorénavant vous ne vous moquerez pas des reliques des saints !

— Le cercueil de Gambetta fut amené au Palais-Bourbon et placé à la Présidence, dans la salle des fêtes, changée en chapelle ardente. Le public est admis à le visiter ; queue énorme, continuellement alimentée par d'innombrables curieux qui débouchent des quais et de la rue de l'Université.

6. — Funérailles de Gambetta ; ce sont celles d'un potentat ; foule colossale ; défilé du cortège pendant deux heures ; couronnes où le printemps, encore éloigné

cependant, semble avoir envoyé toutes ses fleurs. Parmi les grands personnages qui tiennent le cordon du poële, se trouve mon bien cher ami Falateuf, bâtonnier des avocats, qui, en passant dirige son binocle vers moi comme pour me dire : « je te vois bien. » Devant la porte du cimetière, il prononce quelques paroles admirables. Il dit à peu près ceci : « Si la France fait de si belles obsèques à Gambetta, c'est qu'elle ne l'a pas seulement en vue, mais encore tous les défenseurs de la Patrie, morts pendant la guerre. » Après la cérémonie une animation extraordinaire agite Paris où soixante mille provinciaux sont accourus pour suivre le char funèbre. Les costumes les plus bariolés émaillent les rues.

7. — Voilà les vraies paroles que Falateuf a dites hier à l'entrée du Père-Lachaise, du haut d'une tribune préparée pour les orateurs :

« Sous un régime démocratique de tels honneurs seraient un non-sens ou une abdication, s'ils s'adressaient seulement à l'homme ; aussi, dans la pensée de tous, ils tendent *plus haut* et *plus loin*.

« Ils consacrent, en les solennisant, les souvenirs de la résistance à l'invasion triomphante et confondent dans un même sentiment de reconnaissance tous ceux qui, à la voix de Gambetta, n'ont pas désespéré de la Patrie et ont succombé pour elle ! Donc que les morts, qui se croient oubliés, se relèvent, qu'ils contemplent cette foule, ces drapeaux, cette armée et qu'ils prennent leur part des honneurs que la Nation leur rend aujourd'hui. »

A peine ces paroles furent-elles prononcées que le peuple immense, qui se pressait autour du cercueil, éclata en applaudissements. Il avait très bien entendu, car Falateuf articule admirablement ses mots et n'avait

pas ânonné comme certains orateurs qui l'avaient précédé. Le ministre de la guerre s'avança vers Falateuf et lui serra la main, ce qui est beaucoup, car Falateuf passe pour un bonapartiste enragé.

Notre bâtonnier revint au Palais ; le bruit de son succès l'y avait précédé. Aussi à son entrée dans la salle des Pas-Perdus y fut-il salué chaleureusement par ses confrères qui le félicitèrent d'avoir si bien su remplir son devoir de chef du barreau.

8. — Le cercueil de Gambetta était entouré d'un drapeau tricolore. On le mit tel quel dans un caveau provisoire du cimetière du Père-Lachaise avant son transport au cimetière de Nice.

10. — On ne parle que du cadavre de Gambetta. Le gouvernement voudrait qu'il restât à Paris, mais M. Gambetta père veut absolument qu'on le lui envoie à Nice, pour être enterré dans le cimetière de cette ville, en une sépulture de famille.

14. — M. Gambetta père, malgré toutes les sollicitations, a tenu bon. Le cercueil lui a été rendu. L'inhumation eut lieu hier à Nice.

16. — Des affiches multicolores, contenant un manifeste du prince Napoléon, ont été apposées partout dans le Quartier, notamment rue des Fossés-Saint-Jacques, sur la boutique de Mme Maffrant, papetière. Devant chacune d'elles se forme un attroupement. Le secret fut si bien gardé que la police n'eut pas la moindre connaissance de ces affiches avant l'affichage même. Toute la matinée, les sergents de ville se sont promenés devant elles et les ont regardées, lues et apprises par cœur.

Ces affiches débutaient ainsi : *A mes concitoyens...* Beaucoup de personnes croyaient à une mystification ; mais pas du tout ; je me demande si le prince n'avait pas le droit de faire ce qu'il a fait? En tout cas, le gouvernement devrait laisser faire. Il est si peu populaire, ce pauvre *Plon-Plon*.

17. — Le prince Napoléon fut arrêté et coffré à la Conciergerie dans l'une des tours à poivrière qui se trouvent sur le quai des *Morfondus*. Cette tour s'appelle tour de César ; est-ce une attention de la part du gouvernement ?

2 Février 1883. — La Chambre a voté une loi aux termes de laquelle les membres des familles, ayant régné sur la France, ne peuvent remplir aucun mandat électif, ni aucun emploi civil ou militaire.

4. — Le prince Napoléon est tombé malade à la Conciergerie, par suite du défaut d'exercice ; on l'a transporté, mais toujours comme prisonnier, dans la maison de santé du docteur Beni-Barde à Auteuil. Beni-Barde a une superbe maison de douches médicinales à Paris, rue Miromesnil ; j'y eus l'occasion d'apercevoir plusieurs fois Son Altesse quand j'y venais soigner mon pouce droit, souffrant d'une torsion. Il est à croire que les douches du docteur lui ont été aussi favorables qu'à moi puisqu'il a demandé à se placer sous sa savante et aimable direction.

10. — Mise en liberté du prisonnier. La chambre des mises en accusation a réformé l'ordonnance du juge d'instruction, qui autorisait l'arrestation, et déclaré formellement que le prince Napoléon n'avait

pas commis de délit en faisant coller dans tout Paris sa fameuse affiche.

Encore une sottise de ce genre de la part du gouvernement, et le prince Napoléon deviendra un prétendant à peu près sortable.

19. — Le président de la République est grand-père. Mme Wilson vient d'accoucher, avec grandes douleurs, d'une jolie petite fille qu'on nomme Marguerite, comme sa tante, Mme Pelouze, la marraine.

22. — Ferry est président d'un nouveau Conseil des ministres.

25. — Tout le monde s'arrache le *Journal officiel;* un décret, signé Jules Grévy et contresigné Thibaudin, ministre de la guerre, met en non activité d'emploi MM. d'Orléans : Henri, duc d'Aumale, général de division ; Robert, duc de Chartres, colonel commandant le 12e régiment de chasseurs à Rouen, et Ferdinand, duc d'Alençon, capitaine au 12e régiment d'artillerie.

26. — Le duc de Chartres, après avoir quitté Rouen, est venu se réinstaller à son hôtel de la rue Jean-Goujon.

7 Mars 1883. — On est assez scandalisé de la tendresse que M. le président de la République affiche pour les assassins, condamnés à mort ; il vient encore de gracier un intéressant sujet qui a tué sa mère et l'a jetée dans un puits. Peut-être, il est vrai, lui avait-elle adressé des observations déplacées sur sa conduite. Les mères, il faut bien l'avouer, sont souvent insupportables pour leurs fils, qu'elles

considèrent toujours comme des gamins, *quoiqu'ils aient leur âge*, c'est-à-dire 21 ans.

8. — Notre camarade de Louis-le-Grand, Bozérian, sénateur républicain, est gravement malade. Sa vieille amie, la *sœur Adrien*, qui, depuis un demi-siècle, dirige l'infirmerie de Louis-le-Grand est allé lui rendre visite ; c'est une religieuse janséniste de la congrégation des sœurs de Sainte-Marthe. Tout le monde la connaît dans le Quartier, où on la voit trottiner, avec sa robe et son écharpe noires, et son bonnet tuyauté dont les blanches ailes retombent le long des joues.

Je l'aime beaucoup ; elle me soigna fort bien quand j'allai passer trois semaines à son infirmerie pour me guérir d'une forte blessure à la tête, Javais, dans la salle d'études, opéré un saut formidable que j'aurais dû réserver pour le jardin de la gymnastique, car je touchai fortement avec ma tête, la poutre du plafond. Ces canailles de Jésuites, constructeurs du lycée, n'ont pas donné assez d'élévation à leurs salles d'études.

Jeanotte Bozérian s'est rappelé la sœur Adrien, les savoureuses chatteries de l'infirmerie, surtout cette bonne chicorée au jus qu'aucune cuisinière ne m'a pu réaliser, peut-être même ses cataplasmes si onctueux, et il a voulu serrer la main de sa vieille amie.

10. — A l'instigation de Louise Michel, plus de vingt mille personnes s'étaient réunies aujourd'hui sur l'esplanade des Invalides. Elles allèrent en colonne dans divers quartiers de Paris, en criant : « Nous voulons du travail et du pain. » Quant à Louise, elle se dirigea vers notre quartier avec une troupe de faméliques qui, sur leur chemin, pillèrent les bou-

langers, les pâtissiers, les épiciers en se gorgeant de toutes espèces de mangeailles. Leur plus bel exploit fut le siège de la grande boulangerie et pâtisserie du boulevard Saint-Germain, n° 133. Les talents du chef furent fort appréciés. Voilà donc ces misérables, ces pauvres diables, à peine assouvis, les voilà arrivés bien près, tout près de l'école de Médecine. Ils se promettaient monts et merveilles sur le boulevard Saint-Michel, le patron de leur patronne. Mais la police veillait ; au moment où la bande se prépare à enfiler la rue de l'Ecole de Médecine, cette police inconvenante et inconsidérée, saute sur la *Vierge rouge*, lui arrache son étendard, et enlève, comme deux paquets de linge sale, deux galants chevaliers qui l'accompagnaient. Louise s'esquive et la bande itou. Dans cette marée d'hommes, il y avait très probablement des souteneurs qui, rancuniers en diable, auraient certainement fait passer un mauvais quart d'heure aux étudiants, s'ils avaient pu arriver en masse sur le boulevard Saint-Michel.

11. — L'étendard dont Louise était porteur, au moment où elle voulait, avec ses troupes, envahir la rue de l'Ecole de Médecine, était un drapeau noir qu'un anarchiste lui avait donné dans la rue du Four Saint-Germain, pour remplacer celui qu'elle avait été, à cet endroit, obligée d'abandonner à la police. L'un des deux chevaliers arrêtés, à ses côtés, est un autre anarchiste, très connu, qui demeure non loin de la Sorbonne. On s'est empressé de faire une petite visite à son domicile, où l'on a découvert des matières explosibles. C'est très mal de sa part ; n'avons-nous pas, pour nous faire sauter, nos très nombreux marchands de produits chimiques ; n'est-ce pas suffisant ?

13. — Dans l'après-midi un groupe considérable d'agents de police, venant de la Préfecture, monte, au grand pas gymnastique, le boulevard Saint-Michel sous la conduite de M. Baurain, officier de paix du Ve ; on leur emboîte le pas et on arrive derrière eux sur la place Gerson, autrement dit place Lycée Louis-le-Grand. Ils s'engouffrent sous la petite porte. Sur la place nous apprenons que tous les agents de police du Panthéon sont déjà dans le lycée ; « c'est le feu, dit le populaire. » — « Non, on se bat dans le bahut, dit à son tour une espèce d'étudiant de dixième année, il y a là-dedans une canaille de proviseur, un *Gidel*, qui mérite d'être pendu, il veut faire marcher de grands jeunes gens au doigt et à l'œil. » — « Vous ne savez pas ce que vous dites, réplique un monsieur cossu. Sans rigueur, un pareil établissement ne pourrait marcher. Quant à moi, qui connais ce que c'est, j'aimerais mieux être à la tête d'un bagne. »

Bientôt on voit sortir une vingtaine de lycéens conduits au poste de la place du Panthéon par les gardiens de la paix.

Il y a eu révolte en règle contre M. Gidel qui avait, je ne sais pour quel motif, mis à la porte un élève se préparant à Saint-Cyr. Tous les grands avaient demandé qu'on le fit rentrer, et sur le refus du proviseur, avaient tout brisé dans les dortoirs. Puis ils avaient, sur les braves agents du Ve, appelés au plus vite, jeté tout ce qui leur tombait sous la main : souliers, pots à eau, pots..., etc., etc., l'ordinaire vaisselle des dortoirs ! Plusieurs de ces agents avaient été blessés.

— A six heures du soir, tout est fini ; la première cour est licenciée.

15. — A Louis-le-Grand, les élèves de seconde cour

ont fait une manifestation en faveur des mutins de la première. M. Gidel en a expulsé immédiatement quarante.

— On ne voit, sur le boulevard Saint-Michel, que lycéens se promenant mélancoliquement. Les bourrades, le savon des papas et des correspondants, ont fait baisser la tête des jeunes révoltés, qui se sont réunis avec calme chez Vachette.

— Deux sergents de ville se tiennent en faction des deux côtés de la porte de Louis-le-Grand. Il y en a deux autres chez le concierge.

20. — 20 mars ! Très redouté anniversaire de la Commune ; au soir, nous sommes encore en vie ! nos maisons ne sont pas brûlées ! nos femmes et nos enfants n'ont pas été arrachés de nos bras ! Merci, Dieu Sauveur ! Nous en avait-on promis, à nous autres pauvres bourgeois pour ce jour-là ! Les socialistes, anarchistes, tous les gens en istes, nous ont manqué de parole ; mille grâces, sans rancune, n'est-ce pas ! Hier, jour des Rameaux, les églises étaient bondées de monde ; bien des gens ont peur du réveil révolutionnaire ; ils s'effraient et, comme en 1848, se tournent vers Dieu.

— Dans l'affaire de la Timbale-Bontoux la Cour vient d'abaisser de trois ans la peine à cinq ans de prison prononcée par les juges de première instance contre les directeurs Bontoux et Feder.

28. — Ainsi qu'à Varsovie, l'ordre règne à Louis-le-Grand. Les jeunes gens sont rentrés, pas tous, bien entendu. M. Gidel est sorti vainqueur de la lutte, mais en ayant assez, il vient de se faire nommer inspecteur de l'Université ; il est remplacé par le proviseur du lycée de Versailles.

— Quatre-vingt-dix-sept élèves ont été mis à la porte et parmi les élèves qui pouvaient rentrer, beaucoup ne l'ont pas voulu. Au grand concours, dans les examens des grandes écoles, Louis-le-Grand souffrira beaucoup de cet état de choses, car certains élèves qui n'ont pas voulu revenir, étaient les premiers de leurs classes.

31. — Louise Michel, dans les derniers troubles, s'était montrée une Cérès bienfaisante, en conduisant ses bandes manger le pain de tous les boulangers rencontrés sur son chemin, mais elle n'était pas trop rassurée sur les conséquences de sa campagne humanitaire. Aussi se réfugia-t-elle dans notre cinquième arrondissement sous la protection d'un rédacteur de l'*Intransigeant*, M. Vaughan, qui demeure rue Censier, 26. Hier, sur les dix heures du matin, au moment où elle sortait, elle se vit appréhender par deux agents qui la conduisirent chez M. Lévy, le commissaire de police de la rue Monge, un des commissaires de police le plus souvent au service de messieurs les étudiants.

An bureau de M. Lévy se trouvait le mandat d'arrêt délivré par M. Barbette, juge d'instruction, pour participation de pillage en bandes. Pauvre Louise ! te voilà dans de beaux draps.

— Ce même jour, M. Barbette, juge d'instruction, a été grossièrement insulté par un socialiste au moment où il rentrait chez lui, rue de Rennes, 97. M. Barbette, qui est bel homme et vigoureux, ne s'est pas laissé faise, il a saisi le mal embouché et l'a remis à deux gardiens de la paix qui, *par hasard,* se trouvaient là.

29 Avril 1883. — Le père Hubaut, qui fut pendant

près de vingt ans commissaire de police du quartier de la Sorbonne, meurt à l'âge de 81 ans, dans ce même quartier où il avait exercé ses fonctions. Il connaissait et avait connu énormément de monde dans la vie, notamment ce cher Adolphe Thiers, qu'il avait arrêté au Deux-Décembre.

1er Mai 1883. — Les magasins du « Printemps » sont revenus entièrement à la vie, après le fameux incendie. Aujourd'hui, ils sont rertés fermés tout le long du jour. M. Jaluzot, le directeur de ces magasins, a, en effet, perdu sa femme, l'ancienne actrice des *Français*, la toute gracieuse Augustine Figeac.

5. — Les corps de Bellet, caporal aux sapeurs-pompiers, mort lors du désastre de l'Opéra en 1873, de Havard, pompier, à moitié brûlé dans l'incendie du « Printemps, » Froidevaux, lieutenant-colonel, tué l'année dernière à l'énorme feu du boulevard de Charonne, ont été placés hier dans les caveaux d'un monument que la ville de Paris a élevé au cimetière Montparnasse, à la mémoire de ses sapeurs morts au feu. Ce monument consiste en une grande stèle funéraire, sur laquelle sont sculptés un casque, une pioche, un sabre.

Au dessous sont gravées ces simples lignes :

A LA MÉMOIRE DES SAPEURS-POMPIERS
MORTS AU FEU
LA VILLE DE PARIS

9. — Membre du jury criminel, j'ai fait, à ma grande joie, la connaissance du fameux et très aimable statuaire Chapu ; petit et pas solennel du tout, il n'en exerce pas moins cependant, par le prestige de sa

renommée, une influence très grande sur les onze camarades qui le nomment président du jury dans toutes les affaires. Il se défend de l'honneur et finit cependant par céder. « Je compte sur vous, me dit-il, pour me sortir d'embarras, comme conseil ; » je lui rends donc quelques légers services, ce dont il m'est très reconnaissant ; tout à l'heure, pendant que nous jugions un affreux gredin, il a croqué à la plume la grisaille de Bonnat, représentant la *Vertu* de *Force*, qui se trouve à droite du Christ de la Cour d'assises, puis il m'en a fait gracieusement passer le croquis après l'avoir signé.

Il est très drôle, très amusant et parfois très taquin; c'est, évidemment pour me taquiner qu'il a dessiné près de la *Force* le portrait de l'accusé, trônant sur le banc d'infamie ; je vais donc avoir les traits de ce coquin, sous les yeux, pendant le reste de mon existence.

24. — Brown-Sequart, un professeur moitié américain, moitié français, à qui on a donné la chaire de *physiologie expérimentale* de Claude Bernard, a hérité, comme successeur, de la haine vigoureuse que les Anglaises avaient contre le grand physiologiste, à cause de ses travaux de vivisection. A son cours d'hier, au Collège de France, M. Brown-Sequart se préparait à donner un coup de scalpel dans la gorge d'un charmant petit toutou, afin de lui couper les cordes vocales et le rendre aphone comme le fameux chien de garde de Paul Bert. Une dame se précipita sur lui et d'un coup d'ombrelle lui fit sauter son scalpel ; Brown voulut la faire sortir, mais elle se maintint fortement sur son banc, et il fallut la force armée pour l'expulser.

25. — On a mené l'antivivisectrice devant le com-

missaire de police, mais on fut obligé de la relâcher, car elle fit remarquer avec énergie que M. Brown-Sequart seul aurait dû être mené au poste comme contrevenant à la loi Grammont.

M. Brown-Sequart, commandez-vous chez Charrière des lunettes grillées pour défendre vos yeux. La même Anglaise, ou l'une de ses amies, cherchera un de ces jours à vous crever les yeux avec son ombrelle.

26. — La *Semaine Religieuse*, dont les bureaux se trouvent au coin de la rue d'Ulm et de la place du Panthéon, est beaucoup trop à l'étroit. M. de Soye, le propriétaire, pour loger son imprimerte, fait construire une maison, rue de l'Estrapade, sur les anciens terrains de la grande institution Hallays-Dabot.

En faisant des fouilles on a trouvé une jolie statuette de Bacchus, que M. de Soye s'est empressé d'offrir au musée de Cluny.

1er Juin 1883. — Rue Monge se trouvent les anciennes arènes que l'on a découvertes partiellement dans le premier semestre de 1870, en creusant les fondations du dépôt des omnibus. Le reste se trouvait sous un couvent voisin; par suite d'une aberration inexcusable, on ne voulut point, en 1870, conserver ces arènes, quoique la Compagnie des omnibus offrit de revendre à la Ville son terrain, au prix coûtant. Les plus belles pierres furent heureusement retirées et placées en lieu sûr [1]. La Compagnie bâtit donc son dépôt, mais chose bizarre, alors que la partie, retrouvée en premier, est redescendue dans les ténèbres, l'autre, cachée, reparaît à la lumière. Il y a trois mois

[1] Elles sont aujourd'hui au Musée Carnavalet.

en effet, la Ville fit démolir les constructions du vieux couvent que, mieux avisée, cette fois, elle avait eu la bonne idée d'acquérir.

Les substructions des Arènes sont moins belles, mais les fouilles ont été très productives. On a retrouvé des fragments d'inscription et plusieurs poteries. Ces arènes s'étendaient assez loin jusqu'à la rue actuelle des Boulangers. De ce côté, une entrée a même été découverte. Comme les fouilles ont été profondes on a retrouvé au-dessous des arènes plusieurs cercueils, qui font supposer qu'elles ont été construites sur un ancien cimetière gallo-romain.

9. — Nouvelle visite aux arénes de la rue Monge. Sans doute les substructions, trouvées sous le couvent démoli, sont moins belles que celles apparues au commencement de 1870 au milieu des fouilles de la Compagnie des omnibus. Elles sont néanmoins encore fort intéressantes. Autour d'une ellipse parfaite, de temps à autre surgissent des portions du ***Podium***, de ce mur large et épais qui, surmonté de places d'honneur, faisait exactement le tour de l'arène. Une *cella*, ou chambre mystérieuse, a été également dégagée. Pendant qu'au déclin du jour je contemplais ces vestiges, je sentis une main s'appesantir sur mon épaule ; quel effroi ! N'était-ce pas la main d'un spectre gallo-romain qui voulait m'entraîner dans la *cella* mystérieuse. Non ! c'était pis que cela, c'était celle d'un ami, ingénieur fort ingénieux, qui me dit en pur jargon parisien et non gallo-romain : « J'espère bien que la Ville va compléter ses embellissements en ouvrant au milieu de tous ces détritus anciens, une belle et large, rue macadamisée, pour joindre la rue Monge à la rue des Boulangers. » Ah ! miséricorde !

24. — Hier, en Cour d'assises, Louise Michel fut

condamnée à six ans de réclusion pour avoir commandé les bandes qui ont pillé divers magasins de victuailles. L'avocat général, Quesnay de Beaurepaire, qui a de la littérature, l'appela : *Euménide en tournée.*

La place Dauphine était pleine d'une foule de miséreux qui jetaient l'anathème à la justice bourgeoise ; heureusement, le ciel se mit du parti de cette infâme justice en envoyant de copieuses bénédictions qui firent enfuir ces protestants d'un nouveau genre. Les jurés n'ont qu'à bien se tenir !

4 Juillet 1883. — Les royalistes ont fait dire aujourd'hui, à Saint-Etienne-du-Mont, dans la chapelle du tombeau de Sainte-Geneviève, une messe pour le comte de Chambord, qui est au plus mal à Frohsdorff. Il est très gros, et son cœur est pour ainsi dire enfoncé dans la graisse. Ce qui lui donne des défaillances. Je ne me rends pas bien compte d'un cœur, enfoncé dans la graisse, mais je répète ce que j'entends dire.

13. — Hier un orage épouvantable éclata sur Paris. Le vent renversa des arbres superbes au Jardin des Plantes. Les voiles du bain des dames, près le Pont-des-Arts, furent arrachées. Toutes les dames, affolées, se refugièrent dans leurs cabines, mais pas assez vite pour que les gravoches n'y aient vu que du feu. Les mal élevés, accourus sur le pont, ont accueilli l'incident avec grands éclats de rire.

17. — Mort de François Beslay, fondateur et rédacteur en chef du *Français*, l'un de mes plus vieux amis, et mon second clerc, quand j'étais maître clerc chez Lacomme, avoué. Il avait publié une étude très remarquable sur les premiers articles du Code de

commerce. Son érudition était immense. C'était le fils de Beslay, l'homme intègre, mais un peu toqué, membre de la Commune, qui sauva la Banque de France, ou tout au moins contribua grandement à la protéger.

21. — Au Sénat se discute une loi qui a pour but d'éliminer certains magistrats. Le ministre de la justice, Martin Feuillée, qui vient de Rennes et s'est fait admettre l'année dernière au barreau de Paris, a soutenu ce projet essentiellement révolutionnaire. Réplique admirable d'Allou, qui termine ainsi : « Je demande au Sénat de repousser la loi, et si par malheur elle était votée, je protesterais contre les attaques dont la magistrature a été l'objet ; à l'inverse du salut funèbre du cirque, je salue ceux qui vont mourir. »

28. — La loi sur la magistrature a éte votée par le Sénat.

10 Août 1883. — Possesseur d'une grande gouache (*signée Bruandet 1789*), qui me vient de la famille François-Talma, et sachant qu'un superbe tableau à l'huile de ce peintre se trouvait à l'Elysée, j'écrivis à M. le président Grévy de vouloir bien me permettre de le voir, pour le comparer à ma gouache. M. Grévy, mon ancien confrère, fut des plus aimables, car je reçus bientôt du régisseur de l'Elysée une lettre m'invitant à venir voir le tableau.

On l'avait décroché et mis sur un canapé dans la salle même du Conseil des ministres, près d'une fenêtre, afin de mieux l'éclairer ; je fus confus de tant d'amabilité et ravi du tableau que je préfère à ma gouache parce qu'il est admirablement conservé,

tandis que ma gouache est légèrement éteinte. Pour des amateurs cependant, ce n'est pas un défaut, une gouache, légèrement pâlie, leur semble plus douce à l'œil, plus poétique.

Ma gouache représente la vue d'un lac d'Italie et le tableau : *un site de la forêt de Fontainebleau*. Il appartient au Louvre, qui l'a prêté provisoirement à l'Elysée; son numéro, dans le catalogue de l'Ecole française, est : 53.

2 Septembre 1883. — Service à Saint-Germain-l'Auxerrois pour le comte de Chambord, qui vient de mourir dans son château de Frohsdorff, en Autriche. L'église est tendue de draperies noires, piquées de fleurs de lys.

Calme le plus profond ; mon esprit se reporte, malgré moi, au fameux service célébré en 1831, dans cette même église, pour le duc de Berry. Alors Saint-Germain-l'Auxerrois fut saccagé. Paris aujourdh'hui se désintéresse complètement de la vieille famille royale ; rien ne sera saccagé, pas même les fleurs de lys des draperies.

16. — Sont admis (c'est-à-dire sont contraints) à faire valoir leurs droits à la retraite douze juges au tribunal de la Seine et quatre magistrats de la Cour: 1° *M. Alexandre*, président de chambre à la Cour de Paris qui, lors de la réception de M. Périvier, comme premier président, avait, un peu trop franchement, dit sa façon de penser sur les projets du gouvernement contre la magistrature ; 2° *M. Gérin*, conseiller à la même Cour, affreux clérical qui a publié un livre ultramontain sur je ne sais quelle *pragmatique sanction*, homme de valeur et d'étude, il n'est pas trop désolé de la mesure prise contre lui, « j'ai, a-t-il dit à un de

nos amis communs, des notes à revoir, de quoi occuper ma vieillesse ; 3° *M. Brunet*, ancien ministre sous le gouvernement du Maréchal ; 4° enfin *M. Glandaz*, de la grande famille judiciaire des Glandaz.

28. - Le président de la République quitte son *Mont-sous-Vaudrey* pour revenir à l'Elysée afin de recevoir le roi d'Espagne, qui passera par Paris en revenant d'Allemagne.

29. — Dans l'après-midi et toute la soirée, le vrai Paris, le Paris intelligent a été dans la consternation ; le bruit s'est répandu en effet qu'à son arrivée sur la place de la gare du Nord, le jeune roi Alphonse XII a été grossièrement insulté par d'ignobles voyous qui criaient : « *A bas le roi uhlan !* »

Cet abominable Bismarck a fait malicieusement nommer le jeune roi colonel honoraire d'un régiment de uhlans, en garnison à *Strasbourg*.

30. — Le roi voulait quitter immédiatement Paris. Mais M. Grévy s'est empressé de se rendre à l'ambassade espagnole. Il a présenté ses regrets à Alphonse XII, au nom de la France, qu'il a prié de ne pas confondre avec la tourbe de malotrus insulteurs.

Le roi se calma et voulut bien dîner chez le président pour lui faire voir qu'il ne conservait aucune rancune. Le père Grévy nous a là rendu un vrai service. Du reste Alphonse XII aime beaucoup Paris ; il a été élève de Stanislas, lors de l'exil de sa mère.

2 Octobre 1883. — Alphonse XII a rencontré, sur le boulevard, deux anciens camarades de Stanislas qui

l'ont salué. Tout joyeux il est allé leur dire bonjour et s'est promené avec eux.

3. — Le roi d'Espagne a quitté Paris.

6. — Entre la rue Saint-André-des-Arts et la rue du Jardinet se trouvait un splendide hôtel, occupé par la librairie Furne, devenue la librairie Jouvet; cet hôtel a été acheté pour y créer un lycée de jeunes filles ; ce sera le premier fondé à Paris.

M. Ferry s'occupe avec acharnement de l'instruction des filles... Je crains que ce ne soit au détriment des maris. Dorénavant les étudiants, en vue de leurs futurs mariages, feront bien d'aller quelque temps chez un tailleur pour s'apprendre à recoudre leurs boutons et à raccommoder leurs petites déchirures d'habits. J'ai peut-être tort, mais les femmes savantes m'effraient: sous ce rapport, je suis aussi bête que Molière et que Gœthe; ce dernier trouvait très naturel que sa femme, excellente ménagère, n'eut pas lu une ligne de ses œuvres.

21. — Inauguration du lycée de jeunes filles de la rue Saint-André-des-Arts ; Ferry lui a donné très adroitement le nom de Fénélon pour attirer la clientèle.

27 Novembre 1883. — Avis aux vieilles dames: les toutous, égarés dans les rues, ne seront plus pendus à la fourrière de la rue de Pontoise, mais asphyxiés par des émanations de gaz ; il y a progrès. Les matrones préfèrent cette mort comme plus digne. Quant aux toutous, ils ne manifestent aucune préférence.

12 Décembre 1883. — La neuvième chambre a condamné à deux ans de prison, un nommé Morin, employé d'une crapuleuse agence de renseignements. Il avait calomnié Mme Clovis Hugues, la femme du poète chevelu, député de Marseille, et cela, afin de faire aboutir une affaire de séparation de corps dont l'agence s'était chargée.

29. — Les étudiants ont envoyé deux provocations en duel à deux rédacteurs du journal de Jules Vallès : *le Cri du Peuple.* Ce journal a attaqué de la façon la plus odieuse les étudiants, fils de la bourgeoisie :

« Il faut avoir vu, disait ce journal, et fréquenté les étudiants de la nouvelle génération pour se faire une idée de leur imbécillité et de leur cynisme..., etc. »

1884

1er Janvier. — La querelle continue entre *le Cri du Peuple*, de Jules Vallès, et les étudiants. Une réunion de conciliation n'a pu aboutir et, dans son numéro d'avant-hier, le rédacteur de ce prétendu *Cri du Peuple* a déclaré ceci : « C'est dans la rue seulement que le rédacteur pourra accepter un rendez-vous avec ses adversaires du quartier latin... en admettant que, comme il y a treize ans, ils ne se bornent pas à passer la main aux lignards. »

Immédiatement, dans une autre réunion, les étudiants ont voué au mépris public *les rédacteurs* du *Cri du Peuple*, qui ne veulent pas se battre avec eux. Cet incident va peut-être bien arrêter le trop grand élan des généreux, mais inconsidérés étudiants, vers les doctrines révolutionnaires.

10. — Les passants, qui entrent dans la rue Racine, sont invités à éteindre leurs cigares ; on craint des explosions de gaz, par suite de la rupture de plusieurs tuyaux. La moitié de la chaussée de la rue Racine a en effet dégringolé du côté des grandes cours de la *nouvelle Ecole pratique*. Cette chaussée n'était plus en effet suffisamment retenue depuis la démolition des constructions du côté gauche de cette rue. Dans la dégringolade les tuyaux ont été rompus.

12. — *La Bataille* vient à la rescousse du *Cri du Peuple* dans sa lutte contre le quartier latin, voilà en effet le petit avis qu'elle publie :

« Depuis quelques semaines, le sieur Leroy-Beaulieu, professeur au Collége de France, insulte, dans son cours du vendredi, les socialistes révolutionnaires. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que quelques-uns des intéressés allassent lui donner quelques jours une petite leçon. »

M. Leroy-Beaulieu, le brillant titulaire de la chaire *d'économie politique* qu'occupait avant lui son beau-père, Michel Chevalier, est bien obligé, dans ses études sociales, de parler de MM. les socialistes ; il fait certainement apercevoir combien creuses sont leurs théories et c'est ce qui les mécontente.

13. — Deux énergumènes sont venus faire du tapage au cours de M. Leroy-Beaulieu, mais celui-ci n'est pas un homme qu'on puisse facilement démonter. Crâce à son sang-froid et à l'aide de ses auditeurs, il a eu raison des perturbateurs. Ces derniers ne pouvaient employer un meilleur moyen de rendre Leroy-Beaulieu populaire.

15. — Le préfet de la Seine, M. Poubelle, vient d'interdire le jet des ordures ménagères devant les maisons. Ces ordures devront être mises dans des récipients, d'une certaine forme. Les *boueux* viendront les prendre et les jeter dans leurs voitures. Sa mesure est fatale pour les chiffonniers.

18. — Hier, tout à fait splendide dîner à la Présidence ; on parle de faire donner un conseil judiciaire à M. Grèvy.

22. — Dans ce moment tout Paris court au théâtre *Cluny*, du boulevard Saint-Germain, pour voir une farce ahurissante : *Trois femmes pour un mari*, jouée d'une façon tout à fait désopilante et sortie de la cervelle de Grenet-Dancourt, le pourvoyeur officiel des monologues de Coquelin.

L'oncle Dubochard, qui ne veut pas que son neveu André se marie, parce que lui-même s'est marié ; l'oncle Dardenbois qui veut au contraire que son neveu se marie parce que lui-même n'a pas tâté du mariage ; André qui veut se marier, Raoul qui ne le veut pas ; tous deux par suite rebelles à la volonté de de leur oncle respectif et naturellement craignant d'être déshérités, remplissent à quatre la scène de joie et de gaieté.

26. — Les chiffonniers ne pouvant plus faire le triage des ordures, sont réduits à la misère. Des souscriptions ont lieu pour leur venir en aide. Les Rothschild leur ont fait distribuer *quatre mille francs* chez un marchand de Montmartre, car à Montmartre il y a énormément de chiffonniers. Ils gagnaient bien autrefois leur vie ; M. Poubelle va en faire des *déclassés* ; ils ont commencé à se venger en appelant *Poubelles* les nouveaux récipients.

9 Février 1884. — Le secrétariat de la Faculté de médecine a fait connaître que depuis la rentrée des cours, en novembre dernier, quarante personnes du sexe, dont la plupart russes, avaient pris des inscriptions. Il paraît que ce sont des dragons de vertu et qu'il ne s'agit pas, pour les étudiants, de batifoler avec elles.

28. — Mon pauvre ami et confrère Denormandie,

le frère du sénateur, eut aujourd'hui un coup de sang en plaidant à la troisième chambre du tribunal.

On transporta le cher confrère dans la chambre du conseil de la troisième chambre. Un prêtre lui vint administrer les derniers sacrements. Peu de temps après, il expirait.

29 — Année bissextile.

1er Mars 1884. — Un vilain homme, se faisant appeler *Léo Taxil*, passe son temps à écrire brochures sur brochures, livres sur livres, pour ridiculiser, calomnier la religion et les prêtres. Il vient de faire paraître un livre immonde : *les Maîtresses du pape Pie IX*. On le laisse faire, quoique des journaux républicains sérieux, comme la *République française*, soient indignés contre ce calomniateur.

Dans ma rue des Ecoles, aux numéros 26 et 35, il a loué deux boutiques, qu'il a peintes complètement en rouge sang, et ce pour attirer les regards des étudiants. On voit à la vitrine des exemplaires de ses ouvrages ouverts aux endroits les plus pornographiques. *La Bible amusante* fait surtout les frais de l'exhibition. Tous les personnages de la Bible sont représentés de la façon la plus grotesque. Les collégiens vont se repaître de ces saletés.

Ce *Leo Taxil* appelle sa librairie : *Librairie anticléricale.*

18. — Tout le monde court du côté de la rue Saint-Denis ; il y eut aujourd'hui, au 201, une formidable explosion qui fit de nombreuses victimes. Le fameux restaurant de l'*Ecrevisse* n'existe plus ! Nous connaissions tous l'enseigne de ce restaurant essentiellement parisien : *une énorme écrevisse, toute rouge, s'escrimant*

sur un immense tableau doré, le tout entouré de globes de cristal, sur lesquels étaient peintes de petites écrevisses, les filles de la tendre mère écrevisse.

19. — L'explosion d'hier a fait surtout des victimes dans l'administration de la police et dans le corps des sapeurs-pompiers. Le commissaire de police du quartier Bonne-Nouvelle, M. Brissaud, les deux officiers de paix Grillières et Viguier, plus un sergent-major de pompiers, Hermann, descendirent dans les caves du restaurant où des odeurs pestilentielles de pétrole se faisaient sentir ; l'un d'eux portait une bougie allumée. Au contact de la flamme les vapeurs du pétrole s'enflammèrent et l'explosion se produisit, MM. Brissaud et Grillières sont gravement blessés, Viguier et Hermann ont été tués sur le coup.

20. — Les émanations provenaient de deux grands réservoirs de pétrole et d'essences minérales qu'un lampiste avait placés dans l'une des caves du nº 201, maison de l'*Ecrevisse*.

J'ai voulu voir, mais une bande d'agents m'a empêché de remonter jusqu'au théâtre de l'accident. Les langues allaient bon train, dans la foule; pas de barrière d'agents pour les arrêter.

21. — C'est ce matin que doivent avoir lieu, à Notre-Dame, les obsèques du gardien de la paix *Viguier* et du sergent-major des pompiers *Hermann.* Le grand vestibule de la caserne, rue de la Cité, est transformé en chapelle ardente. Au milieu de lumières étincelantes, les cercueils des deux braves garçons attendent qu'on les porte à Notre-Dame.

— Les obsèques de MM. Viguier et Hermann ont lieu à Notre-Dame. Au moment où le char funèbre

arrive à l'église, quinze personnes quittent le cortège et vont se placer au milieu de la place du Parvis, pour bien faire constater qu'elles n'entrent pas à l'église. Ce sont, paraît-il, des conseillers municipaux qui ont voté contre les obsèques religieuses. Pendant l'office, une giboulée a fait rage. Elle est tombée comme une trombe. Le bon Dieu a trempé nos édiles, jusqu'aux os, pendant qu'ils s'enfuyaient chez le marchand de vin de la rue d'Arcole. Mais il est si bon, le bon Dieu, qu'il ne punit jamais qu'à demi. Il a envoyé bientôt un superbe soleil qui a réchauffé nos libres-penseurs.

Ils étaient requinqués quand ils ont monté le boulevard Saint-Michel, derrière le corbillard. Le spectacle était magnifique. Beaucoup d'uniformes. Les casques des pompiers, camarades du mort, resplendissaient au soleil. Mais un casque, qui ne resplendissait pas, c'était celui tout terne, tout meurtri, tout cabossé du pauvre Herrmann. Ce casque était sur la bière, avec l'uniforme de sergent-major.

Hermann fut enterré dans un grand carré où le sont déjà les sapeurs-pompiers morts au feu.

Quant à l'officier de paix, on l'enterra dans la première fosse venue, Messieurs du Conseil municipal n'ayant pas encore songé à l'inhumation des sergents de ville.

23. — Mort, à l'âge de quatre-vingts ans, du sculpteur Maindron, l'auteur de la romantique *Velleda*, dont les chastes attraits firent battre le cœur de tant de jouvenceaux, sous les frais ombrages de la pépinière du Luxembourg.

24. — La Faculté de théologie de la Sorbonne est supprimée *ipso facto* puisque la Chambre a supprimé les crédits. Cependant la Chambre ne peut faire que

la Faculté n'ait pas existé et que les professeurs n'aient point droit à une retraite ; un arrêté du ministre de l'Instruction publique y pourvoie et nomme professeurs honoraires *MM. Bergès, Blampignon, Bouquet*[1], *Fabre d'Envieu, Méric et Loyson*, ce dernier frère de l'ancien Père Hyacinthe, dont il est loin de partager les idées.

8 Avril 1884. — Mardi, ma chère mère Mathilde-Hortense Delannoy, est morte à Péronne dans sa 76e année, d'une fluxion de poitrine.

11. — Vendredi-Saint. Obsèques de ma chère maman, enterrée sans cloches, sans messe, sans presque de cérémonie, à cause du Vendredi-Saint ; ma sœur et moi en paraissions bien peinés, mais M. le curé nous dit : « Ce doit être au contraire, pour des chrétiens, une grande consolation d'enterrer leur mère le jour anniversaire de la mort du Christ. »

17. — Les gradins des arènes de la rue Monge viennent d'être découverts. Dans les fouilles on continue à trouver beaucoup d'os d'animaux ainsi que de nombreux fragments de poteries, les unes brunes comme la plupart des poteries antiques, les autres bleues comme les yeux des belles Gauloises.

19. — Hier, chambrée comble à l'Académie des sciences. On savait que M. Pasteur, un savant, un chercheur, avait promis une communication importante. En effet, il annonça qu'il croyait bien être en mesure de guérir la rage, qu'il pensait avoir trouvé

[1] Aujourd'hui évêque de Mende.

un vaccin préservatif semblable à celui qui préserve de la petite vérole.

Le laboratoire de M. Pasteur est rue d'Ulm, dans les greniers de l'Ecole normale.

21. — Sur la demande même de M. Pasteur, le ministre de l'Instruction publique a nommé une commission de grands savants pour contrôler les expériences contre la rage.

18 Mai 1884. — Visite au Salon, j'y cours avec tout le monde voir un tableau de Jean Béraud : *la Salle Graffard.* La scène du club est inénarrable. Les trois dignitaires qui sont au bureau excitent des rires inextinguibles, comme aussi, du reste, l'orateur qui ouvre une bouche semblable à celle du dragon cherchant à déguster Andromède ; et les hommes, et les femmes qui applaudissent, faut voir ça ! Aussi pour voir ça, on se heurte, on se pousse, et on se donne des coups de poing, comme en pleine salle Graffard. Au pied du bureau, une demi-douzaine de calmes philosophes, ou plutôt de journalistes, écrivent hâtivement sur une table, afin de ne rien perdre de la parole du citoyen orateur et de porter, à tous les quatre coins de Paris, la manne de son verbe.

2 Juin 1884. — On expose, à l'Ecole des beaux-arts, de nombreux projets relatifs au monument de Gambetta, que l'on doit élever sur une des places de Paris. Les fonds nécessaires sont fournis par une souscription.

17. — Hier est mort, à quatre-vingts ans, Mgr Maret, doyen de l'ancienne Faculté de théologie, évêque de Sura *in partibus infidelium*, en fait, évêque de la

Sorbonne ; on vient de l'emporter dans un fourgon, de son appartement de la Sorbonne qu'il n'avait pas encore quitté, pour l'enterrer dans la basilique de Saint-Denis, dont il fut *primicier*.

22. — Mgr Maret, *primicier* de Saint-Denis, c'est-à-dire président du chapitre, devait, suivant l'usage, être enterré dans la basilique, mais le gouvernement n'a pas voulu accorder l'autorisation ; c'était pourtant un évêque d'idées excessivement libérales et *gallicanes* qui l'empêchèrent même d'occuper le siège de Vannes auquel il avait été promu en 1860 par le gouvernement impérial.

25. — Terreur à Paris, car le choléra a éclaté à Toulon. Les Toulonnais allument de grands feux dans les rues.

2 Juillet 1884. — Les voyageurs, venant de Toulon et Marseille, sont parqués, sur le trajet, dans des compartiments spéciaux, eux et leurs bagages. Ils sont désinfectés, avec leurs colis, quand ils arrivent à Paris.

5. — Nos ruisseaux n'ont jamais été aussi propres ; on trouve des désinfectants chez les commissaires de police. Mais au chemin de fer de Lyon, les voyageurs de Toulon et de Marseille se sont battus pour ne pas être désinfectés ; ils ne sont pas commodes, ces Provençaux. Beaucoup arrivent sans bagages et s'enfuient pour ne pas rester une demi-heure dans les salles de désinfection. Il va falloir établir des cordons de soldats autour de la gare de Lyon.

10. — Continuellement on annonce des cas de choléra, mais ce ne sont que cas de cholérine.

On parle d'ajourner les fêtes du 14 Juillet.

14. — Le gouvernement ne veut pas d'ajournement de la fête, quoique l'Académie de médecine ait estimé qu'il serait fort dangereux de grouper beaucoup de monde sur les mêmes points.

15. — La fête a donc eu lieu quand même ; je crois que le gouvernement a bien fait de ne pas la décommander, car la population aurait cru à une épidémie effrayante ; ce qui n'est pas. Mais cette fête ne fut pas bien gaie. Les nouvelles de Marseille et de Toulon n'étaient pas de nature à l'égayer.

Un seul détail joyeux et encore ! Beaucoup chantaient la chanson en vogue :

Le voilà
Nicolas.
Ah ! ah ! ah !

D'autres, sur le même ton et sur le même air, répondaient :

Le voilà !
L' choléra.
Ah ! ah ! ah !

16. — Après une grande maladie, Sarcey ressuscité, écrit de nouveau dans son journal du *XIX[e] Siècle.* Il avait été obligé de le lâcher, parce qu'il avait la cataracte sur un œil. Quoiqu'il n'eût jamais été porté vers les congrégations religieuses, loin de là, il alla cependant se faire soigner rue Oudinot, chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, dont on lui avait signalé le grand dévouement. Son opération a parfaitement réussi. En reprenant la plume, son premier soin a été de vanter dans son journal les bons soins dont il fut entouré. Il se loua surtout du Frère Apollinaire et du Frère lai François, qui l'amusait par ses saillies. Ce fut vrai-

semblablement Frère François qui commit certain mot rapporté par le *Gaulois*. Un rédacteur du *Gaulois*, l'opération terminée, étant allé demander des nouvelles de Sarcey, fut reconduit par un Frère auquel il dit: « Sarcey maintenant rendra plus de justice aux religieux. » — « Ah ! certes oui, répondit le Frère, il les verra d'un meilleur œil. »

L'établissement des Frères Saint-Jean-de-Dieu fait vraiment honneur à la rive gauche, où ils sont du reste estimés et vénérés depuis bien longtemps, car c'ést eux qui, sous le nom de *Frères de la Charité*, ont créé l'hôpital de la Charité, rue Jacob.

18. — Malgré la fête, pas de choléras, mais de très fortes cholérines et de nombreuses attaques cholériformes. Le gouvernement a donc bien fait de ne pas décommander cette fête.

26. — Le choléra s'avance. Il a sauté à Aix, puis à Tarascon, puis dans la banlieue d'Avignon. L'archevêque de Paris supplie les Parisiens d'envoyer du secours dans le Midi et ordonne une quête dans les églises pour dimanche prochain.

30. — Hier, promulgation de la loi sur le divorce. Le juif Naquet, sénateur, l'a fait voter grâce à ses démarches incessantes.

Naquet reçoit en ce moment une foule de lettres, dans lesquelles des femmes enthousiastes l'appellent leur sauveur ! Ce qu'il y a d'amusant, c'est que, lui, ne veut pas user du divorce, quoique, par incompatibilité d'humeur, il n'habite pas avec sa femme. Le fin et prudent bossu se dit : *que les autres en usent, moi pas!* C'est du moins ce que tout le monde dit.

4 Août 1884. — M. Abadie, l'architecte du Sacré-

Cœur, est mort ; bien grande perte pour l'œuvre, qui sort à peine de terre. M. Abadie avait restauré le chef-d'œuvre de l'art roman en France : *la cathédrale de Saint-Front*, à Périgueux ; on comprend qu'il ait choisi, pour le Sacré-Cœur, le style roman si bien connu de lui.

12. — Mariage de ma chère fille Henriette avec M. Perrault, licencié en droit, attaché à l'administration des beaux-arts. Son père, docteur en médecine, est mort d'une angine, après avoir soigné de nombreux enfants atteints du croup.

24. — On avoue quelques cas de choléra, de vrai choléra, dans les hôpitaux ; jusqu'à présent l'administration prétendait que les cas étaient faux ; les malades mouraient tout de même, mais avec la consolation de ne pas croire mourir du choléra.

25. — Explosions d'enthousiasme aux terrasses des cafés. Nos jeunes gens sont en joie d'une nouvelle qui arrive ; l'amiral Courbet a détruit le grand arsenal chinois de Fou-Tchéou et la flotte chinoise. L'amiral Courbet est un Picard d'Abbeville.

30. — Le Père Loyson ou plutôt M. Loyson (Hyacinthe) abandonne notre quartier ; il a donné sa démission de recteur de la chapelle, sise rue d'Arras. Le premier vicaire le remplace. M. Loyson va faire des tournées de conférences en Amérique. Dame, quand on a femme et enfant, il faut bien travailler pour faire vivre la chère moitié de soi-même et le charmant bébé.

1er Septembre 1884. — Le savant M. Chevreul, pro-

fesseur au Muséum, entre dans sa 99e année; il s'intitule le *doyen des étudiants de France.* Il loge au Jardin des Plantes depuis une éternité, au milieu de tous les animaux de la création.

11. — A deux pas de la place Maubert, au n° 13 de la rue Monge, dans la maison du marchand de tabac, un homme est mort du choléra. Le choléra au n° 13 rue Monge ! Fichtre ! ça n'est pas loin de ma rue de Sorbonne.

29 — A la manufacture de Sèvres, une école de mosaïque a été créée sous la direction d'un des meilleurs maîtres de Saint-Pierre de Rome. Cette école, déjà très experte, vient d'exécuter une mosaïque pour la coupole tronquée qui termine le chevet du Panthéon. Cette mosaïque représente le Christ, ayant à sa gauche l'ange de la France, et à sa droite la Vierge. Près de l'ange, sainte Geneviève s'incline en présentant au Christ l'esquif de la ville de Paris ; près de la Vierge est agenouillée Jeanne d'Arc qui déploie son étendard ; cette page de grande peinture est sans doute magnifique, mais pas du tout gaie. Le Christ a des yeux très noirs qui m'intimident ; l'ange, oh ! lui surtout, n'a pas l'air commode.

Le dessin qui servit de modèle au mosaïste est de M. Hébert, le grand peintre, dont la *Malaria* fait tant d'impression au Musée du Luxembourg.

1er Octobre 1884. — Aujourd'hui, sur l'initiative de l'abbé Millault, curé de Saint-Roch, fut splendidement célébré, dans cette église, le bi-centenaire de la mort de Corneille qui y fut inhumé. Toute la Comédie Française vint à Saint-Roch et l'Odéon, presque tout entier, passa les ponts pour assister à la cérémonie.

14. — Plus de cent cinquante ouvriers ont envahi le chantier qui se trouve rue des Ecoles, sous mes fenêtres. Ils viennent faire des fouilles pour asseoir les fondations de la nouvelle Sorbonne.

15. — On répare la tour de Clovis, qu'on eut un instant la pensée de démolir, parce qu'elle est en très mauvais état. Les fondations sont du VIe siècle. Elle était l'annexe de l'antique église de Saint-Pierre et Saint-Paul que fit construire Clovis, et dans laquelle il fut enterré ainsi que sainte Geneviève. Ce vieux sanctuaire fut détruit sous le premier Empire, à cause de sa grande vétusté. C'était même déjà pour le remplacer que Louis XV fit élever par Soufflot la superbe église de Sainte-Geneviève, appelée aujourd'hui le Panthéon.

10 Novembre 1884. — Il y a eu trois cas de choléra : rue Daubenton, quai Conti, 26, et rue du Cardinal-Lemoine, 87. Brouardel, président du comité d'hygiène, nous recommande de ne jamais boire d'eau avant de l'avoir fait bouillir ; beaucoup de gens vont trouver bien plus simple de ne plus en boire du tout.

12. — La préfecture de police décide de ne plus donner l'adresse des personnes atteintes du choléra, parce qu'immédiatement les maisons indiquées sont mises à l'index ; personne n'ose y entrer. Hausse considérable sur les ceintures de flanelle ; les bonnetiers sont les rois du jour.

13. — On ne peut plus en douter, notre cinquième arrondissement est complètement envahi par le choléra ; nous avons eu hier six cas, dans le quartier même de la Sorbonne. On s'étonne que M. Grévy

de jeunes à crinières, d'hommes poivre et sel, de vieilles dames, de jeunes aussi ; tout ce monde fait patiemment la queue pour entrer dans la salle Gerson, annexe de la Sorbonne ; c'est là que M. Caro va reprendre son cours. Il a toujours eu du monde à son cours, M. Caro, mais l'année dernière et cette année, il en a plus qu'à l'ordinaire ; et pourquoi donc ? mais parce qu'au théâtre français on le fait monter sur les planches dans la pièce du *Monde où l'on s'ennuie*. M. Pailleron a voulu le ridiculiser, mais il n'y a pas réussi. Grâce à Pailleron, le nom de M. Caro est connu maintenant partout. [1]

9. — Mort de Morin à l'Hôtel-Dieu, après d'horribles souffrances ; on lui a fait, mais sans succès, l'opération du trépan, afin de lui retirer une balle qu'il avait dans la tête.

25. — Pour notre petit Noël, on vient d'apposer de magnifiques peintures murales sur les deux murailles transversales de la chapelle Sainte-Geneviève, au Panthéon : celle à droite des spectateurs est de E. Lévy. Elle représente le couronnement de Charlemage par le pape Léon III, le jour de Noël, l'an 800. Celle à gauche est de Paul Blanc. Elle rappelle le vœu de Clovis à la bataille de Tolbiac. Tout au-dessus se trouve une frise où l'artiste a peint d'autres scènes de la vie de Clovis. Les visages des personnages reproduisent les traits d'hommes très connus de nos jours : Gambetta, Coquelin, Clémenceau, Paul Bert, Lockroy,

[1] La chaire a ses fanatiques comme le théâtre, et l'auteur de l'*Idée de Dieu* fait recette à la salle Gerson, autant que sa caricature à la salle Richelieu. — Parisis (Emile Blavet), la *Vie parisienne*, tome 1884, p. 105.

etc., etc. Les voilà dans la place; pourvu qu'ils n'en profitent pas pour chasser Sainte-Geneviève; avisée bergère, qui sauvas Paris, ouvre l'œil!

26. — La Rounat, le directeur de l'Odéon, vient de mourir. Avant de diriger l'Odéon, il s'était quelque peu occupé de théâtre. Il était même vaudevilliste de talent. Il commit, vers 1855, la stupéfiante pièce de la *Panthère de Java,* où Mme Thierret faisait une belle scène de jalousie à son mari parce qu'elle avait trouvé, dans sa poche, un papier plein de violettes fanées. Le pauvre diable, ancien beau dragon, mais décarcassé depuis par l'âge, les avait achetées pour se faire de la tisane. Mais la panthère prétendait qu'une maîtresse les lui avait données. Cette pièce ne lui ouvrit pas, sans doute, les portes de l'Académie, mais lui ouvrit celles de l'Odéon. Ce théâtre n'eut pas à s'en repentir, ni le public non plus. La Rounat nous donna des pièces excellentes, une entre autres, vers 1867, la *Contagion,* d'Emile Augier. L'Empereur y vint accompagné de l'Impératrice; le quartier fut en rumeur, bourgeois et bourgeoises, étudiants et étudiantes profitèrent de son arrivée pour faire un bousin monstre à propos des amputations de la pépinière du Luxembourg. Au dedans du théâtre, ce fut encore pis. Ces gredins d'étudiants chantèrent le *Sire de Framboisy.*

La Rounat, dès lors, en froid avec le pouvoir, donna sa démission, mais en 1880, la direction de l'Odéon lui fut rendue, en collaboration avec je ne sais qui.

Fin décembre 1884. — Depuis la promulgation de la loi sur le divorce, des avalanches de demandes en divorce s'abattent sur le Palais de Justice. C'est une

vraie manne tombant au milieu du désert. Le Palais de Justice était, en effet, depuis quelque temps, un véritable désert pour les affaires. Il n'y en avait presque plus à cause de l'absence de transactions civiles et commerciales. Mais cela est changé aujourd'hui grâce au divorce. Tout est au divorce, au dedans et au dehors du Palais. Ainsi, une *Brasserie du Divorce* vient de s'établir rue Saint-Séverin, au nº 40 ; de grandes pancartes sont collées aux carreaux, libellées de la façon suivante :

Café - Brasserie du Divorce
Bock : 30 cent.
Service fait par des Avocates

c'est-à-dire par des filles costumées en avocats : gracieuse toque sur la tête, robe assez relevée pour qu'on voie les jambes, assez dégagée pour qu'on aperçoive les bras ; les pieds sont emprisonnés dans de jolis souliers à boucle, avec flots de ruban. Franchement, quoiqu'elles nous ressemblent, elles sont plus appétissantes que nous !

Ça n'en est pas moins scandaleux !

1885

1er janvier 1885. — Porel est nommé directeur de l'Odéon en remplacement de M. de la Rounat. Belles étrennes pour l'Odéon qui ne périclitera pas entre ses mains.

5. — Les étudiants, ayant fondé l'*Association générale des étudiants*, ont eu l'idée d'en offrir la présidence d'honneur à M. Chevreul.

A une heure, la place de la Sorbonne était pleine de jeunes gens, décorés d'une feuille verte à la boutonnière. Drapeau tricolore en tête, ils sont allés au n° 57 de la rue Cuvier; c'est là qu'habite le *doyen des étudiants de France*, dans un pavillon, dépendant du Muséum.

M. Chevreul a d'abord reçu dans son salon une délégation de vingt jeunes gens. Il leur a dit qu'il acceptait avec une grande joie le titre de Président d'honneur de leur association. Tous les étudiants ont ensuite défilé devant lui. Ils ont été étonnés de la voix mâle avec laquelle le vieux camarade leur souhaitait la bienvenue.

Les gens du voisinage se sont mis à la suite des étudiants et ont présenté leurs hommages à leur vénéré voisin.

6. — En novembre dernier, le très érudit père Salmon, libraire-éditeur, 11, rue de Savoie, a publié des *Souvenirs historiques*, relatifs aux rues que doit faire disparaître la reconstruction de la Sorbonne, notamment celle des Cordiers. Voici ce qu'il en dit: « La rue des Cordiers, qui va disparaître totalement, fut ouverte au commencement du XIIIe siècle. Elle commençait au nº 144 de la rue Saint-Jacques et aboutissait à la rue de Cluny, aujourd'hui rue Victor Cousin.

» Cette rue *des Cordiers*, dont l'industrie d'autrefois est révélée par son nom, a compté, au numéro 19, l'hôtel de Saint-Quentin, célèbre par le séjour qu'y firent Gresset, Mably, Condillac et Jean-Jacques Rousseau. C'est dans cette maison que le citoyen de Genève y connut la servante Thérèse Levasseur, dont l'existence allait être inséparable de la sienne. [1]

« L'hôtel de *Saint-Quentin*, au numéro 19, était adossé aux jardins et aux bâtiments de l'ancien couvent des Jacobins de la rue Saint-Jacques. »

[1] En deux endroits de *ses Confessions, Jean-Jacques* parle de l'hôtel de Saint-Quentin; d'abord quand il arrive pour la première fois à Paris : « J'allai loger à l'hôtel de Saint-Quentin, rue des Cordiers, proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre, mais où cependant avaient logé des hommes de mérite tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac et plusieurs autres dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun... » Puis dans un autre voyage :

« Je repris le travail de mon opéra que j'avais interrompu pour aller à Venise, et pour m'y livrer plus tranquillement, après le départ d'Altuna, je retournai loger à mon ancien hôtel Saint-Quentin qui, dans un quartier solitaire et non loin du Luxembourg, m'était plus commode pour travailler à mon aise que la bruyante rue Saint-Honoré. Là m'attendait la seule consolation réelle que le ciel m'ait fait goûter... »

Confessions de Jean-Jacques Rousseau, 2e partie, livre VII. — Premier endroit : vers le commencement de ce livre ; deuxième endroit : vers la fin de ce même livre.

M. Salmon dit en outre ceci à propos de la rue Cujas : « Le nº 10 de cette rue, occupé par le grand hôtel Cujas, est l'ancien réfectoire des *Jacobins*. La voûte ogivale de cette ancienne salle se termine à l'entresol. »

Enfin, dans sa plaquette qui vaut son pesant d'or, M. Salmon, à propos de l'immeuble rue Saint-Jacques nº 140, également destiné à être démoli, écrit encore ceci :

« Cette maison, connue sous le nom de la maison de la Rose, est située juste en face la chapelle de l'ancien collège des Jésuites (aujourd'hui lycée Louis-le-Grand) ; c'est là que fut publiée la première édition parisienne du roman de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung, le *Rômant de la Rose*. »[1]

8. — Mme Clovis Hugues paraît aujourd'hui en Cour d'assises. Jamais ne vis pareille cohue ; impossible de pénétrer dans la salle d'audience. Il me faudrait les jarrets d'acier et les poings formidables d'un avocat stagiaire, jarrets d'acier pour me tenir droit et immobile pendant trois heures, poings formidables pour assommer les gens qui me pous-

[1] A ces renseignements de M. Salmon, ajoutons les suivants : La publication du *Roman de la Rose* eut lieu par les soins de l'imprimeur suisse Géring qui, appelé par le prieur de la Sorbonne, installa, à la Sorbonne même, la première presse d'imprimerie de Paris. Au bout d'un certain temps, il quitta la Sorbonne pour aller rue Saint-Jacques où se trouvait concentré tout le commerce des livres manuscrits. Du reste, il ne pouvait guère dans la théologique et religieuse Sorbonne publier le livre *de la Rose, où tout l'art d'aimer est enclose..*

C'est ce que dit du moins le poète Guillaume de Lorris en commençant son poème :

« *Cy commence le Rômant de la Rose*
Où tout l'art d'aimer est enclose ».

seraient afin d'avoir ma place. Je baguenaude devant la porte.

Des avocats à moitié étouffés sortent de l'audience. Il leur reste juste assez de souffle pour nous dire que l'accusée sera certainement acquittée. C'est, paraît-il, une superbe brune. Elle a prétendu qu'au sortir de l'audience, au bas de l'escalier de la chambre des appels de police correctionnelle, Morin l'avait regardée insolemment, comme il en avait, du reste, l'habitude.

9. — Mme Clovis Hugues, défendue par Me Gatineau, fut acquittée aux applaudissements de toute l'assistance, mais condamnée à payer 2.000 francs de dommages-intérêts au père de Morin, un pauvre vieux paysan, qui, en blouse bleue, usée, assista tout ahuri aux débats. Ahuri ! peut-être pas tant que cela; il paraît en effet que le jovial Gatineau, qui aime pas mal à rire, se mit à dire dans sa plaidoirie : « Pendant que la partie civile somnole sur son banc... » « — Dites donc, monsieur l'avocat, interrompit Morin, laissez-moi donc tranquille et continuez votre petit commerce. »

— Nous sommes vraiment dans une passe de sang. Les frères Charles et Norbert Ballerich, l'un commissaire de police dans la banlieue, l'autre officier de paix à Paris, dont la mère vient d'être assassinée par quatre gredins, sont allés demander mercredi 7 janvier au *Cri du Peuple*, journal de Jules Vallès, raison d'un article méchant publié à propos de cet assassinat. Un des journalistes, présents dans les bureaux, M. Duc-Quercy, abattit de cinq coups de revolver l'infortuné officier de paix. Il est mourant.

On parle autant de cette affaire que de celle de Mme Clovis Hugues.

16. — Les habitants de Saint-Ouen pétitionnent

pour la liberté provisoire de M. Charles Ballerich, leur commissaire de police. Norbert Ballerich probablement survivra à ses blessures.

17. — Norbert Ballerich est mort. Il était bien connu au Quartier comme secrétaire du commissariat de la Sorbonne.

20. — Obsèques d'Edmond About, nommé de l'Académie française, mais mort avant sa réception. Le travail l'a tué. Mener les lettres et la politique de front, c'est une œuvre surhumaine. Il a voulu se faire enterrer civilement. Le cortège, nombreux à la maison mortuaire, s'égrena peu à peu ; presque tous les académiciens disparurent. M. Caro, professeur à la Sorbonne, chargé du discours par l'Académie, retraça admirablement la carrière littéraire et politique d'Edmond About.

Mais faisant allusion au caractère civil des obsèques, il dit ces mots qui ne furent pas du goût de tout l'auditoire : « L'horizon de la vie était fermé pour lui. Il souffrait impatiemment qu'on cherchât au-delà. »[1]

— Un autre enterrement ce jour-là, enterrement bien triste, celui du bon fils, victime de son amour filial, Norbert Ballerich. Le corbillard a remonté le boulevard Saint-Michel, au milieu de l'émotion générale ; son frère, Charles Ballerich, suivait le char

[1] Cette recherche de *l'au-delà* était au contraire la préoccupation constante d'un autre homme également de grande valeur, d'Alexandre Dumas fils, qui écrivit quelque part : « Ma mort m'intéresse bien plus que ma vie, car celle-ci ne fait partie que du *temps* et celle-là de l'*éternité* », pensée profonde que Mme Alexandre Dumas a fait graver sur la tombe de son mari au cimetière Montmartre.

funèbre. On disait que le préfet de police Camescasse voulait faire donner sa démission à Charles. Il n'en est rien !

1er février 1885. — Les rues de la Sorbonne et Gerson sont envahies, de bonne heure, par une foule de curieux, qui veulent avoir de la place au cours de M. Caro. On s'attend à quelque bruit comme il y en a déjà eu lundi dernier. Certaines personnes lui en veulent pour ce qu'il a dit sur la tombe d'About.

Au moment où M. Caro entre dans la salle, il est accueilli par des sifflets et des cris de : « Vive About, lâche clérical ». Mais les applaudissements couvrent les sifflets. Caro répond aux siffleurs : « J'ai eu l'honneur de défendre toute ma vie la liberté de la parole ; vous ne me ferez pas peur. » Après un tapage infernal, il finit par l'emporter et peut continuer son cours.

6. — Aujourd'hui, je vois sur les murs de la Sorbonne ce petit avis :

« Le cours de M. Caro est momentanément suspendu. «

9. — Décès d'Edmond du Sommerard, directeur pendant 40 ans du musée de Cluny. Le gouvernement de Louis-Philippe le mit à la tête du musée qu'il voulait fonder dans l'ancien Hôtel monacal de Cluny avec les collections laissées par son père, Alexandre du Sommerard. Celui-ci les avait cédées à l'Etat pour un prix de beaucoup inférieur à celui qu'en offraient les étrangers. Edmond avait longtemps travaillé avec son père dont il partageait les goûts et l'expérience. Aussi organisa-t-il parfaitement le musée tel que nous le voyons aujourd'hui. C'était un gros

homme à l'air bon enfant. De mes fenêtres de la rue de la Sorbonne, n° 2, je l'apercevais souvent, avec sa famille, aux fenêtres d'un appartement qu'il s'était très habilement et très artistement ménagé dans les combles de l'Hôtel.

10. — Rue *Victor Cousin*, les maisons tombent comme des châteaux de cartes, pour l'agrandissement de la Sorbonne. Les ouvriers, fort habiles, sont choisis le plus souvent parmi les Luxembourgeois, gens des plus calmes. Aussi, malgré les dangers inhérents aux démolitions, peu d'accidents arrivent. Cependant, il vient d'en survenir un qui nous a vivement impressionnés. Un pan de bois s'est abattu sur un pauvre garçon ; pour le retrouver, il fallut travailler toute la nuit. Quand, le lendemain, son cadavre réapparut, il était méconnaissable, car les rats avaient dévoré toute la figure. Ils jeûnent depuis la disparition des habitants expropriés. Tout le monde redoute l'invasion de ces rongeurs.

15. — Hier, au n° 77 du boulevard Saint-Michel, mort de Jules Vallès, chez son ami le docteur Guehbard, agrégé de l'Ecole de Médecine. Nous allons avoir, au Quartier, des obsèques civiles. Vallès était directeur du journal révolutionnaire *Le Cri du Peuple* dans les bureaux duquel fut tué tout récemment l'officier de paix Ballerich. Si Vallès n'avait pas été déjà malade, il n'aurait probablement pas laissé passer le regrettable article qui fut la cause de la mort d'un honnête homme et d'un bon fils.

16. — Les obsèques de Jules Vallès causent une émotion indescriptible. Le n° 77 du boulevard Saint-Michel est presqu'à l'encoignure de la rue Royer-

Collard; depuis cette rue jusqu'à la rue *Soufflot*, multitude innombrable de curieux.

A peine le char se met-il en marche que retentissent les cris de : *Vive la Commune!* car sur le cercueil se trouve l'écharpe rouge de membre de la Commune; beaucoup de couronnes sont portées au bout de grands bâtons rouges. Sur l'une d'elles se lisent ces mots: *Les socialistes allemands.*

Quand le char passe au carrefour, formé par le boulevard Saint-Michel et les rues des Ecoles et Racine, les étudiants, groupés de tous côtés, aperçoivent cette couronne et se mettent immédiatement à crier: *Vive la France, à bas la Commune!* Mêmes cris de protestation de la part des étudiants, se tenant droits au bout de la rue du Sommerard et le long des Thermes romains. Le cortège s'engage enfin boulevard Saint-Germain.

Sur ces entrefaites, beaucoup d'étudiants vont déjeuner. Quand le char eût dépassé la rue Saint-Jacques, les gens du cortège, voyant que les étudiants ne sont plus en nombre, tombent dessus et frappent à bras raccourcis.

Aux environs de la place Maubert, la foule patriote du marché veut, à son tour, mais en vain, enlever la couronne des Allemands; une horrible bagarre se produit; beaucoup de blessés sont obligés de se faire soigner chez les pharmaciens.

Pas un seul sergent de ville pour mettre le holà! Camescasse s'est dit : « que les étudiants se fassent casser la tête, mais pas mes sergots. » C'est mal; il savait cependant que nos jeunes gens, pleins de cœur, ne resteraient pas indifférents devant des couronnes allemandes, devant quatre drapeaux rouges et un drapeau noir déployé. En fin de compte, Vallès fut enterré aux cris de : « Vive la Commune, vive l'Anarchie, vive la révolution sociale. »

11 mars 1885. — Le jury a condamné, à la peine de mort, Gamahut, l'un des assassins de la veuve Ballerich, mère des deux infortunés frères Ballerich. Gamahut ! nom aussi terrible que l'assassin lui-même qu'on arrêta dans le bouge le plus infâme du quartier latin, le Château rouge, rue Galande.[1]

12. — Le jury a acquitté Charles Ballerich, le commissaire de police qui, avec son épée, avait légèrement blessé *Duc-Quercy*, le rédacteur au *Cri du Peuple* ; tout le monde est ravi de cet acquittement. On s'y attendait du reste.

13. — Hier, en sortant de l'audience, Charles Ballerich est allé au cimetière Montparnasse s'agenouiller sur les tombes de sa mère et de son frère.

30. — De graves nouvelles nous sont arrivées du Tonkin, hier dimanche, comme beaucoup de mauvaises nouvelles pendant le siège. Les Chinois tombèrent en masse sur notre petit corps expéditionnaire ; le général Négrier, après avoir combattu comme un simple soldat et avoir été blessé, fut obligé d'évacuer une forte

[1] Ce bouge épouvantable du Château rouge était habité par un monde effrayant d'escarpes et de filles. Quelque temps avant le crime de Gamahut, l'une de ces filles ayant déplu à un de ces messieurs, fut, pendant une nuit, attirée sur un pont de la cité et jetée par-dessus bord. Beaucoup de souteneurs sortaient de cette caverne et allaient au Luxembourg, sur le boulevard Saint-Michel ou rues environnantes, afin de braver les étudiants. Ceux-ci, pour prouver qu'ils n'avaient pas peur, organisèrent, certain jour, un monôme et entrèrent au Château rouge à la *queue leu leu* ; ils gravirent le grand escalier du Château et le descendirent toujours en monôme. Les malandrins étaient frémissants de rage, mais ils ne bougèrent point. Ils supposaient bien que les jeunes gens, la plupart bien découplés et puissants d'épaules, avaient dans leurs poches de quoi leur répondre.

position. L'émotion est terrible dans tout Paris, mais surtout dans le quartier latin, le plus impressionnable de tous. De nombreux groupes se forment sur le boulevard Saint-Michel. Des affiches, collées un peu partout, convoquent les étudiants pour aller au Palais-Bourbon manifester contre Ferry, qui va certainement être obligé de donner sa démission. On l'accuse de nous engagêr continuellement dans des expéditions coloniales qui gaspillent les forces de la France.

31. — Ferry, en effet, tombe du ministère.

7 avril 1885. — Nouveau ministère : Brisson, président de la Chambre, remplace Ferry. Le radicalisme dame le pion à l'opportunisme.

8. — Floquet remplace Brisson à la présidence de la Chambre.

11. — Enfin, la paix vient d'être signée avec la Chine.

12. — Hier soir, bal splendide à l'Hôtel de Ville, sorti de ses cendres, bal de bienfaisance pour les blessés du Tonkin. Prix d'entrée : vingt francs ; la foule était innombrable ; car chacun voulait faire une bonne œuvre et satisfaire sa curiosité. Dans le nouvel Hôtel de Ville, les bals pourraient-ils, se disait-on, avoir autant de splendeur que dans l'ancien ? Heureusement oui ; les nouveaux salons se prêteront encore mieux que les anciens à la mise en scène de n'importe quelle fête.

On pouvait entrer sans avoir la robe nuptiale de l'évangile, c'est-à-dire l'habit. J'ai vu beaucoup de redingotes, de vestons aux coupes les plus variées, de

vêtements de toutes sortes. Je n'ai pas vu cependant de robes de chambre.

La plupart des dames étaient en robe montante.

23. — Gamahut, l'assassin de Mme veuve Ballerich, a été guillotiné ce matin. Il y avait trop de sang en son forfait pour que, malgré toutes ses bonnes volontés, M. Grévy pût lui faire grâce, celui de la pauvre vieille d'abord, puis celui du fils, l'officier de paix tué, non par lui sans doute, mais à l'occasion de son forfait. Pour se consoler, M. Grévy a gràcié l'assassin d'un marchand de volailles.

26. — Récemment, Léo Taxil a été condamné par le tribunal de Montpellier à payer soixante mille francs de dommages-intérêts au comte Mastaï, neveu et héritier de Pie IX, parce qu'il a publié un livre intitulé : *Les Amours de Pie IX.* Malgré cela, ce Taxil ne craint pas de faire annoncer le même livre sur tous les murs de Paris et surtout sur ceux de notre Quartier, puisque nous avons le déshonneur de posséder sa boutique, rue des Ecoles.

Quelle honte de voir sur une grande affiche Pie IX, entouré de ses prétendues maîtresses, dont l'une se trouve être, dit-on, une ambassadrice de Bavière, fort connue pour sa très grande honorabilité et son admirable charité.

3 mai 1885. — Enfin ! le théâtre de Cluny a renouvelé son affiche. Depuis dix mois, il jouait tous les soirs : *Trois femmes pour un mari* ; c'était fastidieux pour les gens du Quartier ; toujours la même pièce ! Enfin, sur l'affiche, le *Petit Ludovic* fait son apparition ; en reprise bien entendu.

9. — Aujourd'hui on a posé la première pierre des

nouvelles constructions de mon vieux Louis-le-Grand. M. Goblet, entouré des dignitaires de la Faculté des lettres et des sciences, et se tenant bien droit sur ses petites jambes, tenait la truelle avec grande dignité. Naturellement, force distributions de croix et de palmes ; sans cela une cérémonie de pose de pierre n'aurait pas sa raison d'être, oh ! n'importe sous quel gouvernement. M. Ozenfants, le professeur de septième, a eu les palmes. On aurait bien pu profiter de l'occasion pour les offrir également à un brave ouvrier du chantier qui, avant-hier, enrichit sa femme et la France de trois superbes garçons bien constitués, bien frétillants.

17. — Visite au Salon. Mme Pelouze, la sœur de Wilson, gendre de Grévy, resplendit au milieu de l'exposition. Une magistrale peinture de Carolus-Duran fait valoir sa belle taille et sa majestueuse robe à queue qui lui procure un air de princesse ; mais ce qui lui donne encore plus cet air, c'est la vue du château de Chenonceaux, qui apparaît dans le lointain sous les plis relevés d'une grande tapisserie.

A la sculpture, morceau remarquable de Chapu : *le Tombeau de la duchesse d'Orléans*. Les yeux sont à demi fermés et la main droite, doucement étendue sur le côté, semble chercher celle de son époux, dont le tombeau se trouvera placé à côté du sien, dans la chapelle de Dreux.

20. — Victor Hugo est très malade. Il aurait une lésion au cœur. Il étouffe. Je le plains de toute mon âme.

21. — Au matin, grand orage qui certes ne va pas faire du bien au poète.

23. — Hier, Victor Hugo est mort.

24. — Victor Hugo a dit dans son testament : « Je crois en Dieu ; je demande une prière à toutes les âmes. » Bien volontiers ; j'irai la lui faire à Notre-Dame, dans l'église qu'il a tant aimée, dont il a révélé la beauté. On prétend qu'on l'enterrera au Panthéon ; mais il l'avait en horreur et il ne pouvait digérer ce grand gâteau de Savoie. Cependant je crains qu'il ne soit obligé d'y aller quand même.

27. — Hier, le président de la République a signé un décret aux termes duquel le Panthéon est enlevé au culte catholique. C'est, dit-on, pour permettre d'y ensevelir Victor Hugo. Mais Victor Hugo aurait bien pu y être enseveli sans que l'église fût désaffectée. N'en est-il pas ainsi à Londres pour l'église de Westminster.

L'article premier du décret est ainsi conçu : *Le Panthéon est rendu à sa destination primitive et légale. Les restes des grands hommes, qui ont mérité la reconnaissance nationale, y seront déposés.*

Rendu à sa destination primitive, dit le décret. Mais sa destination primitive n'était nullement la sépulture des grands hommes Oui, primitivement, le Panthéon était l'église patronale de Paris, sous l'invocation de sainte Geneviève.

En 1791, l'Assemblée nationale décida que le nom d'église Sainte-Geneviève serait changé en celui de Panthéon français et que le Panthéon servirait à la sépulture des grands hommes.

L'ancien fronton, très artistique, représentait sainte Geneviève au milieu de sa gloire ; il fut remplacé par celui de David d'Angers, qui représente la Patrie distribuant des couronnes aux grands hommes.

28. — Ce matin les dernières messes ont été dites au Panthéon. L'autel de Sainte-Geneviève était brillamment illuminé et entouré de nombreux fidèles.

Les reliques de la sainte ont été transportées à Saint-Etienne-du-Mont. L'abbé Bonnefoy, doyen des chapelains de Sainte-Geneviève, a remis les clefs à l'architecte du monument.

31. — Aujourd'hui, le cercueil de Victor Hugo fut placé sous l'Arc de triomphe de l'Etoile, en attendant qu'on le portât au Panthéon. Une foule considérable défila devant ce cercueil.

1er Juin 1885. — Obsèques. A la suite du *corbillard des pauvres* comme l'a voulu Victor Hugo, par suite, je le crains, d'un mouvement d'orgueil raffiné, Georges Hugo, le petit-fils, marche seul.

Devant la colonnade du Panthéon s'élève un majestueux catafalque sur lequel est déposé le cercueil; ruissellement de discours plus éloquents les uns que les autres; le dernier est celui du président de la délégation des étudiants. Les porteurs s'emparent alors du cercueil et le transportent à l'intérieur même du Panthéon.

Georges suit de nouveau; mais à ce moment sa sœur Jeanne vient le rejoindre. Ils pénètrent tous deux dans les caveaux; le cercueil est glissé sur une tablette où Victor Hugo dormira son dernier sommeil.

Le boulevard Saint-Germain et le boulevard Saint-Michel sont remplis par une mer humaine. Au coin de la rue Hautefeuille bousculades telles que plusieurs personnes sont culbutées et blessées gravement.

3. — L'archevêque, comme c'était son droit, a fait remettre entre les mains du ministre des Cultes

une protestation contre la spoliation de l'église Sainte-Geneviève. Mais le gouvernement n'en aura cure. En fait la Grande Révolution fut la première et véritable spoliatrice.

4. — Les innombrables couronnes, qui figuraient aux funérailles de Victor Hugo, sont accrochées aux lances de la grille, tout autour du monument ; d'autres gisent sur les dalles au pied de cette grille et le long de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

12. — A l'Odéon, Amélie et moi avons récemment assisté à une reprise incomparable de *l'Arlésienne*, d'Alphonse Daudet. La pièce avait déjà été donnée au Vaudeville, le 1er octobre 1872, mais n'avait pas eu un bien grand succès à cause des préoccupations du moment. De plus, seuls quelques airs du Midi l'accompagnaient. A cette pièce aujourd'hui sont joints des chants et symphonies (de Bizet) qui transportent l'esprit tout entier dans le Midi, le vrai Midi poétique, le Midi d'Arles, près du Rhône, en terre de Camargue. Les soixante-quinze musiciens de Colonne font merveille.

Frédéric Mamaï se meurt de langueur pour une fille d'Arles, qu'on ne voit jamais sur la scène et qui la remplit cependant. Sa mère, veuve Rose Mamaï, ne veut pas de cette fille parce qu'elle est la maîtresse publique d'un conducteur de chevaux. Voyant dépérir son fils, elle veut bien enfin la lui donner ; mais c'est alors lui qui, par honte, ne veut plus ; il se tue pour échapper à son obsession.

L'écrivain est-il supérieur au musicien, ou le musicien à l'écrivain ; je ne saurais le dire. Tout s'unit, tout se marie si bien que les impressions ressenties dérivent non pas de la poésie, non pas de la musique, mais des deux arts confondus. Le pauvre Bizet n'est

plus là pour savourer son triomphe, quant à Daudet il le savoure, lui, et d'autant mieux que l'Odéon est dans son quartier latin où il demeura immédiatement quand il arriva inconnu à Paris, en 1857. Il passa, en effet, ses premières nuits, dans un hôtel meublé, au nº 7 de la rue de Tournon[1].

28. — Ce soir il a fait un orage épouvantable. La foudre a dû tomber pas bien loin de nous. Des grelons, gros comme des noisettes, accompagnaient de leur cliquetis le bruit du tonnerre.

29. — Le tonnerre est tombé avenue d'Orléans, puis à la gare de Sceaux, qu'il avait commencé à mettre en feu. La Bièvre, à cause de la pluie violente, s'est gonflée, abîmant toutes les mégisseries sur son passage. En outre elle a fait crever, près du pont de l'Archevêché, et sur une longueur de cent mètres, la voûte d'un grand égout dans lequel on la fait couler le long du quai Montebello afin qu'elle ne mêle pas ses sales eaux à celles de la Seine. La rivière, hors de prison, s'est, comme une folle, précipitée dans le petit bras de la Seine, en face de la sacristie de Notre-Dame et a fait chavirer plusieurs bateaux chargés de charbons de bois.

En allant au Palais j'ai le spectacle curieux de tout le petit bras du fleuve complètement chargé de charbon de bois. Le chef éclusier de la Monnaie, M. Roux, le grand sauveteur, a fait bien vite fermer son écluse, si bien que les pauvres bateliers vont pouvoir rattraper leur marchandise.

[1] Cet hôtel subsiste et s'appelle le *Grand hôtel du Sénat* ; on y montre encore la chambre de Daudet et aussi celle de Gambetta qui y demeura assez longtemps.

3 Juillet 1885. — On a retrouvé les cadavres de deux gamins dans le petit bras de la Seine, entre le pont de l'Archevêché et le pont au Double. S'étant probablement mis à couvert de la pluie sous le pont de l'Archevêché, ils ont dû être entraînés par les eaux de la Bièvre au moment où elle a crevé son tunnel. L'aspect de ce tunnel brisé est des plus effrayants

4. — Le Panthéon est bien triste à contempler en ce moment. Des brouettes en sortent à chaque instant, remplies de plâtras et de briques ; ces matériaux, ces débris proviennent d'ouvrages de maçonnerie sur lesquels étaient installés les planchers des autels et du banc d'œuvre. Tout ce qui est boiserie est amoncelé derrière le Panthéon, en grands tas prêts à être vendus au plus offrant.

3 Août 1885. — Aujourd'hui, à l'occasion de la distribution des prix du grand concours, pose de la première pierre de la nouvelle Sorbonne par le ministre de l'Instruction publique, M. Goblet, qui a décoré M. Nénot.

4. — Dans l'*Officiel*, voici la mention relative à cette décoration :

Nénot (Henri-Paul), architecte, ancien grand prix de Rome ; architecte de la Sorbonne ; titres exceptionnels.

Pourquoi, titres exceptionnels? Parce que l'année dernière M. Nénot a bien maintenu à Rome le haut renom de l'architecture française. Il remporta, en effet, le *premier prix* dans un concours international, ouvert, pour l'érection à Rome d'un monument en l'honneur de Victor Emmanuel. Les artistes itatiens, dépités, sont parvenus à empêcher l'exécution de ce

monument. Le gouvernement français, indirectement, a voulu donner une récompense à M. Nénot.

M. Nénot était déjà décoré de la médaille militaire pour sa conduite au Bourget, pendant le siège de Paris.

5. On peut visiter le Panthéon, entièrement laïcisé. Les gardiens sont en costume de gardiens de musée. Sur leurs boutons se lisent les mots : *palais nationaux*.

30. — Hier, le cercueil de l'amiral Courbet, mort d'épuisement après sa victoire, est arrivé à Paris. On fait en son honneur de belles obsèques aux Invalides. On l'a mis dans une chapelle ardente en attendant son transport à Abbeville.

22 Octobre 1885. — Enormes fouilles dans la rue Antoine Dubois, qui grimpe le long de l'Ecole pratique[1]. Quand, en 1846, je suis arrivé à Paris, cette rue s'appelait rue de l'*Observance* parce que le couvent des Cordeliers, dont elle longeait autrefois la façade, était de la Grande Observance de Saint-François d'Assise. Ces fouilles sont dirigées par un homme très érudit, agent de la Ville, M. Vacquer. Il a mis au jour beaucoup de pierres tombales qui pavaient une galerie de l'ancien cloître. De leurs sandales les moines foulaient les restes de leurs frères, religieux et membres du tiers-ordre, ou familiers du couvent. M. Vacquer a trouvé des épitaphes de

[1] L'Ecole pratique de médecine s'étend sur l'immense terrain occupé autrefois par l'église des Cordeliers et leur grand cloître. Il reste du couvent le magnifique réfectoire qui, pendant la Révolution, servit de salle de séance au club des Cordeliers et qui, aujourd'hui, est occupée par le Musée Dupuytren.

cordonniers, dont l'un était Jehan Thibaut, cordonnier de Henri III, roy de France et de *Polongne*, puis celles, chose bien plus intéressante, d'un chirurgien et d'un infirmier, les premiers arrivés, sans conteste, dans l'Ecole pratique.

4 Novembre 1885. — M. Grévy s'est écorché le nez; immédiatement des bruits alarmants ont couru sur sa santé ; certains journaux ont même dit qu'il avait été frappé d'une attaque d'apoplexie. Il fut très vexé de tous ces bruits. Le président de la République a bien le droit de s'écorcher le nez comme un humble citoyen.

Heureusement que M. le Président a le nez bien fait ; sans cela quelles gorges chaudes !

5. — On sait la vérité, toute la vérité. Une note a été envoyée à un journal officieux. M. Grévy voulait faire son petit tour aux Champs-Elysées, suivant son habitude, et fumer son cigare : il sortit donc de l'Elysée par la porte de la grille à l'extrémité du jardin. Le bonheur d'être libre le rendant trop allègre et trop empressé, il s'est tapé le nez contre cette porte. Il est rentré à l'Elysée pour étancher un peu de sang qui rougissait sa figure et voilà tout.

7. — A la devanture des marchands de journaux, tout le monde regarde avec grand intérêt une gravure de *l'Illustration* qui représente M. Pasteur faisant inoculer, dans son laboratoire de la rue d'Ulm, un jeune berger nommé Jupille. Ce gamin a été récemment mordu par un chien enragé qu'il a très courageusement combattu, puis tué avec son sabot. Ce n'est pas sur lui que ce chien s'était jeté mais sur de petits camarades. Pour les protéger, Jupille, à peine âgé de quinze ans, se précipita sur l'animal et l'abattit

sur le sol[1], non sans avoir été cruellement mordu. De son pays, situé dans une gorge des Vosges, on l'envoya bien vite à Paris, au laboratoire de M. Pasteur.

22. — L'Odéon donne, de Coppée, un beau drame: *les Jacobites ;* la première représentation eut lieu avec un enthousiasme indescriptible. Une jeune fille, Mlle Weber, premier prix du Conservatoire, a débuté dans cette pièce d'une façon tout à fait remarquable. Les *Jacobites* sont les Ecossais, partisans de Jacques Stuart, fils de feu Jacques II, roi d'Angleterre, détrôné par son gendre Guillaume. Jacques Stuart s'efforce de reconquérir le royaume d'Angleterre. Tout va bien ; mais inopinément les chefs Jacobites apprennent que Jacques est caché dans une maison avec la femme de l'un d'eux. Ils jurent d'abandonner sa cause, si cela est vrai. Or cela est vrai et Marie, une petite Ecossaise patriote, va prévenir cette femme et prend sa place pour sauver la cause du prétendant, cause qu'elle considère comme celle de l'Ecosse. Marie, c'est Mlle Weber, qui fait déjà, quoique pas bien belle (à mon avis du moins), tourner toutes les têtes de nos étudiants.

26. — Le jeune roi d'Espagne, que des exaltés ont si mal reçu à Paris, est mort à l'âge de vingt-huit ans.

8 Décembre 1885. — Aujourd'hui, la neige, ayant tombé dru, a encombré toutes les rues. Pour avoir

[1] Le sculpteur *Fossé* a représenté cette action héroïque par un beau groupe fort remarqué à l'Exposition de 1887.
M. Vallery-Radot, dans son histoire de M. Pasteur, son beau-père, nous apprend que *Jupille* fût complètement guéri et que de temps en temps il venait voir son sauveur.

raison de cet amoncellement, qui menace d'entraver complètement la circulation, les ouvriers de la Ville ont jeté partout du sel marin. La neige a fondu avec une rapidité extraordinaire et forma une espèce de bouillie qu'on poussa avec beaucoup de facilité dans les bouches d'égout.

17. — La neige n'est pas seulement tombée abondante à Paris, mais dans toute la vallée de la Seine qui, par suite, subit une crue énorme ; son cours devint des plus violents ; aussi à sept heures du matin une pile du Pont-Neuf se disloqua fortement. Cette pile se trouve entre le quai des Grands-Augustins et le quai des Orfèvres, la deuxième en venant de la rue Dauphine. Elle supporte deux arches qui se sont lézardées d'une façon bien inquiétante. Immédiatement la circulation fut interrompue et on s'empressa d'enlever les pavés et les dalles afin d'alléger ce pont, si renommé pour sa solidité et sa jeunesse.

19. — On pense aujourd'hui traverser à pied le Pont-Neuf.

Les quais sont pleins de monde, accouru pour voir les scaphandriers. Ceux-ci entrent dans l'eau, avec leur accoutrement bizarre et leurs têtes à vitres, pour aller examiner les fondations de la pile en péril.

20. — Splendide bal au tribunal de commerce. Il y a onze ans Mac-Mahon s'est empressé d'aller au bal des commerçants, mais Grévy a écrit qu'il ne pourrait s'y rendre ; cette conduite fait mauvais effet ; il a soixante-dix-huit ans, il est vrai.

26. — Une palissade de planches a été mise juste

au milieu du Pont-Neuf. Les voitures peuvent maintenant y passer au pas.

29. — Les sept années de M. Grévy étant terminées, le Sénat et la Chambre se sont réunis à Versailles, en Congrès, et l'ont renommé Président.

1886

3 Janvier. — Pour les étrennes des habitants de la rive gauche, la ville de Paris, *alma mater*, met à leur disposition un nouveau cimetière, près de Bagneux. Afin de leur être tout particulièrement agréable, elle a divisé ce cimetière en carrés, et, sur les limites de ces carrés, elle a planté des arbres et des arbustes aux feuillages touffus, de façon à leur dérober la vue des tombes. Aujourd'hui l'idée de la mort est importune parce qu'elle est, pour beaucoup, hélas ! l'effrayant inconnu, le complet anéantissement.

15. — A l'occasion de la réélection de M. Grévy, pas de fêtes, mais la grâce de nombreux condamnés politiques. Louise Michel a quitté la paille humide de son cachot, pour aller à Levallois-Perret, dans un logement où a été remisé le mobilier dont elle a hérité à la mort de sa mère.

17. — Louise a fait dire dans les journaux qu'elle était honteuse d'être libre, alors que tous les condamnés politiques n'avaient pas été grâciés, mais qu'on l'avait menacée, si elle ne voulait pas sortir, de la saisir et de la jeter dehors. Elle n'a pas, dit-elle, voulu servir de risée à la presse *gommeuse*.

18. — Paul Baudry, le peintre du foyer de l'Opéra, est mort, hier, au n° 56 de la rue Notre-Dame-des-Champs, près de ce Luxembourg, qu'il a tant aimé, sur cette rive gauche, qu'il n'a jamais voulu quitter, car elle est peuplée de grands artistes, tous ses amis: *Henri Chapu*, *J.-P. Laurens*, *Bouguereau*, *Allongé*, *Bartholdi*, *Oudiné*, *Etex*, enfin *Garnier*, dont la chaleureuse affection lui procura ses travaux de décoration à l'Opéra.

De tous les ateliers sortent les maîtres et élèves peintres, sculpteurs, graveurs, architectes qui, pour la dernière fois, viennent saluer leur illustre voisin sur sa couche funèbre.

26. — Les obsèques de Paul Baudry ont été fort belles. Toute la cour du n° 56 avait été magnifiquement transformée en un grand salon d'attente pour recevoir la splendide assistance qui venait rendre les derniers honneurs au grand artiste.

Il était fils d'un sabotier de la Roche-sur-Yon Ses sabots ont fait du bruit et l'ont fait marcher vite sur le chemin de la gloire.

28. — Tous les chiens de la rive gauche sont en joie. Ils viennent en effet d'apprendre que leur vivisecteur, Paul Bert, va quitter Paris. Il est nommé résident général au Tonkin.

10 Février 1886 — Le *Bulletin municipal* publie un décret qui approuve le nom d'Auguste Comte, donné à une portion de la rue de l'Abbé-de-l'Epée, celle qui contourne la grille du Luxembourg, vers l'avenue de l'Observatoire. Pourquoi avoir donné à une rue de notre Quartier le nom du fondateur de la philosophie positive? Mais, parce qu'Auguste Comte demeura

longtemps dans le quartier latin, rue Monsieur-le-Prince, non loin du siège de ses occupations.

Il fut en effet pendant plus de vingt ans répétiteur et examinateur à l'Ecole polytechnique.

Sa tombe est au Père-Lachaise, chemin Labedoyère, qui commence au monument même de Casimir Périer. En entrant dans ce chemin, tout de suite à gauche, dans une espèce de basse-fosse, se trouve une modeste sépulture, entourée d'arbustes et de bancs, ornée d'emblèmes et de couronnes qui viennent de toutes les parties du monde. C'est la sépulture d'Auguste Comte.

Il y a quelques jours, en passant par là, comme cela m'arrive souvent pour aller prier sur la tombe de ma grand'mère, je vis, sur l'un des bancs, un jeune homme de grande distinction, qui lisait avec recueillement, très probablement un livre de Comte sur la *religion de l'humanité*. Je descendis dans cette basse-fosse et, m'inclinant sur la tombe, je dis une prière pour l'âme tourmentée du philosophe Il a de son vivant tant lutté ! tant souffert ! Je me sentis autorisé à agir ainsi, car bien souvent, au milieu de ses luttes et de ses souffrances morales, Auguste Comte saisissait *l'Imitation de Jésus-Christ* pour donner quelque rafraîchissement à sa pauvre âme désolée [1].

[1] L'appartement de la rue Monsieur-le-Prince a été conservé comme un endroit sacré. Pierre Laffitte, disciple et exécuteur testamentaire d'Auguste Comte, y ouvrit des cours d'histoire et de morale. Aujourd'hui ce sanctuaire du *positivisme* n'est plus le seul à Paris. Il en existe un second au Collège de France même, car M. Pierre Laffitte y a été nommé professeur d'histoire générale des sciences. La chaire a été créée spécialement pour lui en 1892, malgré de grandes protestations.

Il y a même plus. Depuis quelque temps, sur la place de la Sorbonne, s'élève un monument allégorique à la gloire d'Auguste Comte. Il y a vraiment excès dans l'hommage.

12. — Un vieux boulevardier du boulevard Saint-Michel, y demeurant au n° 64, un enragé promeneur du Luxembourg, bibliothécaire au Sénat, Leconte de Lisle, a été nommé, hier, membre de l'Académie française. Leconte de Lisle est l'auteur des *Poésies barbares*, que je ne connais pas et que le public ne connaît guère, mais aussi l'auteur des admirables *Erynnies*, jouées à l'Odéon, je ne dis pas à la grande joie, mais à la grande terreur des spectateurs et spectatrices. L'admission de Leconte de Lisle a été consentie surtout pour honorer la mémoire de Victor Hugo, qui votait continuellement pour lui toutes les fois que le poète des *Poésies barbares*, des *Poèmes tragiques*, des *Erynnies*, se présentait à l'Académie française.

2 Mars 1886. — Les étudiants ont été on ne peut plus inquiets. Ils disaient : « Ah, qu'il n'aille pas mourir ! » Il s'agissait du *quasi centenaire* Chevreul, qui avait eu un accès de fièvre ; enfin il va mieux aujourd'hui. Oh ! ils ne tiennent pas encore l'étudiant centenaire.

12. — Aujourd'hui, grande, grande cérémonie à la Sorbonne; c'est l'inauguration d'un cours dont on parle depuis six mois, le cours de l'*Histoire de la Révolution*. M. Aulard, qui en était chargé, aurait, m'a-t-on dit, défini ainsi la Révolution : *le duel du peuple et de la royauté, le conflit de la science et de la religion*.

Les rois et les prêtres n'ont qu'à bien se tenir.

Le cours de M. Aulard est payé par la ville de Paris, en conformité d'un décret de M. Goblet, ministre de l'Instruction publique, qui autorise toutes les Facultés à créer de nouvelles chaires avec les ressources mises à leur disposition par les villes ou les particuliers.

M. Aulard est professeur de rhétorique au lycée Janson de Sailly.

19. — Le 13 mars, dix-neuf russes, mordus par un loup enragé, sont arrivés de Russie à Paris. Ils sont allés immédiatement au laboratoire physiologique de l'Ecole normale, rue d'Ulm, nº 45, dont le directeur, M. Pasteur, a déjà guéri diverses personnes, notamment le jeune berger Jupille. C'est vraiment très honorable pour notre Quartier de recéler un admirable laboratoire sur lequel sont braqués les deux yeux de l'Univers, aussi bien celui de l'Orient que celui de l'Occident ; mais ce n'est pas mal désagréable cependant d'être exposé à être mordu par les malades qui viennent de partout se faire guérir à l'ombre du Panthéon. Voilà des gens infortunés, je n'en disconviens pas, qui ont été mordus par un loup de l'Ukraine, et moi, bon bourgeois, tout occupé, bien loin de ce pays. à me promener avec ma fillette sur le boulevard Saint-Michel, je suis exposé et ma fillette encore plus (car le morceau est plus appétissant) à être mordu par ces terribles malades. Monsieur Pasteur, Monsieur Pasteur ! je m'en vais donner à la souscription de votre *Institut* et tâcher de faire donner beaucoup, beaucoup par mes amis et connaissances, afin que vous débarrassiez notre région le plus tôt possible.

20. — Bon ! il ne manquait plus que cela. Voilà nos Russes qui sont descendus à l'hôtel Gay-Lussac, près la rue Legoff ; or la rue Legoff est le prolongement de la rue Victor Cousin et de la rue de la Sorbonne, ma rue ! J'en ai rencontré plusieurs avec des costumes étranges et des bandelettes autour de la tête, car le loup leur a sauté à la figure.

Six des plus souffrants pour lesquels M. Pasteur n'augure rien de bon, sont soignés à l'Hôtel-Dieu.

1er Avril 1886 — Depuis l'instant où les sénateurs se sont installés au Luxembourg, ils ont fait une guerre, sourde d'abord, ouverte ensuite, au ***Musée des artistes vivants*** qui, soit disant, leur enlevait des salles nécessaires aux commissions ; enfin ils ont fini par avoir gain de cause et chasser ce pauvre musée, qui s'est réfugié dans l'ancienne orangerie de la rue de Vaugirard. C'est là où, je ne dis pas trônent, mais sont pendus les plus beaux spécimens de la peinture moderne. Les sculpteurs y ont suivi les peintres, mais comme la place est tout à fait insuffisante, les chefs-d'œuvre semblent grimper les uns sur les autres. Allons, Messieurs les vieux artistes, du courage ; dépêchez-vous de tourner de l'œil afin de faire de la place aux jeunes et d'entrer, vous, à pleine voile dans l'immortalité, puisqu'on enverra vos tableaux au Louvre

6. — Trois Russes sont décédés à l'Hôtel-Dieu ; l'un d'eux est mort presque sans souffrance.

15. — Seize Russes sont repartis bien portants en Russie. M. Pasteur payait pour leurs repas et leur coucher 4 fr. 50 à l'hôtel Gay-Lussac. Beaucoup de gens du quartier, moins timorés que moi, allaient leur porter des friandises.

20. — Drumont, un rédacteur du journal religieux le *Monde*, vient d'être obligé de le quitter pour s'être battu en duel et pour être sur le point de se battre de nouveau, ce qui n'est guère bienséant pour un rédacteur de journal religieux. Ce Drumont a du talent. Il a récemment publié un livre extraordinaire, la *France Juive*, dans lequel il dénonce les juifs comme prétendus corrupteurs de la France et accapareurs de ses

richesses. Beaucoup d'indications personnelles ont horriblement irrité les israélites.

26. — Drumont s'est battu une seconde fois, encore avec un juif, Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, et, cette fois-ci, il a été affreusement blessé. Meyer aurait, dit-on, saisi deux fois l'épée de Drumont et aurait profité de cet expédient pour lui porter un horrible coup dans le haut de l'une des cuisses.

14 Mai 1886. — L'Ecole de pharmacie est fermée. Ces messieurs les élèves en pharmacie se sont révoltés contre M. Chatin, directeur de l'école, qui a prescrit certaines mesures nullement de leur goût. Dans leur colère ils vont jusqu'à prétendre que M. Chatin est un directeur inconvenant, que, contrairement à toute dignité directoriale, il se permet de participer à l'exploitation des eaux de Vals. Quant à M. Chatin, il prétend, lui, n'avoir aucun intérêt dans cette exploitation et participer seulement aux travaux scientifiques des eaux. Toujours est-il que plusieurs des jeunes gens, trop excités, furent mis en état d'arrestation.

Hier, la place de l'Odéon était remplie d'étudiants, aussi bien d'étudiants en pharmacie qu'étudiants en médecine, qui voulaient la mise en liberté des camarades arrêtés. Comme toujours, on alla manifester devant la porte du commissariat qui se trouve au coin des rues Crebillon et de Condé ; mais M. Schnerb, le commissaire de police, tint bon et ne relâcha personne.

16. — Au Salon ; de Bonnat, un fort intéressant tableau représentant Pasteur et sa petite-fille, fille de M. Vallery-Radot, homme de lettres. Il la tient par sa petite menotte ; mon Dieu ! a-t-il l'air content d'être grand-père ; puis un fort bon buste de feu Maître

Gatineau, très ressemblant. Il est de Mme Clovis Hugues, qui fut défendue par lui en Cour d'assises.

28. — Le Quartier se remplit de plus en plus d'enragés : huit Roumains, mordus, viennent d'arriver au laboratoire de la rue d'Ulm.

Tout est à la rage, voilà pourquoi les élèves de l'Ecole de pharmacie se sont comportés comme des enragés vis-à-vis de M. Chatin. Deux jeunes gens ont été rayés pour deux ans des registres de la Faculté, et huit autres condamnés à des peines plus ou moins sévères.

29. — Georges Hugo attrapa une grave pleurésie en allant déposer une couronne sur la tombe de son grand-père, lors de l'anniversaire du décès. Ces souterrains du Panthéon sont effroyablement humides et glacés.

— Le laboratoire de M. Pasteur, à l'Ecole normale, est trop à l'étroit ; de plus il embarrasse l'Ecole, malgré toute la gloire qu'il lui donne. Le savant, pour s'installer en un nouveau laboratoire, avait demandé au Conseil municipal de vouloir bien lui concéder la jouissance des terrains, dépendant de l'ancien collège Rollin et situés rue Vauquelin. Le Conseil lui en a accordé une portion seulement.

Plusieurs conseillers, notamment M. Navarre, docteur en médecine, et M. Cattiaux, officier de santé, ont dit de lui les choses les plus désagréables. M. Cattiaux l'a même appelé : *charlatan*.

30. — Hier, la Société des Sauveteurs l'a bien vengé. Dans une séance tout à fait solennelle, tenue à la Sorbonne, ils ont décerné à M. Pasteur, qui a sauvé tant de vies, un brevet de *sauveteur*. A la séance

assistaient dix enfants qui, après avoir été mordus par des chiens enragés, avaient été soignés et sauvés. En le voyant entrer ils ont couru vers lui et l'ont embrassé, comme s'il était leur père.

3 Juin 1886. — Fort heureusement le jeune Hugo est à peu près guéri, mais on a beaucoup craint pour sa vie. Une autre fois il aura bien soin de mettre une calotte quand il descendra dans les caveaux du Panthéon. La calotte a du bon.

7. — Les propos, débités au Conseil municipal contre M. Pasteur, ont simplement servi à augmenter l'importance de la souscription, ouverte pour lui offrir un nouveau laboratoire. Elle vient d'atteindre 1.300.000 fr.

23. — La loi d'expulsion des princes, votée à la Chambre par 315 voix contre 232, l'a été également hier, au Sénat, par 137 voix contre 132. Je la recopie ici : « Le territoire de la République est et demeure interdit aux chefs de famille, ayant régné sur la France, et à leurs héritiers directs dans l'ordre de primogéniture. »

24. — M. Pasteur s'est installé rue Vauquelin, dans son nouveau laboratoire, qui n'est du reste que provisoire. Avec le produit des souscriptions il pourra, en effet, s'installer ailleurs d'une façon magnifique et définitive.

26. — J'ai assisté à une audience, bien intéressante, celle de la dixième chambre de police correctionnelle. Meyer, directeur du *Gaulois*, y comparaissait. Il y était cité à l'occasion de la blessure par lui faite à

Drumont. J'ai bien tout entendu, car j'étais sur le second banc du barreau, derrière Lenté, l'avocat de Meyer. Ce n'est ni pour Drumont, encore moins pour Meyer que je me suis décidé à venir étouffer et manquer d'air à l'audience, mais pour voir Daudet et l'entendre dans sa déposition. Il était avec Albert Duruy, témoin de Drumont. Il a déposé le premier, sans passion, très gracieusement, presque plaignant Meyer d'avoir eu le malheur de s'être comporté d'une façon si irrégulière, sur le terrain du combat. « Je connais Drumont depuis bien longtemps, dit-il très doucement, je suis à cent lieues de ses idées ; nous n'avons pas du tout la cervelle meublée de la même façon, mais, malgré cela, je l'aime de tout mon cœur, car je l'ai trouvé toujours très droit dans toutes les circonstances de la vie. Ce n'est pas l'auteur de la *France Juive* que j'ai assisté dans le duel, mais mon bon ami Drumont. »

Daudet et Albert Duruy, qui dépose le second, déclarent avoir bien vu Meyer arrêter avec la main l'épée de Drumont, mais ils ne croient pas qu'il y ait mis de la mauvaise foi. Le président veut leur faire dire s'ils croient qu'il y ait eu simultanéité entre cette action de Meyer et la blessure de Drumont ; les deux témoins semblent le croire, mais n'osent formellement l'affirmer. Le ministère public croit à la simultanéité de l'action des deux mains : l'une, la gauche, arrêtant l'épée de Drumont, l'autre perçant Drumont. Lenté combat cette thèse avec son habileté ordinaire.

A huitaine pour jugement. La foule se retire vivement impressionnée.

3 Juillet 1886 — Le tribunal a rendu son jugement dans l'affaire Meyer. « Il est impossible, a-t-il dit, de déterminer si la blessure et la main mise sur l'épée de

Drumont ont été simultanées, puisque les témoins ont déclaré qu'il n'y avait pas eu de la part de Meyer intention déloyale, » en conséquence il n'a condamné Meyer qu'à 200 fr. d'amende.

5. — Dans le Quartier habite un fou qui ne peut souffrir le costume des polytechniciens. Peut-être a-t-il été refusé à l'Ecole polytechnique? Toujours est-il qu'hier, sur le boulevard Saint-Michel, il a tiré sur deux polytechniciens qui ont été blessés, mais fort légèrement.

8. — Mgr Guibert est mort aujourd'hui; son coadjuteur avec succession future, Mgr Richard, lui succède *ipso facto*.

9. — Hier, à quatre heures de l'après-midi, au cimetière Montparnasse, le préfet da police inaugura un monument funèbre en l'honneur des gardiens de la paix, morts en accomplissant leur devoir. Les braves *sergots* étaient jaloux des pompiers qui, eux, depuis un certain temps déjà, à ce même cimetière, ont un monument funèbre, élevé en l'honneur de leurs camarades morts au feu.

Le monument des agents consiste en un cippe sur lequel se trouvent profondément gravés un sabre et une palme. La cérémonie fut très émouvante, surtout lorsque huit gardiens de la paix apportèrent, sur leurs épaules, l'officier de paix *Viguier* mort il y a deux ans, victime d'une explosion de pétrole, dans la cave du restaurant l'*Ecrevisse*.

Le cerceuil fut descendu dans le caveau ménagé aux pieds du cippe.

12. — Sur le terre-plein, planté d'arbres, qui se

trouve entre la rue Taranne et le boulevard Saint-Germain, on va inaugurer demain la statue de Diderot, domicilié de son vivant rue Taranne, à l'intersection de cette vieille rue et de la non moins vieille rue Saint-Benoît. Des philosophes français et étrangers vont, paraît-il, faire assaut d'éloquence.

— Le long des murs du Quartier on affiche en ce moment un placard ainsi conçu : « Nous, étudiants français, indignés de l'intrusion des Allemands à l'inauguration de la statue de Diderot, invitons nos camarades à protester contre le discours d'un mouchard allemand, demain mardi 13 juillet, place Saint-Germain-des-Prés, à quatre heures et demie. — Un groupe d'étudiants. »

13. — Inauguration de ladite statue de Diderot. Il est assis sur un fauteuil, le corps penché en avant, la plume dans la main, en l'attitude de l'écrivain qui cherche sa pensée ou sa phrase. Le vieux allemand, annoncé, fait en effet son apparition et adresse à Diderot un discours que les étudiants sifflent et resifflent. Le bruit est d'importance ; il l'eut été encore davantage si le vieux allemand eut été moins ratatiné de vieillesse.

14. — La revue ordinaire a été passée par le ministre de la guerre, le général Boulanger, qui montait, avec beaucoup de grâce, un superbe cheval noir. Beaucoup de cris de : Vive le général Boulanger.

26. — Hier, grande conférence, organisée par les plus radicaux du Conseil municipal contre Pasteur, qu'ils ont appelé *cuisinier de la rue d'Ulm* (mais il est rue Vauquelin maintenant), *fumiste*, *inventeur des microbes*.

28. — Une demoiselle [redacted] vient de passer avec éloge, c'est-à-dire avec toutes boules blanches, son dernier examen de licence en droit. Le père Rataud lui a fait des félicitations émues. Son vieux cœur de célibataire se trouverait-il pris ?

13 Août 1886. — Boulanger est allé, dans les casernes, manger la soupe avec les soldats.

16. — On est assourdi par les camelots qui crient : « Demandez la biographie du général Boulanger, ses campagnes, ses faits d'armes, ses blessures ; dix centimes, deux sous. »

18. — Le vendredi 15 août M. Grévy est entré dans sa quatre-vingtième année. Avec un nautonnier de cet âge, il est à espérer que *le char de la France ne naviguera pas sur un volcan.*

1er Septembre 1886. — D'un balcon, boulevard Saint-Germain, j'ai admirablement vu la retraite aux flambeaux, organisée par les étudiants pour célébrer le centenaire de M. Chevreul, le doyen des étudiants, comme il se nomme. La garde municipale à cheval paraissait la première ; venait ensuite le 14e dragons, puis une grande escorte de pompiers, torches en main ; malheureusement c'était une effroyable cacophonie. La musique de la garde municipale n'était pas en effet assez éloignée de la fanfare des dragons et celle-ci pas assez, à son tour, d'une compagnie de tambours maîtres qui battaient de leurs caisses avec une véritable rage ; musique, fanfare et tambours mélangeaient leurs bruits. C'était épouvantable ! Il faut espérer que, vu son âge, M. Chevreul était déjà sourd, car cette musique l'aurait fait devenir.

6. — Notre centenaire a été pas mal fatigué de tant d'honneurs. Quoique plein de reconnaissance, il aurait dit, paraît-il, à des amis : « Si j'avais su, je n'aurais pas dit mon âge ».

2 Octobre 1886. — Le duc d'Aumale donne à ses confrères de l'Institut tout Chantilly. Il ne s'est réservé l'usufruit que pour terminer certaines améliorations au château.

11. — Il n'y a pas seulement que des adversaires de Pasteur au Conseil municipal, il y a aussi des admirateurs ; voilà pourquoi le docteur Chautemps, vice-président dudit Conseil, a fait, hier, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, une conférence pour expliquer la méthode du grand savant. Il a parlé d'une façon brillante et très convaincante. Pasteur a été acclamé.

12. — Je reçois ce billet de faire-part :

Monsieur Emile Straus, avocat à la Cour d'appel, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Madame Georges Bizet, née Halévy.

Mon aimable confrère Straus, si fin, si spirituel, se marie donc avec la veuve de Georges Bizet, l'auteur de *Carmen* et de cette musique charmante qui accompagna si heureusement l'*Arlésienne*, de Daudet, lors de sa reprise à l'Odéon. [1]

[1] Je ne sais à quel salon de peinture j'ai vu le portrait de Mme Bizet, par Elie Delaunay. C'était, si je ne me trompe, un portrait de brune que tout le monde admirait. En 1891, ce peintre incomparable fut enlevé aux arts par une mort subite. Il ne put terminer ses admirables peintures du Panthéon où l'on voit sainte Geneviève engageant les Parisiens à ne pas fuir devant l'invasion d'Attila.

30. — Enfin, les travaux de consolidation du Pont-Neuf sont terminés ; le voilà redevenu vraiment le Pont-Neuf.

3 Novembre 1886. — Six Chinois viennent de se faire inscrire à l'Ecole de droit pour étudier le droit français. Ils y rencontreront avec plaisir quelques chinoiseries.

8. — Vente, à la Halle, de la cueillette des pommes de la pépinière du Luxembourg ; on avait prélevé les plus belles pour la table de cérémonie de Son Excellence Monsieur le Préfet de la Seine. Il y a deux cents variétés de pommes, à la pépinière ; aussi, à chaque instant, des demandes de greffe sont-elles adressées au jardinier en chef.

30. — Vient de paraître, à la bibliothèque Charpentier, un curieux livre de *Souvenirs :* ceux de *M. Schanne.* Qui, *Schanne* ? Mais *Schanne*, le marchand de joujoux du Marais, qui, dans la *Vie de Bohême*, fut Schaunard C'était un drôle de corps, peintre et musicien, l'auteur de la symphonie sur l'*influence du bleu dans les arts.*

Après avoir fait de la musique qui se joua un peu partout, après avoir fourré ses toiles jusque dans le foyer de l'Odéon, descendu enfin des hauteurs de l'art, il reprit la maison de son père où il vend en ce moment des polichinelles et autres joujoux. Son livre amusant donne pour ainsi dire la clef du livre de la *Vie de Bohême* ; c'est la divulgation de tous les personnages, hommes et femmes, qui s'y agitent.

Les bohèmes appelaient Schanne : Schannard. Dans son roman Murger l'appela aussi Schannard, une faute d'impression en fit : Schaunard.

1887

2 Février 1887. — Nous venons de passer une semaine dans les transes ; un bruit courait, très, très persistant, que nous allions avoir la guerre avec la Prusse parce que le général Boulanger avait organisé des commandements de forteresses et pris certaines précautions le long des frontières. Mais l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Munster, a *enfin* déclaré à M. Flourens, notre ministre des affaires étrangères, que la Prusse n'avait jamais eu l'idée d'élever la moindre protestation contre toutes ces mesures. Nous respirons.

12. — Hier, jeudi 11 février, grand bal chez le Président qui n'a invité que 6.000 personnes au lieu des 12.000 habituelles. On pouvait, au moins, approcher du buffet et retrouver assez vite son paletot à la sortie du bal.

13. — Les étudiants et étudiantes en médecine ont conduit, au *Père-Lachaise*, leur vénérable doyen, Jules Béclard, le fils du fameux anatomiste, Auguste Béclard. Les étudiants et les étudiantes portaient des couronnes, mais celles des étudiants ne pouvaient rivaliser avec celles des étudiantes, car celles-ci

avaient, d'une façon ravissante, entremêlé les camélias, les jacinthes et les lilas. Elles étaient quatre-vingts à suivre le cercueil.

La cérémonie a été fort belle à Saint-Sulpice et Monsieur le Curé est allé dire les dernières prières sur la tombe de Jules Béclard. Le voilà réuni à son illustre père. [1]

16 Mars 1887. — J'ai fait, ce matin, avec mon ami N..., un drôle de déjeuner, et voici comme : Une œuvre très curieuse vient de s'établir à Paris : celle de la *Bouchée de pain*. Elle a distribué, pendant l'hiver, un gros morceau de pain (et non une bouchée, comme elle le dit par modestie) à tous les gens qui sont venus lui en demander. Ces gens sont obligés de le manger *hîc et nunc*, séance tenante, afin de ne pas avoir la tentation de le vendre pour s'acheter du cognac. A deux pas de chez moi, rue des Cordiers, sur l'emplacement du nº 14, démoli récemment, on a élevé un réfectoire en bois où se trouvent des bancs et une très longue table surchargée de verres et de brocs pleins d'eau. Nous sommes entrés bravement et avons demandé un morceau de pain On nous a donné un beau crouton que nous avons mangé immédiatement et très scrupuleusement ; nous l'avons trouvé délicieux et n'avons nullement regretté notre café au lait. Une tirelire était en évidence ; mon ami y fit tomber cinq francs et moi trois seulement *comme ayant plus de charges de famille que lui.*

20. — Aujourd'hui, à Saint-Sulpice, au milieu

[1] La tombe des deux Béclard se trouve au Père-Lachaise, dans l'avenue Casimir Périer. Elle est surmontée de deux magnifiques bustes en bronze.

d'une affluence énorme, funérailles de M. Beluze, fondateur du *Cercle catholique des Etudiants*. Toute son existence fut consacrée aux bonnes œuvres. Ayant perdu ses trois enfants, dont un jeune homme de grande espérance, il chercha à se consoler en faisant aux jeunes gens le plus de bien possible.

1er Avril 1887. — Le gouvernement a eu la malencontreuse idée de choisir ce premier d'avril pour faire savoir aux étudiants que, dorénavant, leurs inscriptions ne seraient plus gratuites. Autrefois, sans doute, elles ne l'etaient pas, mais quand les *Universités libres* furent créées, l'*Université de l'Etat* craignit la concurrence. Par suite, les inscriptions furent rendues gratuites. Aujourd'hui, le besoin d'argent fait abolir la gratuité. Il faut voir le courroux des étudiants. Ils font, ce soir, dans le Quartier, une *promenade d'indignation !*

2. — Les étudiants ont pris le parti d'envoyer, aux Sénateurs et aux Députés, une pétition pour protester contre la décision du gouvernement, mais elle n'a pas chance de réussir. Maintenant, dit-on, on paie des impôts sur tout en général ; pourquoi les étudiants ne paieraient-ils pas des inscriptions qui leur permettent d'étudier et d'arriver à des positions souvent lucratives ?

5. - Aujourd'hui, les jurés acquittèrent le sculpteur Baffier qui voulut tuer, à la Chambre, Germain Casse, pour n'avoir pas suffisamment réalisé les promesses révolutionnaires, par lui faites à ses électeurs.

S'il fallait tuer tous les députés qui promettent plus de beurre que de pain, on n'en finirait pas. Les jurés ont pensé que le pauvre sculpteur devait avoir le

cerveau un peu bizarre pour avoir pu croire aux belles promesses de son député.

Germain Casse n'est pas mort, Dieu merci ! mais il n'en a pas moins été blessé. C'est une vieille connaissance ; autrefois, étudiant en droit des plus ardents, il rédigeait tous ces petits journaux avancés qui naissaient et mourraient successivement sur le boulevard Saint-Michel. Il fut rayé de l'Ecole de droit pour avoir pris part au Congrès socialiste de Liège. Il semblait vouloir s'assagir, mais il n'avait pas demandé permission aux frères et amis plus avancés que lui[1].

30. — Nous sortons d'une bien grande anxiété ; des gendarmes allemands avaient, le 21 avril dernier, arrêté sur le territoire allemand, M. Schnaebélé, commissaire spécial de police à Pagny-sur-Moselle, sous prétexte qu'il espionnait ; mais il y avait été appelé, pour un règlement de frontière, par un autre commissaire de police allemand. C'était un grand outrage ! Nous avons cru quelques jours à la guerre, d'autant plus que le général Boulanger semblait plutôt la désirer que la craindre. Mais l'Empereur d'Allemagne, reconnaissant que l'arrestation a été faite sans droit, vient d'ordonner la mise en liberté de M. Schnaebélé. L'orage a été conjuré par l'attitude énergique de Boulanger, disent les uns, par la finesse et la prudence de Grévy, disent les autres.

— Dans le Champ-de-Mars, on enlève des masses de terre, car on a besoin de quatre vastes cavités

[1] Le sculpteur Baffier a fait une statue de Marat, qui fut placée au parc Montsouris, mais, devant les protestations de tous elle fut retirée, quoique fort belle

pour y asseoir des fondations colossales. Ces fondations serviront à soutenir les quatre grands pieds d'une tour énorme en fer qui fera autant de bruit que la tour de Babel. Les étrangers, qui viendront nous voir, y monteront certainement et y parleront toutes les langues, comme dans l'ancien temps.

•

18 Mai 1887. - Mort, rue Soufflot, de M. Vulpian, doyen de la Faculté de Médecine, très savant, très excellent homme, qui, vigoureusement, a soutenu Pasteur contre ses nombreux adversaires. Quand Pasteur fit son inoculation rabique sur le petit berger Jupille, qui s'était battu avec un loup enragé, il ne voulut la aire qu'avec le concours de M. Vulpian.

26. — Un bien triste nouvelle nous a terrifiés tout au matin, à notre réveil. L'Opéra-Comique a brûlé pendant la nuit ; peu de détails sont connus. Hier soir, on donnait *Mignon*. Le feu a pris, au premier acte, au moment où Soulacroix, dans le rôle de Wilhem, venait de chanter avec Mlle Merguillier. Tous les acteurs, tous les figurants étaient en scène ; beaucoup d'acteurs ont péri et aussi de spectateurs.

Oh ! nous aurions dû nous douter de quelque chose, car, hier soir, à neuf heures et demie, le ciel était horriblement rouge au-dessus des toits du Louvre.

— Enfin, les journaux nous apportent des détails. Deux vicaires de Saint-Roch, pendant la terrible nuit, donnaient l'absolution aux mourants qu'on retirait des décombres. L'incendie a fait, non pas vingt, comme on le croyait d'abord, mais quarante victimes. On retrouve des gens asphyxiés dans beaucoup de coins.

29. — Un élève de l'Ecole polytechnique l'a échappé belle. Il avait prolongé sa permission du mercredi pour aller entendre *Mignon !* Il a pu s'échapper, mais son incartade a manqué de lui coûter cher ; elle ne lui coûtera, somme toute, que huit jours de salle. Heureux pipo !

30. — Le ministère Goblet étant tombé, M. Grévy en a rafistolé un autre, mais sans le général Boulanger.

— Aujourd'hui, à Notre-Dame, solennelles obsèques de trente victimes de l'Opéra-Comique.

31. – Grande fête militaire à l'Opéra. On n'avait pas grand cœur à s'y rendre à cause du désastre de l'Opéra-Comique ; mais comme tout était commandé, ordonné, agencé, on y est allé tout de même. Naturellement, beaucoup de monde cheminait sur les grands boulevards. Tout à coup, parmi les flâneurs, se répandit le bruit que M. Grévy n'avait pas voulu du général Boulanger dans son nouveau ministère. Les têtes se montèrent, les esprits entrèrent en ébullition, et on se mit à chanter la fameuse chanson de Paulus[1] : *En r'venant de la r'vue :*

. . . .
Ma tendre épouse bat des mains
Quand défilent les Saints-Cyriens ;
Moi, je ne faisais qu'admirer
Not' brav' général Boulanger.

Bientôt une troupe de promeneurs quitta les abords de l'Opéra et vint acclamer le général Boulanger devant l'Elysée même en ajoutant : *A bas Grévy !* Cette

[1] Tous les soirs, en 1886, Paulus chanta cette scie à l'Alcazar d'été. La musique, fort jolie, est de Desormes, et les paroles de Delormel.

troupe se divisa ensuite ; une partie arriva au Quartier en hurlant : *Boulanger, Boulanger, à bas le ministère!*

15 Juin 1887. – Messieurs les aspirants Saints-Cyriens ont fini, hier, leurs examens. Après avoir rafflé toutes nos voitures, ils sont partis de la place de la Sorbonne en se prélassant dans une soixantaine de véhicules qui se suivaient en monôme, puis ils ont défilé à la queue leu leu, devant le ministère de la guerre, en agitant des drapeaux et en criant : *Vive Boulanger!* pour faire enrager le général Ferron, nouveau ministre de la guerre.

31. — Auguste Dufour, le sculpteur attaché à la Cathédrale d'Amiens, a tout à fait terminé de restaurer les treize statues de ma vieille maison Renaissance à Péronne.

Il a gravé sur le côté du Marché-aux-Herbes l'inscription suivante :

Anno MDCCCLXXXVII has imagines instauravit H. Dabot, Operâ A. Dufour, Sculptoris.

8 Juillet 1887. — M. Grévy qui n'a pas voulu de Boulanger comme ministre de la guerre l'a, pour mieux s'en débarrasser, fait nommer commandant du 13e corps d'armée dont le quartier général est Clermont-Ferrand. Comme le général va partir d'un moment à l'autre, tous ses partisans disent qu'ils l'accompagneront à son départ pour l'exil.

9. — Hier, en effet, le général Boulanger, au milieu d'une foule immense, est parti par la gare de Lyon pour son poste de général de corps d'armée. Les employés avaient fermé toutes les portes, mais cette

foule les brisa comme verre et envahit la gare afin de saluer son bien-aimé.

14. — Aujourd'hui, revue habituelle du 14 juillet. Le général Ferron, nouveau ministre de la guerre, a été accueilli très malhonnêtement. Les hommes et les femmes, pour rappeler le souvenir du brav' général, portaient des *petits pains d'un sou* au bout de leurs cannes ou de leurs ombrelles.

— Mon voisin, M. Caro, est mort hier, 13, rue Thénard. Le 12, il était déjà au plus mal et un vicaire de Saint-Séverin était allé lui administrer les derniers sacrements.

15. — Obsèques de M. Caro au milieu d'un grand concours de monde. Cette mort a surpris bien du monde ; quant à moi, je n'en ai pas été étonné ; elle serait survenue il y a déjà quelques années si ses principes religieux n'avaient point adouci la profonde douleur que lui avait causé la mort de sa fille. Souvent, il se rendait à la messe d'une heure à Saint-Séverin et édifiait profondément les assistants par sa tenue et la façon dont il suivait sur son livre les prières liturgiques.

Depuis quelques années, il se promenait souvent sur le trottoir de la rue des Ecoles, rue toujours ensoleillée ; il était satisfait alors d'être abordé et de causer. Il me rappelait les choses du passé, notamment les nuits glaciales au rempart pendant le siège de Paris. Il n'aimait pas que je lui fisse observer qu'il était toujours le premier à montrer l'exemple, toujours le premier à obéir, toujours le premier à accepter les corvées les plus désagréables. Mais ce qu'il aimait, c'était de faire revivre les conversations du jour et aussi celles de la nuit avec

tant d'hommes remarquables qui remplissaient la 5e compagnie du 21e bataillon, se rappelant toute la part qu'ils y avaient prise, mais oubliant celle, c'est-à-dire la plus brillante, qu'il y avait prise lui-même ».

M. Caro, professeur à la Faculté des Lettres, était tout à la fois membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques.

La veuve de M. Caro est une femme de haute valeur. Elle a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un roman charmant: *Le péché de Madeleine*, mais sous un pseudonyme qui intrigua beaucoup les lecteurs. Depuis, elle a donné d'autres romans avec cette simple signature : *l'auteur du péché de Madeleine*. On voit, dans ses œuvres, qu'elle a vécu dans l'intimité d'un homme de grand talent. Ce n'est pas un bas-bleu, loin de là, et ses doigts, qui tiennent si bien la plume, savent égalemeut tenir l'aiguille à broder. Sa salle à manger est tendue d'une soie bleue enrichie par elle de gracieux dessins en relief.

1er Août 1887. — Sur le terre-plein, situé entre le boulevard Saint-Germain et la rue de l'Ecole de Médecine, de nombreux messieurs appartenant à la société de *craniométrie*, pour la plupart chauves, viennent inaugurer la statue du professeur *Broca*, également très chauve. On lui adresse des discours élogieux pour avoir fait de remarquables travaux sur l'*anthropométrie craniométrique*. *Broca* tient un crâne dans la main gauche et, dans l'autre, un compas avec lequel il mesure ledit crâne. Ce n'est pas bien gai. *Broca*, qui regarde, pensif, son crâne et son compas, paraît rêver ; il a, malgré son absence de cheveux, un faux air d'Hamlet, prince de Danemarck, regardant, dans le fameux tableau de Delacroix, le crâne du pauvre Yorick.

2. — Les fondations de la grande tour du Champ-de-Mars sont terminées ; sur les quatre immenses dés enfoncés dans les quatre trous énormes que j'ai vu creuser, on commence à poser quatre pieds métalliques.

31. — Aujourd'hui, exécution d'un misérable assassin, Pranzini, qui avait, pour la voler, assassiné une femme galante, amoureuse de lui, Marie Regnault, connue dans la haute Bicherie sous le nom de Régine de Montille.

Ce superbe brun, d'une beauté fort appréciée, car il eut de nombreuses bonnes fortunes, est provisoirement dans un trou du cimetière d'Ivry, autrement dit cimetière du Champ de navets. Les professeurs de l'Ecole de Médecine vont avoir le bonheur de le déterrer pour le dépecer.

Demange, son avocat, avait bien fait ce qu'il avait pu pour lui épargner ces attristantes extrémités, car il était allé à Mont-sous-Vaudrey demander sa grâce à M. Grévy ; mais ce dernier qui, décidément, se corrige de son amour pour les assassins, a été sourd à l'éloquence *in extremis* du défenseur.

21 Septembre 1887. — Histoire aussi amusante que macabre : Tout le monde connaît, à Paris, un sous-brigadier de la Sûreté, très expert, très fin d'ordinaire : l'agent Rossignol; celui-ci voulant faire plaisir à M. Taylor, son chef, et à M. Goron, son sous-chef, n'a-t-il pas eu l'idée bizarre d'aller à l'Ecole de Médecine, où Pranzini a été envoyé après son exhumation, et là de demander au garçon d'amphithéâtre un morceau de la peau du guillotiné. Ledit garçon a taillé en plein drap et a donné à Rossignol un beau morceau de peau. Celui-ci l'a porté chez

M. Destresse, le roi des maroquiniers, pour la faire tanner. La peau fut rendue avec un lustre éclatant à Rossignol qui en fit faire deux porte-cartes et les donna à ses chef et sous-chef. Tous deux en effet ont la manie de conserver des objets ayant appartenu aux criminels qui ont passé par leurs mains. Quel amour du métier ! A l'amphithéâtre, on a parlé ; les carabins sont de vraies pies borgnes ; on a aussi jasé dans le Quartier parmi les étudiants, tant et si bien que M. le doyen de l'Ecole de médecine, prévenu, a mis à la porte le pauvre garçon d'amphithéâtre.

Rossignol, qui rend tant de services à la police, va-t-il payer les pots cassés ? Que va-t-on faire à MM. Taylor et Goron ? « oh ! oh ! dit-on, ils doivent être bien punis, car ils ont violé le respect dû aux morts. » Ah, bien, ça me touche peu ; mérite-t-il qu'on s'occupe tant de le venger, ce Pranzini !

L'idée de tous ces braves policiers est certainement saugrenue et inconvenante. M. le Préfet de police Gragnon devra leur laver la tête, voilà tout, et confisquer les deux porte-cartes pour s'en faire faire un porte-cigares. Qu'ils seront savoureux !

16 Octobre 1887. — La Sorbonne s'élève de plus en plus ; on ne voit plus déjà clair dans les maisons en face, rue de la Sorbonne.

19. — Paris est dans une grande agitation. Depuis quelque temps, Daniel Wilson, gendre de M. Grévy, est véhémentement soupçonné d'avoir, avec un général besoigneux, Caffarel, et une dame Limouzin, trafiqué de décorations.

29. — Devant l'animadversion générale du public, Wilson fut obligé de quitter l'Elysée où il demeurait

avec sa femme et ses deux fillettes. Il s'installe dans un hôtel que le Président s'est fait construire avenue d'Iéna, près du Trocadéro.

8 Novembre 1887. — Caffarel et la Limouzin ont comparu au tribunal correctionnel. Chose inouie ! le dossier avait été communiqué à Wilson. Au milieu des pièces se trouvaient deux de ses lettres à la Limouzin, écrites en 1884 et saisies chez elle. Après la communication, la Limouzin voulut revoir le dossier. Elle fit remarquer que les deux lettres avaient été modifiées. Comme elles étaient écrites sur du papier de la Chambre des Députés, on appela à l'audience un employé de la maison Blanchet, fournisseur du papier de la Chambre. Cet employé dit : « Le papier de ces deux lettres, qui portent la date de 1884, n'est sorti de l'usine qu'en 1885. » Là-dessus, cris, agitation, tapage, et, finalement, levée de l'audience.

28. — Impossible de passer dans la rue de Rivoli, tant il y a de monde. On est assourdi par la voix des camelots qui crient d'une voix lamentable une espèce de complainte dont le refrain est celui-ci : *Ah ! quel malheur d'avoir un gendre !*

29. — Dans le Quartier, grandes affiches rouges avec ces mots : *A bas Ferry !* Les étudiants voient bien que le pauvre père Grévy ne pourra rester Président à cause des agissements de son Daniel, qu'il n'a pas su ou pu suffisamment surveiller ; mais ils ont peur de Ferry, en tant que son successeur. Ils s'empressent donc de crier : « *A bas Ferry !* »

30. — Le Président déclare qu'il va envoyer un message avec sa démission.

1er Décembre 1887. — Vers cinq heures, une foule énorme, Déroulède en tête, descend le boulevard Saint-Michel en criant : *A bas Ferry !* et en chantant la *Marseillaise.*

Sur les murs, nouveau placard, celui-là signé : *Lisbonne*, et ainsi conçu : « Peuple de Paris, la République est en danger. Versailles veut nommer, comme successeur de Grévy, Ferry-famine, Ferry-Tonkin, Ferry le valet de Bismarck... Nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour empêcher que la France ne soit représentée par le dernier des lâches... Citoyens, veillons. »

2. — Lecture au Sénat et à la Chambre du message de démission. On l'affiche en ce moment.

Ce soir, beaucoup de calme. De temps en temps, sur le boulevard Saint-Michel, des voix lugubres d'étudiants chantent cette lamentation :

Tu nous quittes et tu t'en vas,
Tu t'en vas et tu nous quittes.

sur l'air d'un fameux cantique du Vendredi-Saint : *Au sang qu'un Dieu va répandre.*

3. — Hier 2 décembre, rue de la Montagne Sainte-Geneviève, 46, à la salle Gaucher, eut lieu un grand *métingue*, organisé par le cercle *Germinal*, pour déclarer son opposition à l'élection *Ferry.*

3. — Dans la soirée, à la dernière heure, on apprend que le Sénat et la Chambre, réunis en Congrès, ont nommé M. Sadi Carnot, Président de la République française. [1] C'est le petit-fils de Lazare

[1] M. Carnot s'appelle *Marie, François, Sadi.* Sadi est le nom d'un poète persan, auteur de forts beaux poèmes, notamment : *le Jardin des Roses*, que M. Hippolyte Carnot a traduit.

Carnot et le fils d'Hippolyte Carnot, ministre de l'instruction publique en 1848, que les collégiens adoraient parce qu'il avait changé en tunique leur habit à queue de morue et en képi leur chapeau à haute forme.

On est content, mais ahuri. Qui diable, dit-on, pensait à M. Sadi Carnot ? Qui diable ? mais Dieu, pardi ! Dieu qui ne se désintéresse pas de la France, qui nous épargne une guerre civile ; remercions-le !

FIN.

NOTES FINALES

EXPLICATIVES OU RECTIFICATIVES

Note du 13 Janvier 1873, page 30 :

Cette opération de la pierre ne fut certainement pas faite par Ambroise Paré, car celui-ci vivait sous Henri II.

D'après le *Dictionnaire historique*, de Moréri, Germain Callot serait le chirurgien qui fit l'opération de la pierre sur l'archer de Meudon. Son fils et son petit-fils furent également d'habiles opérateurs et Ambroise Paré parle avec admiration de cette famille Callot dans un de ses petits traités, daté de 1573.

Note du 26 Mars 1873, page 37 :

Je dis dans cette note que le prénom : Elzéar, de M. Ortolan, est provençal. J'aurais pu en dire autant de son nom. Il me semble, en effet, me rappeler que dans un petit poème de Mistral, l'un des héros s'appelle *Ortoulan*. C'est un voiturier, l'honneur de la Provence, qui fait si bien claquer son fouet qu'avec la mèche il mouche les chandelles sans les éteindre.

M. Ortolan avait un fils aussi bien doué que sa fille au point de vue intellectuel, Eugène Ortolan, mort

ministre plénipotentiaire en retraite. J'ai fait connaissance avec lui à Saint-Valery-sur-Somme dans les derniers temps de sa vie, vers 1889.

Ayant, pendant le cours de son existence, consacré tous ses loisirs à la musique, il avait pu faire jouer avec succès, au Théâtre lyrique, quelques opéras-comiques, notamment : *Lisette*. J'eus le plaisir d'entendre plusieurs morceaux de ses œuvres entre autres un splendide fragment de son oratorio : *Tobie*[1].

Le gendre, M. Bonnier. professeur à l'Ecole de droit, ne déparait pas cette belle famille Ortolan, sans contredit l'une des premières familles bourgeoises du Quartier. Toujours fort intéressant, il avait souvent le mot pour rire, ce que j'appréciais infiniment quand je fus son élève à l'Ecole de droit et plus tard son collaborateur à la Société de secours mutuels du Panthéon.

Note du 26 Juillet 1873, page 47 :

Je signale une petite erreur. Ce n'est pas la chapelle des Génovéfains qui servait de bibliothèque au public vers 1846, mais l'ancienne bibliothèque des Génovéfains elle-même ; la chapelle (dite chapelle du cloître) pouvait peut-être bien servir d'annexe à la bibliothèque, car elle était juste au-dessous ; mais voilà tout.

Autre erreur : j'ai cru voir dans le dôme central qui, dans la bibliothèque était à l'intersection de diverses galeries, j'ai cru voir, dis-je, s'envoler un saint Benoît. C'est un saint Augustin dont les Géno-

[1] J'ai pu, ici, comme je l'ai fait dans d'autres occasions, préciser mes souvenirs grâce au « Dictionnaire des contemporains » de M. Vapereau, toujours si au courant de tout ce qui se passe dans les lettres, les sciences et la politique.

véfains suivaient la règle, mais un saint Augustin, sans cœur enflammé, comme c'est l'habitude. Le fameux peintre Restout lui a mis dans la main une plume au lieu d'un cœur. Alors moi, enfant de quinze ans, j'ai pris saint Augustin pour un autre... saint, pour saint Benoît écrivant sa règle.

Note du 16 Août 1873, page 49 :

J'ai dit que M. Boutonnet de Saint-Vallier (lire Saint-Vall*ière*), ayant mangé presque toute sa fortune était au moment de sa mort en train de boire le reste. La vérité est qu'il avait mangé *toute* sa fortune et que par conséquent il n'avait eu aucun reste à boire. Il l'avait du reste mangée noblement en venant au secours des étudiants malheureux ; de là son surnom de Bouton d'or. C'est ce que m'apprend un curieux article du *Siècle* qui vient de m'être signalé (*Siècle* du 10 août 1873), article reproduit par le *Journal des Débats* du 12 août ; le rédacteur de l'article dit notamment ceci de ce brave Boutonnet :

« *Un des types les plus bizarres du quartier latin, le doyen des bohêmes, vient de disparaître. Boutonnet, dit Bouton d'or, que tous les étudiants connaissaient, est mort avant-hier... Bouton d'or s'appelait de son vrai nom le vicomte Boutonnet de Saint-Vallière. Il avait environ quarante ans. Bouton avait été l'ami de Murger ; aussi n'avait-il eu garde de manquer à la première représentation de la reprise de la* Vie de Bohême.

« *Au début de sa carrière dans le Quartier, Bouton d'or dut sa réputation à sa générosité, sa bourse était toujours ouverte....* »

L'ami de Murger est mort âgé de trente-neuf ans, au nº 1 de la rue de Lacépède, où meurent les gens par trop bienfaisants.

Note du 11 Juin 1875, page 87 :

L'innocente, mais toujours amusante plaisanterie sur M. d'Hervey de Saint-Denis, que je rappelle dans cette note, est la plaisanterie ordinaire dirigée par les étudiants contre les professeurs de langue et littérature étrangères au Collège de France, dont ils se moquent journellement, sous prétexte qu'ils sont incapables de parler la langue qu'ils professent.

Il est bien certain que Tin, né en Chine, savait mieux le chinois que M. le marquis d'Hervey, mais il fallait cependant que celui-ci le sut assez bien pour avoir été choisi par le gouvernement chinois comme commissaire général à l'Exposition de 1867.

Note du 31 Mai 1877, page 122 :

En examinant, il y a quelque temps, les peintures de Puvis de Chavannes au Panthéon, je fus fort étonné et en même temps fort heureux de retrouver sainte Geneviève avec des bras beaucoup moins gros. Néanmoins j'aime mieux voir, du même peintre, sainte Geneviève devenue femme, surtout en ce poétique tableau dans lequel l'artiste la représente *veillant sur la cité endormie.*

Note du 5 Juin 1879, page 152 :

Le buste de l'architecte Labrouste fut, après sa mort en 1885, placé dans la niche réservée dont parle la note du 5 juin.

Note du 21 Décembre 1880, page 191 :

Voilà tout au moins ce que l'on se racontait partout avec douleur et irritation. Cependant je me demande si le détail du *tombereau* est bien exact. M. Hérold,

étant mort aujourd'hui, il convient de ne pas charger légèrement sa mémoire. Comme on le voit à la page 160 de ce volume, il avait parfois une certaine délicatesse de sentiments dans sa conduite administrative. Il m'a été dit de plus que, pendant la durée de son séjour à l'Hôtel de Ville, comme préfet de la Seine, il était fort équitable pour ses innombrables employés dont il se rappelait nettement tous les travaux, tous les mérites, servi en cela par la plus extraordinaire des mémoires. Dès l'Ecole de droit cette mémoire stupéfiait déjà ses amis.

Note du 4 Janvier 1883, 2e paragraphe, page 234 :

J'ai oublié de dire pourquoi le corps de Gambetta, alors simple député, fut amené au Palais-Bourbon. Le Conseil des ministres le décida ainsi pour que les obsèques fussent plus solennelles et parce que Gambetta avait été autrefois président de la Chambre.

Note du 29 Septembre 1884, page 266 :

J'ajoute qu'au-dessous des divers personnages de la céramique court aujourd'hui, en lettres dorées, une légende explicative ainsi conçue :

Angelum Galliæ custodem Christus patriæ fata docet.

Le Christ révèle à l'ange gardien de la France les destinées de la Patrie.

Note du 5 Juillet 1886, page 305 :

Ce fou fut enfermé dans un asile, puis relaché comme guéri. Il profita de sa liberté pour tuer un homme des plus distingués, M. Raynaud, répétiteur à l'Ecole polytechnique.

Note du 30 Décembre 1886, page 309 :

Chamfleury, dans ses *Souvenirs des Funambules*, a fait un très joli portrait de Schanne, qu'il représente admirablement doué au point de vue artistique.

Quant aux *Souvenirs de Schanne* je ne peux m'empêcher d'en donner ici un curieux passage, intéressant surtout pour les habitants du Quartier. Schanne parle de la promenade du soir que Murger et ses amis faisaient d'ordinaire au Luxembourg :

« ... *Puis le café pris, nous nous attardions sous les grands arbres du Luxembourg jusqu'au moment où les cordons de soldats nous refoulaient vers la porte de sortie. Comme moi, Murger s'amusait beaucoup à entendre les cris des troupiers, ténors, barytons et basses qui prononçaient avec tous les accents des provinces de France la formule journalière :* on va feurmer, on farme, on freume.

Au Luxembourg, Murger, fixé en son buste de marbre, doit encore tous les soirs bien s'amuser. Il voit, en effet, passer devant lui bourgeois et étudiants attardés qui pressent le pas en entendant les rappels sonores de nos petits troupiers français.

INDEX DES PRINCIPAUX FAITS

RAPPORTÉS DANS L'OUVRAGE

1872

CONTINUATION DES ERRATA

CONTENUS DANS LES CALENDRIERS D'UN BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN

Pages	*Lignes*	*Au lieu de :*	*Lire :*
5	6	cholérique	colérique.
42	30	parlementaire	militaire.
56	17	Emile de Girardin	Saint-Marc Girardin.
70	28	1878	1870.
84	10	archevêque	évêque.
91	31	Mgr de Larisse	Mgr Richard, archevêque de Larisse.
111	22	je ne sais par qui	par Pie IX.
13/	19	Loudain	Landeau.



[redacted]

CONTINUATION DES NOTES RECTIFICATIVES

CONTENUES DANS LES CALENDRIERS D'UN BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN

Pages.

100\. Note du 14 novembre 1876. — Au Musée du Luxembourg, à côté de cette *Bataille de Solférino*, se trouvait un autre tableau de Meissonnier, désigné ainsi : *l'Empereur Napoléon III au milieu de son état-major.* C'est pour ainsi dire une réplique de l'état-major du tableau de Solférino ; seulement les personnages y sont plus grands et de face. Le nez de l'Empereur y apparaît davantage. C'est ce nez que le malintentionné choisit pour le rayer d'un coup soit d'ongle soit de crayon. Meissonnier, très vexé, réussit à le réparer mais exigea que les deux tableaux fussent recouverts d'une vitre. Ils sont depuis janvier 1903 au Louvre dans une salle voisine de celle où a été placée l'admirable collection Tommy Thiéry.

Ces renseignements viennent de m'être donnés par un vieux gardien du Musée du Luxembourg.

242\. Note du 28 mars 1883. — M. Gidel, sur sollicitations, ne persista pas dans sa détermination. Il resta encore plusieurs années proviseur de cet immense lycée où il était si nécessaire.

286\. Note du 28 mai 1885. — Je me suis trompé, mais avec tous les gens du quartier latin, en disant que les reliques de Sainte-Geneviève furent trans-

portées à Saint-Etienne-du-Mont. Voilà ce que m'apprend le docte et aimable archiprêtre de Notre-Dame, M. le chanoine Pousset. Après la fermeture de l'église patronale les reliques de la sainte furent conservées par l'abbé Bonnefoy. Après sa mort elles passèrent entre les mains de l'abbé Bernard, ancien vice-doyen des chapelains de Sainte-Geneviève. Elles furent remises à Notre-Dame en 1892, car elles lui appartiennent. En effet elles ont été, après la Révolution, recueillies par un archevêque de Paris dans différentes églises de province. Elles avaient été envoyées au Panthéon après que Napoléon l'eut rendu au culte. Cinq fragments d'os sur sept avaient été remis au Panthéon, un sixième avait été égaré. Le septième était presque tombé en poussière. M. le chanoine Pousset retrouva le sixième fragment.

307. Note du 18 juillet 1886. — Cette note concernant Mlle Chauvin fut prise par moi sur une feuille volante portant pour toute date : *28 juillet.* Je m'informai et appris que Mlle Chauvin avait passé son examen en juillet 1890. A cause de l'assonnance je crus entendre : 1886, et voilà comme j'ai vieilli (bien malgré moi) Mlle Chauvin de quatre ans ! Si Dieu me prête vie cette note se retrouvera dans un prochain volume sous la date du 28 juillet 1890. Mlle Jeanne Chauvin est tout à la fois avocat et professeur. Elle plaide et fait des cours de droit fort remarquables dans les divers lycées de jeunes filles. Elle est du reste docteur en droit.

INDEX ALPHABÉTIQUE

PAR ORDRE DE PAGES

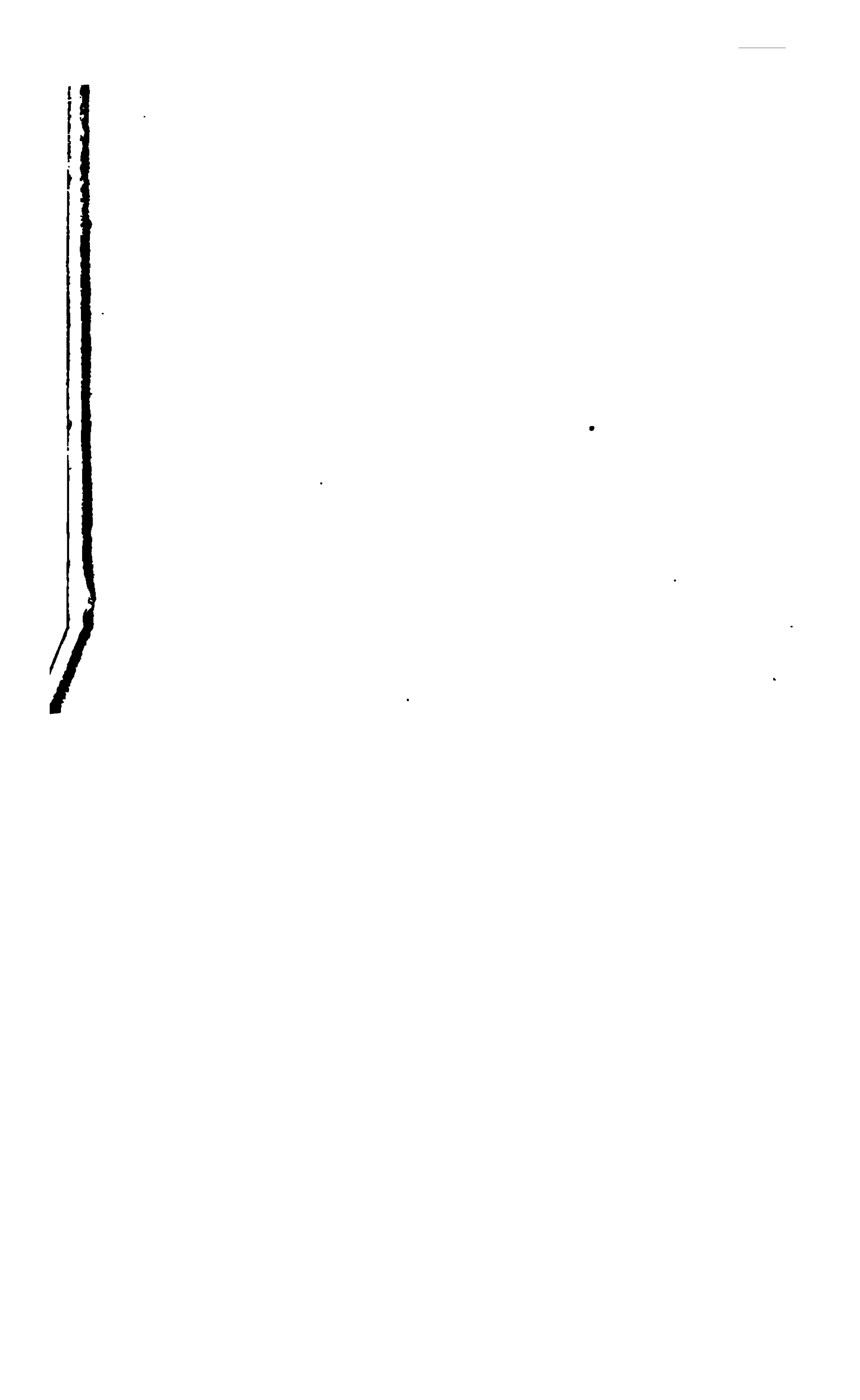
DES PRINCIPAUX NOMS CONTENUS DANS LES CALENDRIERS D'UN BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN

M

N

O

TABLE DES MATIÈRES




05